

analectes de rien

F. Merdjanov

- Courte biographie de F. Merdjanov – 7
- Analectes de rien – 9
- Nécrologie et compagnie... – 169

Appendice

- Vie et œuvre de F. Merdjanov – 209
- Le Tout, le Rien – 239

Peu de choses sont connues sur F. Merdjanov. Naissance en 1970 à Nice. Famille d'origine macédonienne dont l'histoire croise celle du nihilisme politique des années 1900. Études de philosophie et de littérature. Travaux portant sur *L'égosolisme klimaiën et le matérialisme du rien*. Actuellement en apiculture sur les rives de la mer Noire. Cette anthologie est son premier texte édité. Ses autres écrits – dont des exégèses poétiques – restent inédits à ce jour.

ANALECTA

Toute anthologie est un pillage ; loin d'être la simple récupération des textes qu'elle recense, elle en est la prolongation, mais par abordage. L'anthologue est un pirate, il pille ce qu'il aurait souvent aimé écrire ; les pillés lui doivent une reconnaissance de citation alors qu'il pourrait simplement les plagier. Allons ! Que ces auteurs se réjouissent, pour les vivants du moins, qu'un quidam se penche sur le cercueil de leur prétendue œuvre ! Et puis, s'ils lui rendent grâce malgré tout , l'anthologue se doit de leur répondre simplement : De rien, c'est pour rien !

Anonyme, Auteurs mineurs, accents majeurs

VESTIBULE

Je ne suis rien.
Je ne serai jamais rien.
Je ne peux vouloir être rien.
À part ça, je porte en moi tous les rêves du monde.

Álvaro de Campos, Tabacaria

INTERLOPE

Rien (X^e s.), empr. au lat. *rem* de *res*, "chose", a d'abord été un subst. fém. au sens de "quelque chose", val. conservée jusqu'à la fin du XVI^e s. ; mais, par suite de son empl. fréq. en relation avec l'adv. négatif *ne*, *rien* est devenu lui-même au XVI^e s. un mot négatif et de genre masc.

Dictionnaire étymologique et historique de la langue française, Librairie Générale Française 1996

INSAISSISSABLE

Lecteur, je suis encore à naître,
Si pourtant tu veux me connaître,
Je suis sous toi, je suis dessus,
Je suis à peine imaginable,
Dans la bourse je suis un diable,
Et quand je suis, je ne suis plus.
Je suis le grand coffre du monde,
Ma nature fut si féconde,
Que tout fut engendré de moi.
Je suis le vaste inaccessible,
Je suis le point indivisible,
Et le bien d'un gueux comme toi.
Ce qu'a fait un larron qu'on juge,
Ce que respecta le déluge,
Ce qui sert aux cieux de soutien,
Ce qu'un recors ne saurait être,
Ce qu'on fait quand on ne fait *Rien*,
C'est, lecteur, mon nom et mon être.

Anonyme, Éloge de rien dédié à personne

En fait d'anonymat, *Éloge de rien dédié à personne* est l'œuvre de **Louis Coquelet** qui s'est également fendu d'un *Éloge de quelque chose dédié à quelqu'un*. Malgré la petitesse de l'ouvrage, Coquelet a ajouté, lors de sa troisième édition, une sorte de postface dans laquelle il insère un petit poème envoyé par un de ses lecteurs... anonyme bien sûr :

À l'auteur de l'*Éloge de Rien*.
Maints auteurs, soit en vers ou en prose,
Font tous les jours ici de quelque chose *Rien* ;
Pour toi tu trouves le moyen
De faire de *Rien* quelque chose.

PETIT ROBERT

Rien, mot sans contenu, qui se biffe lui-même. Se biffe en étant pourtant mot. Fortune rare parmi les mots.

Roger Munier, *Vision*

À sa mort, on trouve sur la table de travail de Roger Munier une chemise contenant les textes d'un bref manuscrit intitulé *Vision*. *Vision* est son véritable testament. Il y aborde de face ce qui a été l'unique objet de sa méditation, autour duquel il n'a cessé, tout au long de son œuvre, de déplacer l'angle de vue, jusqu'à en acquérir ici, si près d'y faire son entrée, la claire "vision" : le Rien. De quoi d'autre parler ? Tel est le paradoxe obsédant : « *Le rien n'est pas rien. Mais il n'est pas non plus quelque chose. L'inverse du quelque chose.* » De tout l'inverse. Inutile donc d'essayer de le saisir ou d'en attendre quelque chose : « *Je n'attends que mon anéantissement. Sans rien attendre de mon anéantissement.* » Le Rien donne lieu à ce constat : « *On est sans pouvoir sur le Rien. C'est lui qui a pouvoir sur nous, étant pouvoir, le Pouvoir.* » Interminablement, Munier contemple, saisit l'essence et dit la présence, la lumière. Il frôle, il apprivoise le "fugitif", l'obsessionnel Rien de sa quête. Il questionne sans cesse la réponse, en la réduisant à une nouvelle question comme dans *Éden* :

Qui ou Quoi nommez-vous ?

– Je ne nomme rien.

Je nomme.

D'après un texte des Éditions Arfuyen, éditeur de R. Munier.

CHAMP LEXICAL

En voulant, à l'aide du discours anti-idéologique, démarquer le vide, le blanc, le creux du discours idéologique, on s'est masqué la vérité du discours idéologique qui est précisément d'être vide, blanc, creux – et de se penser en silence comme tel. En ce sens le discours anti-idéologique est, dans son principe même, exactement aussi *vain* que l'idéologie qu'il prétend renverser : une fois reconnu que l'idéologie recouvre un *rien*, l'inconséquence majeure est de vouloir *effacer* ce rien. *Rien* ne peut effacer *rien*. Ce qui caractérise ainsi finalement le discours anti-idéologique est, paradoxalement, une *prise au sérieux* de l'idéologie. On prend l'homme à la lettre : s'il dit que, c'est qu'il ne sait pas que, etc. Cette prise au sérieux de l'idéologie est caractéristique de l'idéologie ; mieux, elle est l'idéologie même.

[...] C'est à partir de la reconnaissance de ce rien que divergent deux directions philosophiques qui ne se croiseront jamais, caractérisées par une différence dans le mode de regard. Ou bien l'on considère que l'homme *ne sait pas* qu'il parle de riens – d'où la possibilité du discours anti-idéologique (qui, dans ce cas où l'hypothèse serait fausse, verserait nécessairement, on l'a vu, dans l'idéologie) ; d'où aussi, de manière plus générale, la possibilité de toute philosophie non tragique, c'est-

à-dire de presque toutes les philosophies (en ce sens que l'exercice de la pensée se trouve, grâce à cette hypothèse, munie d'un programme : on pourra toujours s'occuper à détromper les hommes). Ou bien, on considère que l'homme *sait* qu'il parle de riens, à la faveur d'un savoir tragique qui n'est ni du parlé, ni de l' "impensé" : il sait tout cela, même s'il ne lui arrive jamais de *parler* de ce savoir là. Or, le point de départ de la pensée tragique est précisément l'intuition de la vérité de cette seconde hypothèse : elle attribue d'instinct à l'homme *la possession d'un savoir silencieux sur le rien de sa parole*. D'où la vanité de toute entreprise anti-idéologique, et aussi, en un certain sens, de toute philosophie : l'éducation de l'homme étant, sur ce point fondamental, déjà faite.

Clément Rosset, *Logique du pire*

« L'ontologie de Clément Rosset apparaît, au premier abord, entièrement décevante. Elle parle de l'être mais n'établit que sa totale insignifiance. Il y a de l'être, ce point ne souffre plus de discussion, mais cet être n'a pas de message à délivrer. Il ne recèle aucun logos. Ainsi, il n'est guère "logique" qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, pas plus que cela n'est "illogique". Autant dire que l'objet de la quête de Heidegger, le "sens d'être", n'est pas, n'est rien, rien qu'une lubie dérisoire. »
Jean Tellez, *La joie et le tragique. Introduction à la pensée de Clément Rosset*

Toute la pensée de Rosset est là : pour échapper au sentiment de mourir, les hommes regardent ailleurs, et préfèrent fuir ce qui existe pour adorer ce qui n'est pas. Exit donc toute approche "métaphysique" des choses, l'énigme du monde ne sera pas résolue, inutile donc de s'acharner dessus. Il n'y a rien, rien sauf le réel. Vivre est tout, et rien d'autre. Rosset fait le choix du tragique, dans le désespoir comme dans la joie comme il s'en explique dans la préface de *La logique du pire* :

Ce qui est décrit dans ce livre est une vision tragique, qu'on pourra considérer comme une sorte d'envers de la vision plotinienne : à l'extrémité opposée de la "sim-

plicité du regard" – vision de l'Un –, une diversité du regard – vision du multiple qui, poussée à ses limites, devient aveugle, aboutissant à une sorte d'extase devant le hasard (qui n'est, paradoxalement, pas sans rapports peut-être avec l'extase de Plotin). La philosophie tragique est l'histoire de cette vision impossible, vision de rien – d'un rien qui ne signifie pas l'instance métaphysique nommée néant, mais plutôt le fait de voir rien que ce soit dans l'ordre du pensable et du désignable. Discours en marge, donc, qui ne se propose de livrer aucune vérité, mais seulement de décrire la manière la plus précise possible – d'où l'expression de "logique du pire" – ce que peut être, au spectacle du tragique et du hasard, cette "anti-extase" philosophique.

INDIFFÉRENCE

En 1729, le curé d'Etrépnigny, près de Mézières en France, meurt. En quarante ans de sacerdoce, il n'a fait que peu parler de lui mais à sa mort ses confrères découvrent effarés l'œuvre de ses nuits et ce n'est pas rien : un ouvrage énorme légué à ses contemporains pour les « *désabuser d'une religion dans laquelle il avait eu le déplaisir de les entretenir* ». Son plan d'attaque se déroule en huit preuves compactes et lourdes de style dans lesquelles, avec forces citations, il démonte pièce par pièce les idées reçues, prônant en vrac la révolte violente, l'union libre ou le socialisme en blasphémant tant et plus. Au terme de ce pensum, recopié en trois exemplaires à la plume d'oie, il s'en remet à ce constat :

Après cela que l'on en pense, que l'on en juge, que l'on en dise et que l'on en fasse, tout ce que l'on voudra dans le monde, je ne m'en embarrasse guère, que les hommes s'accommodent, et qu'ils se gouvernent comme ils veulent, qu'ils soient sages, ou qu'ils soient fous, qu'ils soient bons, ou qu'ils soient méchants, qu'ils disent ou qu'ils fassent même de moi tout ce qu'ils vou-

dront après ma mort ; je m'en soucie fort peu ; je ne prends déjà presque plus de part à ce qui se fait dans le monde ; les morts avec lesquels je suis sur le point d'aller ne s'embarrassent plus de rien, ils ne se mêlent plus de rien, et ne se soucient plus de rien. Je finirai donc ceci par le rien, aussi ne suis-je guère plus qu'un rien, et bientôt je ne serai rien.

Jean Meslier, *Mémoire des pensées et des sentiments*

RÉVOLUTION

(Mot dérivé du latin *revolvere*, tourner en rond. N.d.é.)

Mardy ... 14 ... Rien

Louis XVI, *Journal* (en date du 14 juillet 1789)

ENRAGÉ

(Les Enragés désignaient une tendance insurrectionnelle de la Révolution française. N.d.é.)

Le 19 juin 1790, l'Assemblée nationale de la toute jeune Révolution française abolit toute espèce de distinction entre les Français. C'est ce jour que choisit **Anacharsis Cloots**, né en Allemagne d'une famille hollandaise, pour se présenter et faire une allocution en qualité d'orateur du Comité des étrangers. Dans un style emphatique, le modeste représentant se transforme alors en Orateur du genre humain et chante d'une humanité débarrassée de tous ses oripeaux nationaux. Pour être Homme il fallait n'être rien, ni Français, Turc ou autre ; mais Homme à part entière comme le suggère par ailleurs ce passage (*Adresse d'un Prussien à un Anglais (!)*) :

Soyons Hommes, et laissons les bœufs pour ce qu'ils sont. J'en parle pertinemment, car j'ai été bœuf comme un autre. Je veux désormais être homme ou rien.

L'égalité mérite un dépassement de soi sinon c'est rester l'éternel soumis aux êtres et aux choses... Porteur de bien d'autres considérations aussi originales que parfois confuses, celui qui était aussi l'« *ennemi personnel de Jésus-Christ* » finit sur l'échafaud, condamné, ironie de la chose, plus pour sa qualité supposée d'étranger que pour ses idées perçues comme farfelues. Montant à son supplice, Cloots récite une poésie de Pierre Patry, obscur auteur du XVII^e siècle, qui sur un mode naïf parlait d'égalité :

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Coste à coste d'un pauvre on m'avoit inhumé ;
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je luy tins ce langage :
Retire-toi coquin ; va pourrir loin d'icy :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême !
Va chercher les coquins ailleurs ; coquin toy-mesme :
Icy tous sont égaux ; je ne te dois rien :
Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, CHOUCROUTE

(Titre d'un film de Jean Yanne. N.d.é.)

La société ne doit rien exiger de celui qui n'attend rien d'elle.

George Sand, *Œuvres illustrées*

Celui qui n'est rien est l'égal de tout le monde.

Alphonse Karr, *Pensées*

BESTIAIRE

Ma vie n'est rien : ce qui compte, ce sont les raisons de ma vie. Je ne suis pas un chien.

Albert Camus, *L'État de siège*

Je ne suis pas mouton et c'est pourquoi je ne suis rien.

Stendhal, *Œuvres intimes*

ÉTAT D'URGENCE

N'être rien, c'est être suspect de tout.

François Augiéras, *Domme ou l'essai d'Occupation*

JE SAIS QUE JE VEUX MAIS JE N'AI PAS CE QUE MOI JE VEUX

(Première phrase de *La persuasion et la rhétorique* de Carlo Michelstaedter. N.d.é.)

La liberté est dans le rien.

Enrico Mreule, phrase retrouvée dans ses cahiers de jeunesse

SOLO

Je suis *propriétaire* de mon pouvoir, et Je le suis quand Je Me reconnais comme *Unique*. Dans l'*Unique*, le propriétaire lui-même retourne au néant créateur d'où il est né. Tout être supérieur au-dessus de Moi, que ce soit Dieu ou l'Histoire, affaiblit le sentiment de mon unicité et ne commence à pâlir que devant le soleil de cette conscience. Si Je fonde ma cause en Moi, l'unique, elle repose alors sur son créateur mortel et périssable, son créateur qui se consomme lui-même, et Je puis dire : « Je n'ai fondé Ma cause sur rien. »

Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*

Où il est question de Max (Julien Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*) :

Julien Hervier – Vous vous êtes déjà référé à plusieurs reprises à la position de l'anarque, qui joue également un grand rôle dans votre roman *Eumeswil*. Comment la définiriez-vous ?

Ernst Jünger – La meilleure définition passe encore par son rapport à l'anarchiste. Comme je vous le disais, l'anarchiste, contrairement au terroriste, est un homme qui pour l'essentiel a des intentions. Comme les révolutionnaires russes de l'époque tsariste, il veut par exemple dynamiter les monarchies. Mais la plupart du temps, le coup revient sur lui au lieu de le servir, si bien qu'il finit souvent sous la hache du bourreau ou en vient à se suicider. Il arrive même, ce qui est nettement plus désagréable, que le terroriste qui s'en est tiré continue à vivre dans ses souvenirs ; éventuellement, il les fait même mettre en vitrine. Il est comme un homme qui a perdu ses dents. L'anarque n'a pas de telles intentions. Il est beaucoup plus affermi en lui-même. L'état d'anarchie est en fait l'état que chaque homme porte en lui. Il incarne plutôt le point de vue de Stirner, l'auteur de *L'Unique et sa propriété*, c'est-à-dire qu'il est l'unique. Stirner dit : « Rien ne l'emporte sur moi. » L'anarchie, en fait, c'est l'homme naturel. Il n'est corrigé que par les résistances auxquelles il se heurte quand il souhaite étendre sa volonté plus loin que les circonstances générales ne le permettent. Dans son ambition de se réaliser, il rencontre forcément certaines limites ; mais si elles n'existaient pas, il aurait une expansion indéfinie ; c'est, par exemple, le destin des Césars, ou encore de l'enfant qui fait ce qu'il lui plaît. Il faut donc lui imposer des barrières.

L'anarque peut revêtir tous les déguisements. Il reste en n'importe quel endroit où il se trouve bien, mais si cela ne lui convient plus, il s'en va. Il peut, par exemple, travailler tranquillement derrière un guichet ou dans un bureau. Mais quand il le quitte le soir, il joue un tout autre rôle. Persuadé de sa propre indépendance intérieure, il peut même montrer une certaine bienveillance à l'égard du pouvoir en place. Il est comme Stirner, c'est un homme qui, à l'occasion, peut faire partie d'un groupe, entrer dans des liens de communauté avec une chose concrète ; fort peu avec des idées. L'anarchiste est souvent idéaliste ; lui, au contraire, est pragmatique. Il voit ce qui peut lui servir, à lui et au bien commun, mais il est fermé aux excès idéologiques. C'est en ce sens que je définis la position de l'anarque comme une attitude tout à fait naturelle. En premier lieu il y a l'homme, et son environnement vient ensuite. Telle est la position que je préfère actuellement.

LAPALISSADE

On regrette toujours pour rien, étant donné qu'on ne peut regretter qu'après.

Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*

PAS BANAL

Règle d'or : si le petit rien que tu possèdes n'a en lui-même, rien de particulier, dis-le avec un petit rien de singularité.

Georg-Christoph Lichtenberg, *Le miroir de l'âme*

PLAN DE CARRIÈRE

Je désire connaître Dieu et l'âme.
Rien de plus ? Rien du tout.

Saint Augustin, *Soliloques*

ET SI DIEU N'ÉTAIT PAS UN SUJET SÉRIEUX

(Titre éponyme du groupe Gogol I^{er} et la Horde. N.d.é.)

Sur la notion du rien, si c'en est une, on peut remonter à Maître Eckhart, pour qui la Gottheit, la Déité, l'Au-delà de Dieu, est le Néant. C'est un néant, et en même temps, c'est ce qui est suprême. Le Rien est ultime, l'Ultime. Tout vient de rien et tout va à rien.

Roger Munier, Entretiens avec Francis Pourkat dans
L'Animal n°11/12

Maître Eckhart donc, dans son Sermon n°69 ("La raison se fraie un chemin jusqu'à la racine de la déité"), avance qu' « *il est dans l'âme une puissance : l'intellect. D'emblée, à peine prend-elle conscience de Dieu et commence-t-elle de le goûter qu'elle a en elle cinq propriétés. 1° Elle sépare du lieu et du temps ; 2° Elle n'est semblable à rien ; 3° Elle est pure et sans mélange ; 4° Elle opère et cherche en elle-même ; 5° Elle est une image.* » Poursuivant dans un style démonstratif dont nous laissons le soin au lecteur de découvrir la moelle exhaustive, Eckhart en arrive au point qui nous intéresse :

C'est parce qu'elle n'est semblable à rien que cette puissance est semblable à Dieu. De même que Dieu n'est semblable à rien, cette puissance n'est semblable non plus à rien.

Et comme à son habitude à la fin de ses sermons, notre ami nous encourage à persévérer :

Puissions-nous comprendre ce Rien et y trouver l'éternelle béatitude, avec l'aide du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Amen.

Ite missa est, le rien est sanctifié. Une poignée de siècles plus tard, Angelus Silesius rouvre sans effraction la porte de la déité pour tranquillement décliner sa poésie mystique du *Voyageur chérubinique* :

Je me plonge seul dans la mer incréée de la pure divinité.

Je suis moi-même l'éternité quand j'abandonne le temps et que je résume moi-même en Dieu, et Dieu en moi.

Je suis aussi riche que Dieu. Homme, crois-moi, il n'y a pas un atome que je ne partage avec Lui.

Celui qui ne désire rien, n'a rien, ne sait rien, n'aime rien ; celui-là sait, désire, possède, aime toujours davantage.

Halte ! Où cours-tu ? Le ciel est en toi.

Si tu cherches Dieu ailleurs, il te fera toujours défaut.

Il ne reste qu'un pas à faire pour se passer... de Lui.

COSMOVISION

Dieu nie le monde, et moi je nie Dieu ! Vive rien puisque c'est la seule chose qui existe !

DEUS SUM

(*Je suis Dieu*, phrase en latin récurrente chez L. Klíma. N.d.é.)

Lorsque nous avons englouti le monde et que nous restons seuls, fiers de notre exploit, Dieu, rival du Rien, apparaît comme une dernière tentation. Tous les nihilistes ont eu maille à partir avec Dieu. Une preuve de plus de son voisinage avec le rien. Ayant tout foulé aux pieds, il ne vous reste plus à détruire que cette ultime réserve du néant.

Emil Cioran, *Des larmes et des saints*

Après s'être inventé des dieux, l'homme a voulu s'en affranchir et s'autoproclamer dieu lui-même ; "Je suis, nous sommes", toute l'humanité se résume à un jeu de balancier entre docilité de masse et révolte individuelle. Esclave consentant de ses mythes, l'homme s'extrait avec difficulté du néant qui s'offre à lui : une hypothétique vie future ou une mort présente certaine. Considérer que Dieu n'est pas c'est constater que l'Homme n'est rien, même pas le reflet risible de lui-même et surtout rien de plus que tout ce qui l'entoure. Arbre, homme, chien ou cloporte, tous "frères en rien" de l'Univers.

X-FILES

(Nom d'une série télévisée fantastique des années 1990 dont la phrase culte est : « *La vérité est ailleurs* ». N.d.é.)

Au contraire, sœur, j'ai dû me rappeler qu'il est prêtre, pour lui dire que je ne crois pas aux dires des prêtres. C'est leur faute si je n'ai plus de foi dans leur Dieu. Pourquoi nous donnent-ils un architecte tout-puissant et qui se mêle, à chaque instant, à notre vie ? Il n'y a rien de vrai dans cette histoire. Mais la vérité doit être ailleurs. Où ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous vivons, nous souffrons et nous mourons bêtement,

sans savoir ni pourquoi ni comment. Je sais encore que notre plus grande erreur est de trop désirer le bonheur, tandis que la vie reste indifférente à nos désirs : si nous sommes heureux, c'est par hasard ; et si nous sommes malheureux, c'est encore par hasard. Dans cette mer pleine d'écueils qu'est la vie, notre barque est à la merci des vents, et notre adresse ne peut éviter que peu de chose. Et c'est inutile d'accuser quelqu'un, ou d'accrocher son espoir à quelque chose : on est destiné au bonheur ou au malheur avant de sortir du ventre de sa mère. Heureux est celui qui sent le moins, ou qui ne sent rien. Le peu qu'il demande, l'existence le lui donne. Et malheureux est celui qui sent et qui veut : il n'en a jamais assez.

Panaït Istrati, *Oncle Anghel*

KURTULUS

(*Libération* en turc. N.d.é.)

Personne n'est responsable du fait que l'homme est là, tout simplement, qu'il est constitué de telle et telle manière, qu'il se trouve en de telles circonstances, dans tel environnement. La fatalité de son être n'est pas séparable de la fatalité de tout ce qui fut et sera. Il *n'est pas* la conséquence d'une intention particulière, d'une volonté, d'une finalité, il ne constitue pas une tentative d'atteindre un "idéal humain", un "idéal de bonheur" ou un "idéal de moralité" – il est absurde de vouloir *repousser* son être essentiel dans quelque lointaine finalité. C'est *nous* qui avons inventé la notion de « fin » : dans la réalité, la fin *fait défaut*. On est nécessaire, on

est un fragment de fatalité, on fait partie d'un tout, on *est* dans ce tout – il n'y a rien qui puisse juger, peser, comparer, condamner le tout... Mais, *hors du tout, il n'y a rien*. Que personne ne soit plus tenu pour responsable, qu'il ne soit plus permis de réduire le caractère de l'être à une *cause première*, que le monde ne soit plus une unité, ni comme *sensation*, ni comme "esprit", c'est là, pour la première fois, *la grande libération* ; ainsi seulement est rétablie l'*innocence* du devenir... L'idée de Dieu était jusqu'à présent la principale *objection* contre l'existence... Nous nions Dieu, nous nions en Dieu la responsabilité : c'est *en cela*, et en cela seulement que nous sauvons le monde.

Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des idoles*

CONTREBANDE

Comme si elle était

Comme si elle était
de granit : telle
lui semblait sa tête...
Permits, douanier, que je passe,
que je m'installe
en ton pays du rien,
les prunelles de mes yeux en main...
elle viendrait alors, très jeune,
étourdie de sommeil,
mangerait bien
l'une d'elle.

Ernst Meister, *Vint la nouvelle*

MÂYÂ

(Mot sanskrit désignant l'apparence illusoire cachant la Réalité et provoquant l'ignorance. N.d.é.)

À des disciples le pressant de leur indiquer quelque chose, **Sri Ramana Maharshi** répondit : « *Allez, montez au sommet de la colline voisine, allez au Saint des Saints du temple, qui brille tout en haut, où Siva est adoré sous la forme d'un des éléments.* » Les bons disciples s'élancent, mais reviennent peu après décontenancés : « *Mais, Maître, au cœur du Saint des Saints, il n'y a rien.* » Et Sri Ramana Maharshi de leur murmurer dans un sourire : « *Rien, mais avec un R majuscule, veuillez retourner, et bien regarder.* »

EN ROUTE

Rien

Ne t'inquiète pas, mon enfant, il n'y a rien,
tout est comme tu vois : la forêt, la fumée, la fuite des
rails.

Quelque part, là-bas, dans un pays lointain,
il y a un ciel plus bleu et un mur couronné de roses,
ou un palmier et un vent plus doux – et c'est tout.

Il n'y a rien que la neige sur la branche du sapin,
il n'y a rien à baiser de ses lèvres chaudes,
toutes les lèvres deviennent froides, avec le temps.

Mais tu dis, mon enfant, que ton cœur est fort
et que vivre pour rien, c'est pire que mourir.

Que lui voulais-tu à la mort ?

Ne sens-tu pas le dégoût que dégagent ses frusques ?

Rien n'est plus écoeurant que de mourir de sa propre
main.

Comme ces courts instants où fleurit le désert,
nous devons aimer les longues heures de maladie de la
vie

et les années contraintes où se concentre le désir.

SYLLOGISME

(Un livre de Cioran a pour titre *Syllogismes de l'amertume*. N.d.é.)

Rien n'a d'importance.

Qu'importe que je me tourmente, que je souffre ou que je pense ? Ma présence au monde ne fera qu'ébranler, à mon grand regret, quelques existences tranquilles et troubler – à mon regret encore plus grand – la douce inconscience de quelques autres. Bien que je ressente ma propre tragédie comme la plus grave de l'histoire – plus grave encore que la chute des empires ou je ne sais quel éboulement au fond d'une mine – j'ai le sentiment implicite de ma nullité et de mon insignifiance. Je suis persuadé de n'être rien dans l'univers, mais je sens que mon existence est la seule réelle. Bien plus, si je devais choisir entre l'existence du monde et la mienne propre, j'éliminerais volontiers la première avec toutes ses lumières et ses lois pour planer tout seul dans le néant. Bien que la vie me soit un supplice, je ne puis y renoncer, car je ne crois pas à l'absolu des valeurs au nom desquelles je me sacrifierais. Pour être sincère, je devrais dire que je ne sais pas pourquoi je vis, ni pourquoi je ne cesse pas de vivre. La clé réside, probablement dans l'irrationalité de la vie, qui fait que celle-ci se maintient sans raison. Et s'il n'y avait que des raisons absurdes pour vivre ? Le monde ne mérite pas qu'on se sacrifie pour une idée ou une croyance. Sommes-nous plus heureux aujourd'hui parce que d'autres l'on fait pour notre bien ? Quel bien ? Si quelqu'un s'est vraiment sacrifié pour que je sois plus heureux à présent, je suis, en vérité, encore plus malheureux que lui, car je n'entends pas bâtir mon existence sur un cimetière. Il y a des moments où je me sens responsable de toute la misère de l'histoire, où je ne comprends pas pourquoi

certains ont versé leur sang pour nous. La suprême ironie consisterait à s'apercevoir que ceux-là furent plus heureux que nous aujourd'hui. Peste soit de l'histoire ! Plus rien ne devrait m'intéresser ; le problème de la mort lui-même devrait me paraître ridicule ; la souffrance – stérile et limitée ; l'enthousiasme – impur ; la vie – rationnelle ; la dialectique de la vie – logique et non plus démoniaque ; le désespoir – mineur et partiel ; l'éternité – un mot creux ; l'expérience du néant – une illusion ; la fatalité – une blague... Si l'on y pense sérieusement, à quoi tout cela sert-il ? Pourquoi se poser des questions, essayer d'éclairer ou accepter des ombres ? Ne ferais-je pas mieux d'enterrer mes larmes dans le sable au bord de la mer, dans une solitude absolue ? Mais je n'ai jamais pleuré, car les larmes se sont transformées en pensées aussi amères que les larmes.

Cioran, *Sur les cimes du désespoir*

« Homme hanté par l'absolu, illuminé le temps de l'éclair, foudroyé pour l'éternité de devoir ne pas y être, Cioran s'ennuie dans le temps et s' imagine pouvoir le liquider. Il dénonce toute pensée qui s'installe dans ce temps, qui s'investit dans toutes les formes d'illusion, soit religieuse ou non, soit sage ou non. Il divague vers l'autre rive, celle de l'absolu. Tout en étant écéuré de la superficialité qui l'entoure et qui le tourmente profondément aussi en lui-même, il se voit comme impuissant à repousser les apparences, à dépasser les pseudo-absolus. Et c'est dans cette impuissance qu'il s'engage. Ce désengagement, cette neutralité ouvre-t-elle une voie à l'absolu ? Cette tentation d'absolu apparaît chez Cioran comme un souvenir indécible, impossible à atteindre aujourd'hui. Cioran, un quêteur d'absolu, qui décrie la vanité de sa quête ? Pourquoi alors écrire et écrire ? Ne serait-il pas suffisant de lancer un immense cri de désespoir ? Ou bien d'écrire un réquisitoire et de se taire ? Cioran lui-même s'en veut d'en faire trop. Mais ne prend-t-il pas un malin plaisir à multiplier les fragments et les entretiens ? Écrire et autant parler ne risque-t-il pas d'invalider la pensée, d'évider le projet de son contenu ? L'écriture est grisante, les mots recherchés, les expressions crues et incisives. Pour quelqu'un qui cherche à se déprendre du néant et à se fondre avec le Rien...Mais que désire l'indésiré devant l'indésirable ? Pourquoi se faire délateur de la quotidienneté, évêque du vécu quotidien ? Et ces centaines de pages explicitent-elles la plainte, le hurlement tantôt apeurant, tantôt dérangeant de Cioran ? Des centaines de fragments repren-

nent longuement sous toutes ses coutures le mal-être de l'homme. Ils gravitent autour de trois pôles principaux. Le premier dénonce les travers de l'existence qui camouflent l'essentiel et renforcent les mensonges des hommes, les pseudo-vérités qu'ils gobent devant la vie. Le second dénonce toute petite vie bien rangée, coupée de la source chaotique de la vie. Cette source tarie, l'homme vit bêtement et plate-ment ; il s'imagine d'autres possibles au lieu de voir qu'il est tiré du Rien. Il en veut à l'esprit ou à la conscience, cette étincelle de décadence, qui conduit à une vie signifiante. Leurre terrible pour Cioran ! Démasquer la vie et l'accepter vraiment comme elle est : un mélange d'être et de non-être. Et le dernier pôle s'intéresse à ceux qui décrochent de ce cruel réel, soit parce qu'ils se sacrifient eux-mêmes, soit parce qu'ils sont sacrifiés par le Rien. »

Marc Dumas, "Le rien et Dieu chez Cioran", *Théologiques*, vol. 4, n° 2, 1996.

ÉTERNEL RETOUR

Rien n'est : le Chaos dort, et la Nuit est muette.

Tous deux sont un, et le monde est ce que tous deux sont

Quand l'illusion vient transmuier son être propre
En apparence qui fait illusion.

Rien n'existe : le Monde a fui et l'Âme est chute.

Tous deux sont tout, ce qui existe n'est personne,
Car l'univers est un rêve qui contrefait
Le rêve que lui-même fait.

Rien n'est là : l'Être manque et le Non-Être abonde.

Tous deux, ce n'est que rien, et tout l'existant passe,
Et tout a l'air d'être la trace d'un serpent –
Le vieux serpent, qui dit et redit : Rien n'est là.

Fernando Pessoa, *Poèmes ésotériques*

Tel le serpent mythologique qui forme un cercle en mordant sa propre queue, créant le monde en l'anéantissant, le rien occupe l'origine et la fin. De bout en bout, se confondant avec le tout, le rien ne propose que le vide de sa spéculation.

Le poème des flocons de neige

Rien
ne vient
de rien, comme quand un ruisseau
devient

une rivière
qui
se jette
dans l'océan, d'où

l'eau
monte
en vapeur, tombe
en flocons

de neige et redevient
ruisseau
rivière
océan, tu sais – de

rien
en
rien, comme si rien
ne s'était passé.

Jan Erik Vold, *La Norvège est plus petite qu'on ne
le pense*

HYPOCONDRIE

Par contre, les esprits simplistes et dogmatiques ont l'ironie en abomination. Beaucoup la regardent, ainsi que le pessimisme, son compagnon, comme une tare intellectuelle. Nous sommes trop portés, en effet, à qualifier de morbides les manières de sentir ou de penser que nous ne pratiquons pas. Aux yeux du rationaliste, du dogmatique et de l'optimiste, l'ironiste est, comme le pessimiste, un aigri, un ambitieux ou un sentimental déçu, ou encore c'est un malade, un neurasthénique. Cela est commode ; mais cela ne dit rien et ne prouve rien.

Employer le même mode de réfutation vis-à-vis des dogmatiques et des optimistes, leur reprocher leur bonne santé ou leur réussite relative dans la vie ou telles autres conditions ou circonstances génératrices d'optimisme, serait également vain. D'ailleurs, on peut constater aussi qu'il y a parfois des gens bien portants et favorisés du sort qui sont pessimistes et ironistes, et d'autres, de santé ou de fortune médiocres, qui sont résolument optimistes, et c'est là sans doute encore une application de la loi d'ironie.

Tout ce qu'on peut faire, c'est constater l'existence de ces catégories différentes d'intelligence sans se prononcer sur la valeur des métaphysiques qu'elles inventent. Disons seulement qu'en notre temps de dogmatisme social et moral à outrance, d'évangélisme et de moralisme sous toutes les formes, l'ironie joue le rôle d'un utile contrepoids et qu'elle doit être la bienvenue auprès des intelligences qui s'efforcent d'être désintéressées.

Georges Palante, *La sensibilité individualiste*

SURRÉALISME

- Alors quoi ?
- Rien.

Blaise Cendrars, *Moravagine*

Moravagine raconte sur un mode épique l'odyssée et les errances d'un nihiliste apatride et meurtrier. Ce n'est pas pour rien que Cendrars recopia soigneusement un ouvrage oublié sur les rayons des bibliothèques, un livre noir fait de souffle et de souffre dont l'auteur, Isidore Ducasse, meurt anonymement dans sa chambre parisienne en 1870. Pour la postérité il devient le comte de **Lautréamont** créateur des *Chants de Maldoror*, une explosion de violence qui symbolisera pour les Surréalistes de la première heure la révolte contre toute convention. Envie d'inavouable ? Ce livre est pour toi : « ... *les moyens vertueux et bonasses ne mènent à rien.* »

PSYCHOSE

Il n'y a rien, rien par quoi le démon conciliant du recueillement se facilite autant la vie que les revenants, et il n'y a pas plus grand obstacle que ces revenants.

Vladimír Holan

Sa lecture est étrange, troublante, mêlant l'anecdote anodine à la métaphysique. Ses poèmes semblent à la fois tendus à rompre et fragiles infiniment. Parfois blocs abstraits, parfois lyriques ; sa poésie est mouvement, galopade pour, semble-t-il, fuir les marécages de son époque. Les objets les plus contondants de la vie s'opposent à son abstraction : pierre, quotidien qui cogne. Sa poésie est tension extrême, affirmations cinglantes et doutes encore plus béants, aphorismes à la René Char, mais lui était resté lucide. Démuni et lucide. Il ne voulait pas être le grand héraut d'une "grande poésie", la sienne reste immédiate et à hauteur d'homme. Elle sort douloureusement de l'argile des jours. C'est l'écriture d'un homme seul qui s'enfonçait volontairement dans le silence, ce silence qui ne console en rien de rien :

Moins que dire
et se taire à rien de rien
voilà ce qui nous attend...

D'après Gil Pressnitzer, *Vladimír Holan, Le poète du reclus.*

MÉMOIRE

Un homme se penche

Je me penche :
suis-je au-dessus de la mer
ou bien sur la margelle
d'une pauvre pensée ? – je ne sais.

Mon âme roule jusqu'au fond
telle une bague qui glisse
du doigt émacié par la maladie.
Viens, ô fin ! répands ta cendre sur toutes choses.

Il n'y a plus d'appel pour m'étourdir,
ni de chemin qu'il me tarde de parcourir.
Viens, ô fin.

Accoudé une fois encore
à ras de terre je me soulève,
l'oreille à l'écoute.
Il me semble entendre au loin
une eau frappant un rivage.
Autrement rien, rien,
rien.

Lucian Blaga, *L'étoile la plus triste*

Le rien

Je plonge dans mes souvenirs : rien,
je n'en ramène rien.

J'ai écrit, écrit, écrit.
J'ai tout noté :
rien.

Les nuages volent, la rivière
traverse les plaines, la lumière s'ouvre
et se ferme.

Rien,
cela n'amène à rien.

Je note ce rien, pour m'en souvenir.

Jan H. Mysjkin. Mysjkin est un traducteur de Blaga.

NÉVROSE

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit,
rien de ce tourment qui m'épuisait
comme la poésie qui portait mon âme,
rien de ces mille crépuscules, de ces mille miroirs
qui me précipiteront dans l'abîme.
Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit
que j'ai dû traverser à gué comme le fleuve
dont les âmes sont étranglées depuis longtemps par les
mers,

et tu ne sais rien de cette formule magique
que notre Lune m'a révélée entre les branches mortes
comme un fruit du printemps.

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit,
qui me chassait à travers les tombeaux de mon père,
qui me chassait à travers les forêts plus grandes que la
terre,

qui m'apprenait à voir des soleils se lever et se coucher
dans les ténèbres malades de ma tâche journalière.

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit,
du trouble qui tourmentait le mortier,
rien de Shakespeare et du crâne brillant
qui, comme la pierre, portait des cendres par millions,
qui roulait jusqu'aux blanches côtes,
au-delà de la guerre et de la pourriture avec des éclats
de rire.

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit,
car ton sommeil passait par les troncs fatigués
de cet automne, par le vent qui lavait tes pieds comme
la neige.

Thomas Bernhard, *Sur la terre comme en enfer*

Le névrosé imaginaire, tout comme le névrosé ordinaire
d'ailleurs, supporte mal que les choses et les êtres lui
résistent. Il ne veut pas se résigner à son incomplétude
existentielle ni à ce que toute vie soit la perpétuelle
leçon d'un échec ; il se cramponne à une illusoire toute-
puissance et ne renoncerait pour rien au monde à sa
quête d'absolu : il joue sa partition sur le mode du "tout
ou rien" et swingue sur la musique de son néant en rê-
vant son existence plutôt que de la vivre.

Roland Jaccard, *La tentation nihiliste*

AUTOSNOMOS

Thoreau avait encore la forêt de Walden – mais où est maintenant la forêt où l'être humain puisse prouver qu'il est possible de vivre en liberté en dehors des formes figées de la société ? Je suis obligé de répondre : nulle part. Si je veux vivre libre, il faut pour l'instant que je le fasse à l'intérieur de ces formes. Le monde est donc plus fort que moi. À son pouvoir je n'ai rien à opposer que moi-même – mais, d'un autre côté, c'est considérable. Car, tant que je ne me laisse pas écraser par le nombre, je suis moi aussi une puissance. Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de mes mots à celle du monde, car celui qui construit des prisons s'exprime moins bien que celui qui bâtit la liberté. Mais ma puissance ne connaîtra plus de bornes le jour où je n'aurais plus que mon silence pour défendre mon inviolabilité, car aucune hache ne peut avoir de prise sur le silence vivant.

Stig Dagermann, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*

LADISLAV KLÍMA EST IMMORTEL !

Dans un de ses agendas, le poète-philosophe tchèque Ladislav Klíma a noté entre les 26 janvier et 22 décembre 1927 non moins de 104 fois « rien » (nic) à côté du jour de la semaine. Rien de plus, rien de moins – mais il ressentait le besoin de le noter. Le 12 février, il a décidé de biffer « rien » et le remplacer par le mot « déjeuner » (oběd). Le 8 avril enfin, il a rajouté un point

de suspension au mot "rien". Que signifient ces gestes ? Comment les concilier avec le journal personnel de l'écrivain ? En un mot, quel est le sens de ce "rien" : est-ce de la littérature, est-ce une pratique, est-ce « *rien que ce rien qui nous délivre du tout* », pour citer Paul Claudel ?

Mateusz Chmurski, *Décomposition du sujet, émergence de l'écriture dans la modernité centreeuropéenne*.

SALUT À TOI !

(Un titre de l'album *Concerto pour détraqués* des Bérurier Noir. N.d.é.)

KLIMATOGOTHIQUE

Il n'y a ni quelque chose ni rien.. : cette terrible contradiction constitue le comble du scepticisme. Le dernier lopin de sol se dérobe sous nos pieds ; le fin mot du tout n'est plus le "rien", mais quelque chose de plus effroyable, de plus inconcevable encore, informe, monstrueux, noir – et resplendissant d'un éclat céleste. – Le noyau du monde, je le nomme "Éclat Noir", "Illusion Noire"...

Ladislav Klíma, *Traités et Diktats*

KLIMATOEXPLORATEUR

Ce n'est pas impunément qu'un quelconque quidam, habitué à son corps suant et urinant, au gentil radotage et à la promiscuité du prochain, – installé dans sa chère

ornière comme un tramway dans ses rails bénis, crou-
pissant dans son existence assurée, – et même l’assas-
sin poursuivi par la police vit, tout en étant relatif, dans
une profonde sécurité –, qu’il se voie, dis-je, un beau
jour à l’improviste en *abstractum* amorphe, impensable
et surfantôme, – *un Quelque-chose qui n’est Rien*, le
sens consistant en le non-sens le plus insensé, le jour
en la nuit, – qu’il se voie en X superlativement effroya-
ble ou en ? et en ∞ et en –, chargé du poids de Tout, du
Tout., et dans la *solitude* et l’obscurité et l’incertitude
les plus atroces, les plus abyssales et les plus glaciales,
lui-même doublement ténébre et, pour cette seule rai-
son, lumière – – – Que seule ose s’aventurer dans ces
contrées l’âme dotée de la constitution la mieux trem-
pée, de l’astuce la plus granitique...

Ladislav Klíma, Lettre à Miloš Srb, 4 novembre
1917

KLIMATO AÉROPORTÉ DANS LE FOUTOIR

50. Il est tombé une nuit sans nuages, sans étoiles...
Disparus jusqu’aux plus petits nuages, – ces étoiles ter-
restres, de même que les étoiles ne sont que des nuages
célestes ratatinées ; plus de nuages..., plus d’hommes...
ni autres êtres visibles, plus de chimères oniriques, pla-
nant au-dessus de l’homme de même que le rêve s’élève
au-dessus de la veille. Ces créatures félines, tigresques
ne sont qu’un symbole de la philosophie, symbole de
toutes choses basses et honteuses ; symbole de ce petit
univers. Elles se sont dissipées ; et il n’y a pas
d’Étoiles... Encore un instant et le sol aussi se dérobera
sous vos pieds... Éteintes, les hallucinations des étoiles
et des nuages et de la terre, – ne reste, comme vous
dites, rien..., le Rien...

51. Le rien est toujours quelque chose ; mais le "quelque chose" s'est perdu. Ne pourrait-on y gagner – le Tout, le *Surtout* ? – *Superomne* ? Plus aucune étoile ne luit ; pourquoi le Soleil ne se mettrait-il pas à briller ?

52. Il n'est rien resté. On ne peut plus demander : qu'est-ce donc au juste que la solution ? Ni même, tout "bêtement" : « *eh ben, alors – quoi ?* » Tout – petits nuages et étoiles hallucinatoires, tout s'est évanoui...

53. Il n'est *rien* resté ! – Et pourtant... l'Esclavage n'est-il pas toujours là ? et... la Liberté ? –

Ladislav Klíma, « Métaphilosophiques » in *Instant et Éternité*

KLIMATOCLIMATIQUE

Rien absolument n'existe, n'a jamais existé, n'existera jamais en dehors de ma conscience.

Ladislav Klíma, *Traités et Diktats* (définition donnée pour l'Égosolisme, concept klimaien du point de fusion absolu du Moi, du Soi et du Je)

KLIMATOBROUILLON

Tout = tout. Il n'y a pas de différence. C'est dire qu'il n'y a rien au-delà du rien = le rien existe.

Ladislav Klíma, brouillon du 24 janvier 1922 du *Grand Roman*.

L'intellect est *essentiellement mensonger*, c'est-à-dire : tout ce qu'il raconte sans exception est faux ; croire qu'un hasard puisse lui faire dire vrai, c'est absurde. En effet, les concepts : "être", "monde", "quelque chose", "substance", tous tant qu'ils sont, sont de pures fictions ! Qu'il nous semble que quelque chose existe, c'est la *preuve* qu'il n'y a rien ; si nous n'avions pas cette impression-là, – *il y aurait* sans doute quelque chose !... Tout cela étant, la conclusion : « RIEN N'EXISTE. » – s'ensuit de manière évidente. Que rien n'existe, ce serait vérité plénière s'il pouvait y avoir une pleine et entière vérité. Si cela nous paraît insensé, c'est la faute à notre nature menteuse, – l'absurdité est *ici* une preuve de la vérité.

[...] En réalité, rien n'existe : – pourtant, il nous *semble* qu'il y a quelque chose... Mais est-ce certain que tant nous en semble ? : Nenni ! : la conscience d'existence n'est pas immédiate et nous ne savons pas si la conclusion : " quelque chose existe ", – s'ensuit logiquement du sentiment que nous en avons, – nous ignorons si le sentiment d'existence existe le moins du monde... ; "*cogito, ergo sum*" : – rien de moins certain ! – Tout ce que nous pouvons faire, c'est caractériser encore le semblant comme semblant : « IL NOUS SEMBLE QU'IL NOUS SEMBLE QUE QUELQUE CHOSE EXISTE. » Il est impossible d'aller plus loin.

Ladislav Klíma, *Le Monde comme conscience et comme rien*

KLIMATOBRAILLE

36. Tout aveuglement, toute cécité est un s'aveugler-soi-même, quiconque s'aveugle est esclave et, comme tout esclave, ne peut s'en prendre qu'à soi. L'univers a voulu être – par éparpillement – Esclave ; à cette fin, il lui a fallu *totalem*ent s'aveugler. *Toute* "connaissance" humaine n'est qu'une hallucination d'aveugle ; il n'y a là *rien* qui soit de l'ordre d'un voir, d'un savoir, autant dire *rien* de Sublime, *rien* de Divin. *Voilà* la seule exception à la règle : *nulla regula sine exceptione* ; de même que le fait qu'il n'y ait dans l'univers aucun *perpetuum mobile* n'empêche en rien l'univers comme tel – d'en être un. Tout, sans exception, on le voit mal, c'est-à-dire : en hallucinant, c'est-à-dire : on ne voit rien, on ne sait rien.

Ladislav Klíma, « Métaphilosophiques » in *Instant et Éternité*

KLIMATOLEIBNIZIEN V2.0

Peut-on être absolument certain de quoi que ce soit ? On ne sait jamais avec une certitude complète si on est en train de canoter ou si on ne fait pas plutôt du patin à glace, si on n'est pas victime d'une obnubilation des sens et de l'âme, victime d'un mirage, d'une vision, du somnambulisme, si on veille ou si on rêve. Rien, on ne peut jurer de rien ; on ne pourra jamais rien savoir de certain tant que l'esprit restera esprit, c'est-à-dire illusion !

Ladislav Klíma, *Némésis la glorieuse* (« œuvre policière métaphysique anti-psychiatrique » dixit Klíma)

KLIMATOSAGE

La sagesse a honte de la vie, la vie a honte de la sagesse et c'est de sa part la sagesse même, la sagesse est vie, – mais pour finir ? : le fin mot du tout, – rien !...

Ladislav Klíma, *Le Monde comme conscience et comme rien*

KLIMATOSCEPTIQUE

– « Me semble-t-il », restriction à appliquer à chaque mot, – ou à aucun : rien de rien n'est certain, et il est à supposer que nos lecteurs ne seront pas de ces péque-nots qui prennent tout ce qu'ils voient imprimé pour paroles d'évangile.

Ladislav Klíma, *Le Monde comme conscience et comme rien*

KLIMATOPERSPICACE

36. Pour la philosophie, le problème du monde se réduit à une sublime devinette : qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de fourré dans le coffre fermé que voici ? des chiffons ou bien des brioches ou bien des bombes ou même un macchabée ? elle n'a jamais eu l'idée de se demander : et s'il n'y avait tout bêtement rien ? – L'absurdité du concept de "monde extérieur" n'admet aucune problématique tant soit peu profonde.

Ladislav Klíma, « Métaphilosophiques » in *Instant et Éternité*

KLIMATOBESOGNEUX

L'explication du monde *apparent*, c'est-à-dire de *ce bas* monde que tout le monde connaît, représente encore une tâche de la philosophie. Elle est une *gnose*, à la différence de l'explication du monde "vrai", aspirant à la vérité absolue : – l'agnose ; de même que l'agnose enseigne : « nous ne savons rien », – la gnose dit : « nous savons tout » – : *nous savons tout ensemble tout et rien* : – La gnose et l'agnose affectent pareillement toutes les idées, – l'une ne va pas sans l'autre.

Ladislav Klíma, *Le Monde comme conscience et comme rien*

KLIMATOAPOCALYPTIQUE

33. Il ne restera, de tous les concepts humains, rien, rien et rien de rien ! Malgré toutes nos tentations, malgré la peur qui revient nous hanter, tout est à jeter – tout, sans pitié ! Que l'audace, la paradoxalité, la folie soient sans limites ! Plus on *délirera*, mieux ça vaudra, – plus on s'éloignera de l'horripilodégoutation qu'a été jusque-là toute la folie, et plus – on s'approchera de Dieu ! Qu'il ne reste pas pierre sur pierre !...

Ladislav Klíma, « Métaphilosophiques » in *Instant et Éternité*

ANNÉE ZÉRO

Il n'y a jamais eu d'arbre de l'éveil
Le miroir aussi est sans trépied
Depuis le commencement il n'y a rien
Où pourrait la poussière se déposer ?

Enô / Huineng, *Gatha*

BÉAT

S'engager dans la voie du haïku, explique **Bashô**, c'est suivre le cours du monde, alors :

Il n'est rien que l'on regarde qui ne soit fleur, rien que
l'on conçoive qui ne soit lune.

CATA

Toute la Terre attendait qu'un petit trou noir l'anéantisse. C'était le professeur Jérôme Hieronymus qui l'avait découvert au télescope lunaire, en 2115, et il affirmait qu'arrivé à proximité de notre orbite, il allait provoquer des raz-de-marée qui détruiraient toute vie sur notre planète.

Tout le monde se mit à écrire son testament. On fit ses adieux à ceux que l'on aimait. On pleurait dans les bras les uns des autres et on s'embrassait tendrement. Les époux faisaient la bise à leurs épouses, les frères faisaient la bise à leurs sœurs, les parents faisaient la bise

à leurs enfants, les amis des bêtes faisaient la bise à leurs animaux, et même les amis se faisaient mutuellement la bise.

Mais lorsque le trou noir arriva, Hieronymus s'aperçut qu'aucun effet gravitationnel ne se faisait sentir. Il l'étudia plus attentivement et annonça avec un petit rire qu'après tout ce n'était pas un trou noir.

– Ce n'est rien, dit-il. Juste un astéroïde ordinaire que quelqu'un a peint en noir.

Une foule furieuse le lyncha, mais pas à cause de son erreur.

On le tua parce qu'il déclara publiquement qu'il allait écrire une grande pièce de théâtre émouvante sur toute cette histoire.

– Je l'appellerai *Beaucoup de bises pour rien*, dit-il.
Toute l'humanité applaudit à sa mort.

Isaac Asimov, « Pour rien » dans *Les vents du changement*

TAX-FREE

Ne demande jamais rien, c'est une psychologie d'esclave, offre-toi tout à toi-même. Tu n'es pas né de tes propres efforts, mais gratuitement – il faut vivre aussi sans compter.

Andreï Platonov, *Tchevengour*

GAME OVER

Me trouvant en voyage, je mangeais dans une auberge, ou plus exactement dans une baraque au bord de la route, où l'on jouait aux dés. En face de moi était assis un jeune homme de bonne mise, qui semblait un peu évaporé et qui, sans prendre garde aux gens, assis ou debout, qui se trouvaient là, mangeait son potage ; cependant, il jetait en l'air une cuillerée sur deux ou sur trois, la recevait à nouveau dans la cuiller et l'avalait tranquillement.

Ce qui fait de moi la singularité de ce rêve, c'est que j'y faisais ma remarque *habituelle* : que de pareilles choses ne peuvent être inventées, qu'il faut les voir (je veux dire que jamais un romancier n'aurait pareille idée) ; et pourtant je venais d'inventer cela à l'instant même.

A la table où l'on jouait aux dés se trouvait une grande femme maigre qui tricotait. Je lui demandais ce que l'on pouvait gagner. Elle dit : *rien !* et lorsque je lui demandais si l'on pouvait perdre quelque chose, elle dit : *non !* – Ce jeu me paraissait très important.

Georg-Christoph Lichtenberg, dernier songe noté avant sa mort.

Peu avant sa mort, Lichtenberg rêva qu'il entra dans une auberge rustique. Un jeune homme y mangeait de la soupe, lançant parfois le liquide en l'air pour le rattraper dans sa cuillère. D'autres hommes jouaient aux dés ; non loin, une grande femme maigre tricotait. L. demanda à la femme ce qu'on pouvait gagner à ce jeu-là. À la réponse : « *rien* », – il s'enquit alors de ce qu'on pouvait y perdre, et il reçut derechef la réponse :

« rien ». « *J'en ai conclu que c'était là un jeu important* », – commente L. – – : Oui, nous croyons important le jeu de la vie où nous n'avons au bout du compte rien à perdre ni à gagner ! Voici le *terrifique mystère* le plus intime de ce monde fantôme : Tout trime et trame, tend et tremble, espère et désespère, se réjouit et se désole pour quelque chose non seulement qui "est" théoriquement un *rien*, mais encore, pratiquement parlant, qui *se paralyse* EN NÉANT...

Ladislav Klíma, *Le monde comme conscience et comme rien*

Lichtenberg, spécialiste de l'aphorisme, mentionne dans l'un d'eux un " objet rien " : un couteau sans lame auquel manque le manche ; " objet rien " devenu depuis expression sous la forme du « *couteau de Lichtenberg* ». Ce couteau qui existe sans exister semble une sorte de prolongation métaphorique matérielle (si l'on peut parler de "matériel" pour un tel objet !) de la question de **Leibniz** : « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » (*Principes de la nature et de la grâce*)

KABBALE

L'unie, l'universalité, la versatilité des voies que de froids voyeurs mentaux appellent, ils pèlent, ils pèlent le fruit, donc pas besoin de mordre, de couper, de violer, de violemment pénétrer, tout cela, ils appellent tout cela inviolable, l'intout, le tout, l'intouchable, pour eux il n'y a vraiment rien à transpercer.

Leur monde est une boule ronde, lisse, purpure, aux bords innés, inabord, d'abord il est inabordable, pas de fissure où se fourrer, pas de voie pour y pénétrer, et puis, et puis, il se méfie de nous, tic tic, il est métaphysique, tic, le grand tout métaphysique.

C'était à mon tour de m'aimer, de me méfier de cette fille, de cette métafille métaphysique et ronde, c'était mon dé, mon défi et c'est ainsi, si si c'est ainsi que je me suis tour tourné d'un coup vers, que je me suis détourné devant la, devant les boas, devant les baobabs dés, déserts du dé, du désir, ces vols cancan de l'air en éruption comme de vrais comètes-êtres, comme de beaux boas-air en pleine érection dans une rue déserte, dans ce, danse danse baobab cancan, dans ce vol captif et gelé d'où sur sur surgit l'aimée méandre de l'an, de l'endroit, de l'androïde du geste toujours tour, la toujours et nuit tourné vers la, vers la femme, vers la fa, la fameuse et obscène virginité universelle, mes deux mains ré réconcil cils réconciliées, amies et réconciliées sur la, sur l'obscène mitrailleuse de mes dix doigts comme la tour et la femme entremêlées au vol, tuez tuez au vol la tueuse, la muette, elle est là, tuez-là, voluptueusement mêlées la tour et la femme dans une vraie, un faux, une vraie folie, vraie folie-lit, dans une vraie folie de mutuelle pénétration.

Cette haine, oui, c'est ainsi que, et à l'insu de, que je me suis tourné d'un coup, en effet c'est d'un coup que j'ai fait tourner la tour, la tourmente, c'est ainsi, si, c'est ainsi que j'ai fait tourner la tour, la tourmente mentale vers le grand mythe du trou, et c'est comme un bol, comme un bolide précis que je me suis précipité vers le grand sein, vers le grand symbolisme mythique du trou, contre, contre le tout, contre tout le rien du tout, du tout de ce grand tout à transpercer.

Et les voies, les voiles qui dévoilent les voies vers le tout, c'est avec rien, c'est avec de simples trous, c'est par des simples trous vides troués dans le grand tout que je me suis violemment fourré dans le grand rien du tout plein qui est le grand tout universel.

Ghérasim Luca, *Héros-limite*

(Faire l'expérience de relire ce texte à voix haute)

Dans une lettre de juillet 1958, Ghérasim Luca écrit à Tilo Wenner, poète argentin et fondateur de la revue *Ka-Ba*, qui désire publier quelques uns de ses textes. Il lui demande notamment d'accompagner les traductions de leurs versions originales (Luca écrit en français) et évoque sa conception de l'écriture : « *Ce n'est pas une préoccupation d'ordre "esthétique" qui me dicte cette exigence (vous pensez bien que la littérature constitue le dernier de mes soucis), l'écriture n'étant pour moi que le "support" – dans le sens alchimique du terme – d'une démarche analogue à la kabbale (une kabbale anarchique et athée, bien sûr, mais non moins rigoureuse que celle des mystiques du moyen-âge), chaque incursion dans la structure intime du mot devant marquer la transgression concrète d'un obstacle intérieur et l'ouverture d'une porte dans mon esprit.* » On serait tenté d'ajouter "une kabbale du Rien" tant le poète retient de la tradition ésotérique la possibilité d'ouvrir le mot pour explorer des relations nouvelles et relancer le mouvement de signification. La valeur de la démarche réside dans le processus même de création, qui conserve de la mystique juive une extrême rigueur, mise au service de la déstabilisation des circuits habituels de la pensée, de la lecture et de l'écriture.

D'après un article de Sibylle Orlandi, "Gherasim Luca, Paul Celan : un au-delà de la langue dans la langue ?" Revue *TRANS*, 17 / 2014.

JANUS BIFRONS

À mesure que faiblit le corps du vieil homme, son esprit transilluminé monte plus haut dans les Savoirs Mémoires ; plus haut que n'importe quels âges ; et ceci qu'il entraperçoit, n'est pas dicible à ceux qui ne vont pas mourir : Dans le principe – Rien – Excepté : l'image du Soi-même.

Victor Segalen, *Les Immémoriaux*

Segalen avait en projet un livre qu'il n'a jamais écrit et traitant du "bovarysme" d'Arthur Rimbaud. Aiguillonné par le célèbre « *Je est un autre* », il rejoignait le poète par sa conception de l'exotisme comme étant l'extension de « *quelque chose qui n'est pas soi-même* ». Grand lecteur de Jules de Gaultier, vulgarisateur de ce concept de bovarysme consistant au « *pouvoir qu'à l'homme*

*de se concevoir autre qu'il n'est », Segalen souhaitait s'interroger autour de cette question : comment deux faces en apparence si différentes pouvaient-elles se fondre en un élément qui les domine ? Pour **Jules de Gaultier** (*Pathologie du Bovarysme*), « ce qui caractérise à vrai dire ces personnages, c'est un défaut essentiel de caractère fixe et d'originalité propre, en sorte que, si l'on peut formuler que sous l'influence du milieu social ils se conçoivent autres qu'ils ne sont, c'est en ce que, n'étant rien par eux-mêmes, il deviennent quelque chose, une chose ou une autre, par le fait de la suggestion à laquelle ils obéissent ».*

ANTIQUITÉS

Penser le rien, c'est ne rien penser.

Maxime sophiste

Je ne sais qu'une chose, qui est que je ne sais rien.

Socrate d'après Platon, *Apologie de Socrate*

SAC-DE-NŒUDS

Dans son livre intitulé : *Sur le Non-Être ou sur la Nature*, Gorgias établit successivement trois principes : l'un, le premier, qu'il n'y a rien, le second, que s'il y a quelque chose, ce quelque chose est inconnaissable à l'homme ; le troisième, que, même si ce quelque chose est connaissable, il ne peut être ni divulgué ni communiqué à autrui. Sur le fait qu'il n'y a rien, Gorgias raisonne de la manière suivante. S'il y a quelque chose, ce sera l'être ou le non-être ou, à la fois, l'être et le non-

être. Mais d'un côté, l'être n'est pas, comme il l'établira, non plus que le non-être, comme il le confirmera ; non plus encore que l'être en même temps et le non-être, comme la suite le montrera. Il n'y a donc rien.

Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*

CLAIR

Psaume

Personne ne nous pétrira plus de terre et d'argile,
Personne ne conjurera notre poussière.
Personne.

Loué sois-tu, Personne.
Par amour de toi nous
voulons fleurir.
Vers
toi.

Un rien
étions-nous, somme-nous, resterons-
nous, fleurissant :
la rose de Rien, la
rose de Personne.

Avec
le style clair d'âme,
l'étamine ciel-désert,
la corolle rouge

du mot-pourpre que nous chantions
par-dessus, ô par-dessus
l'épine.

Paul Celan, *La rose de personne*

Poète à la composition exigeante, Paul Celan porte l'acte poétique sur ses plus extrêmes frontières, là où se trouvent les marges du dicible voir du supportable, rejoignant ainsi un poète qu'il admirait dans sa jeunesse : Georg Trakl. *Psaume* regroupe particulièrement ses préoccupations quant à la question de la " présence " ou de " l'absence " d'une entité disons " autre ". La « *rose* » renvoie ainsi au sens caché et double des traditions gnostique et kabbalistique comme symbolique du religieux, « *rose de Rien* » et « *rose de Personne* » se répondant entre elles et faisant écho à la « *rose sans pourquoi* » du mystique médiéval **Angelus Silesius** (*Le pèlerin chérubinique*) dont les traductions peuvent donner :

La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit.
N'a souci d'elle-même, ne désire être vue. La rose est
sans pourquoi. Elle fleurit parce qu'elle fleurit.
Elle ne fait pas attention à elle-même, ne demande pas
si on la regarde.

Cette rose semble introduire philosophiquement au "rien", à "ce qui est sans raison, sans fondements", c'est-à-dire à ce qui est "acte gratuit" ; et l'on pourrait poursuivre moralement par "acte désintéressé" ou "spontané"... « *Personne* » avec la majuscule va au-delà et nomme le Dieu absent, celui innommé de la Kabbale en opposition au Dieu révélé de la Bible sensé accompagner son peuple et donc être présent notamment dans l'adversité. Le titre du recueil perd lui la majuscule à « *personne* », redevenant en quelque sorte la "rose de rien", marquant non seulement l'absence de Dieu mais peut-être aussi sa mort ou sa non-existence, en tout cas sa disparition et son abandon des hommes dans un monde vide de sens.

OBSCUR

Mandorle

Dans l'amande – qu'est-ce qui se tient dans l'amande ?

Le Rien.

Dans l'amande se tient le Rien.

Il se tient là et se tient.

Dans le Rien, qui se tient là ? Le Roi.

Le Roi se tient là, le Roi.

C'est là qu'il se tient et se tient.

Mèche de Juif, jamais ne fera de gris.

Et ton œil – devant quoi se tient ton œil ?

Ton œil se tient devant l'amande.

Ton œil se tient devant le Rien.

Il se tient devant le Roi.

C'est ainsi qu'il se tient et se tient.

Mèche d'homme, jamais ne fera de gris.

Amande vide, couleur bleu roi.

Paul Celan, *La rose de personne*

Mandorle vient en quelque sorte épauler *Psaume*, poursuivant l'interrogation du poète quant à la présence silencieuse mais totale du Rien autant dans la vie que dans la mort. Ce questionnement récurrent et la manière de le poser par l'emploi d'un langage poétique élaboré, intéressa Martin Heidegger. Face à celui qui mettait en avant le concept d'être, la poésie de Celan constitue une sorte d'antithèse voir d'antidote : le rien de Celan c'est l'absence et la non-existence (l'homme n'est qu'un homme) au contraire du rien de Heidegger qui est celui de l'être (l'homme est plus que l'homme).

CASSE-COUILLES

Le rien lui-même néantit. (Das Nichts selbst nichtet)

Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*

Le Rien ne nie que pour reprendre en soi. Non pour seulement détruire, biffer, éliminer, mais pour a-néantir.

Roger Munier, *Vision*.

Traducteur de Heidegger, Roger Munier traduit toujours Nichts par "rien", et non par "néant". Il s'en explique ainsi dans le numéro de *L'Herne* consacré à Martin : « Rien, on le sait, vient de rem, chose, étant. Le Nichts étant lié à l'étant au point de faire un avec lui, il semble donc que rien, qui implique la même étrange ambiguïté, convienne assez bien ici. Au surplus, ce mot est le seul qui permette le transfert, en français, de certaines expressions allemandes dont la portée paraît essentielle pour l'intelligence du texte (rien d'autre, rien de plus...). »

CASSE-NOIX

La philosophie n'a rien à dire sur le monde.

C'est avec cette approche un peu sèche qu'un groupe informel de penseurs austro-allemands entre en scène dans les années 1920-1930. Prenant en compte les diverses avancées de la science, ce qui deviendra le Cercle de Vienne rejette l'approche par trop métaphysique des questions philosophiques. Ainsi **Rudolf Carnap**, dans *Le Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*, considère que les énoncés métaphysiques ne sont ni vrais ni même faux : ils ne sont que des spéculations vagues, jouant sur la langue, et au final dépourvus de sens. S'en prenant à Heidegger et à son récent *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, il montre comment, par des opérations de syntaxe, des termes tels que "rien", se transforment en notions qu'il est impossible de traduire en une langue symbolique correcte et qui sont donc dénués de sens (comme le fameux « le rien lui-même néantit »). L'affolement ou la fascination n'auraient donc plus lieu d'être face au penseur allemand au béret basque ? Il suffisait de lui remettre le rien à l'endroit.

CASSE-NOISETTES

Heidegger est le philosophe en pantoufles et bonnet de nuit des Allemands, rien de plus [...], il n'en reste rien qu'un certain nombre de photos ridicules et un certain nombre d'écrits beaucoup plus ridicules encore.

Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*

CHUT...

Une lueur

Je ne dis rien
j'aspire
cette saveur
insaisissable saisissante
cette clameur sans voix
dans le bonheur de ce silence
en sachant tout
ne sachant rien
ni le comment
ni le pourquoi

Mário Dionísio, *Le feu qui dort*

LE SILENCE EST D'OR

John Cage, 4'33

MOTUS

Qu'est-ce-que tu dirais si j'avais tué quelqu'un ? J'ai cru qu'elle plaisantait ou qu'elle m'avait posé cette question à cause des romans policiers qu'elle avait l'habitude de lire. C'était d'ailleurs sa seule lecture. Peut-être que dans l'un de ces romans une femme posait la même question à son fiancé.

Ce que je dirais ? Rien.

Patrick Modiano, *L'herbe des nuits*

Dans certaines situations répondre : « rien » à une question sur la nature de ses pensées peut être une feinte chez un homme. Les êtres aimés le savent bien. Mais si cette réponse est sincère, si elle figure ce singulier état d'âme où le vide devient éloquent, où la chaîne des gestes quotidiens est rompue, où le cœur cherche en vain le maillon qui la renoue, elle est alors comme le premier signe de l'absurdité.

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*

REPRODUCTION

Il faut que je m'oblige à regarder en face cette vérité tangible qu'il n'y a rien... rien pour personne. Travailler, lire, écrire ne sont que des faux-semblants, ainsi que les relations avec les gens. Oui, même avoir des enfants n'arrangerait rien.

Virginia Woolf

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

(Titre d'une pièce de Shakespeare. N.d.é.)

La vie n'est qu'une ombre errante ; un pauvre acteur
Qui se pavane et s'agite une heure sur la scène
Et qu'ensuite on n'entend plus ; c'est une histoire
Racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur,
Et qui ne signifie rien.

Shakespeare, *Macbeth* (Acte V, scène 5)

Schopenhauer fait sienne la fameuse définition shakespearienne : « *Le monde est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien.* » Si le théâtre reflète la vie des hommes, ceux-ci constituent à leur tour un autre théâtre également fictif, et bien davantage même, car il ne reflète plus rien. L'homme est un personnage sans acteur pour le supporter, au sein d'un envers dont il n'est nul endroit. Les actes qu'il joue attendent en vain un niveau quelconque de "réalité" à partir duquel les interpréter. La philoso-

phie schopenhauerienne est non interprétative, et répudie comme bavard tout effort pour se substituer au silence absurde. Il ne faut pas compter sur le philosophe pour trouver des raisons de vivre.

Clément Rosset, *Schopenhauer, philosophe de l'absurde*

CURIOSITÉ

Car, si quelque chose n'est rien de ce que nous connaissons, il ne saurait rien être pour nous en général. Il ne s'ensuit pas pourtant que ce soit un néant absolu, que ce doive être un néant à tous les points de vue et dans tous les sens possibles ; mais simplement que nous nous trouvons bornés à une connaissance toute négative de la chose, ce qui peut très bien tenir à l'étroitesse de notre point de vue.

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*

Toi qui, dit-on, fit de ton caniche ton seul héritier ; toi qui engrossa maintes servantes sans reconnaître aucune progéniture ; toi qui, depuis l'ombre de ton volet, désignait les insurgés au feu de la répression pour accélérer le retour du silence ; toi qui voulu-vivre ; tu démasquas le mal qui ronge la vie moderne, le manque de curiosité, le grand rien nihiliste qu'est l'ennui et dont tu fis du dimanche la représentation sociale. **Jules Laforgue** l'illustrera parfaitement dans *Dimanches* (II) :

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire....
Et rien à fair' non plus dedans....
Oh ! rien à faire sur la Terre !....

Quitte à s'emmerder poursuivons sur ce thème...

ENNUI

Mardi 3 mars 1857.

La fantasmagorie de l'âme me berce comme un jôghi de l'Inde, et tout devient pour moi fumée, ombre, illusion, vapeur ; même ma propre vie. Je *tiens* si peu à tous les phénomènes, qu'ils finissent par passer sur moi comme des lueurs et s'en vont sans laisser d'empreintes. Avec un mois de réclusion et de concentration je serais à volonté fou, visionnaire, halluciné, extatique. La pensée remplace l'opium et le haschich ; elle peut enivrer tout éveillé et diaphaniser les montagnes et tout ce qui existe. C'est par l'amour seul qu'on se cramponne à la réalité, qu'on entre dans son moi, qu'on redevient volonté, force, individualité. L'amour pourrait tout faire de moi-même s'il le voulait, un génie. Par moi-même et pour moi-même, je préfère n'être rien. *Car le néant peut seul bien cacher l'infini.*

Le nihilisme quiétiste, le bouddhisme rêveur, l'universalité recueillie et immobile, l'omni-conscience ponctualisée, le *coma vigil* de l'esprit ; c'est à peu près l'état où j'arrive par cette voie. Mais je connais toutes les autres ardeurs. Du reste qu'importe ? Par l'écartèlement je reviens à l'équilibre, et par l'omni-exertion de mes désirs à leur suppression momentanée, et ce moment dure toujours. *Il y a une manière laborieuse de n'être rien, c'est d'être tout ;* de ne rien vouloir, c'est de tout vouloir. Ma paresse à moi, c'est de m'empêcher de faire quoi que ce soit, en tenant toujours en échec un goût

par un autre, et un vœu par son contraire. Ma paresse, c'est l'irrésolution par l'étendue d'esprit et par le défaut d'instinct ; c'est l'indifférence par omni-tentation. La privation m'est plus facile que la modération, et l'abnégation absolue que le renoncement partiel. *C'est donc par ambition infinie que je n'ai point d'ambition.*

Mercredi 14 oct. 57.

Je n'ai rien à dire, je ne tiens à rien et ne crois à rien fermement, je suis un nuage qui prend toutes les figures et toutes les couleurs, qui se condense ou s'évapore ; mais dont toutes les manières d'être dépendent des circonstances extérieures, du soleil, du climat, de la saison, de l'heure, qui le façonnent différemment. Ma faculté essentielle c'est donc la souplesse de métamorphose, l'aptitude psychologique, l'intelligence des diversités infinies de la vie dans les divers êtres, au-dessus et au-dessous de l'homme individuel. *Répéter et reproduire en moi par l'intelligence sympathique toutes les existences individuelles, m'est plus facile que de vivre de ma propre vie.* La contemplation serait-elle donc mon penchant principal et la psychologie mon vrai talent ? Je ne sais, car il y a bien des hommes en moi. Peut-être y-a-t-il dans mon fait un amour-propre excessivement vulnérable. Je ne puis souffrir la peine inutile, la duperie, la froideur, l'ironie ; je ne puis accepter d'être médiocre, inférieur, vulgaire, commun ; mais il me semble que je crains encore plus la malveillance que le ridicule, et que je les crains tous les deux surtout parce qu'ils me contractent, qu'ils m'empêchent de vivre, de faire ma tâche et de me donner. Ma défiance absolue de moi-même ne diminue que par l'estime et la sympathie d'autrui. Par moi-même je demeure sur la défensive, supprimant tout ce qui donne prise à la malignité d'au-

trui, c'est-à-dire tout désir personnel, toute poursuite intéressée qui expose à un déboire, à une mortification ou à un crève-cœur. Je retire mon cœur de l'enjeu de la vie, et je renonce au bonheur pour moins souffrir. La défiance, née d'une expérience trop précoce, la défiance de tout, du sort, des hommes, de la destinée et de moi-même, cette défiance incurable, profonde et douloureuse, ce scepticisme funeste qui détruit tout abandon, qui flétrit l'espérance, qui gâte la vie, me persécute toujours. Il contribue à m'isoler. La vie me paraît une fantasmagorie, les malheurs qui frappent autour de moi m'ont l'air de rêves pénibles ; ceux qui m'atteignent, m'obligent bien à les voir momentanément, comme des réalités ; mais ou bien ils m'écrasent, ou bien ils finissent par rentrer dans la région des vilains songes. Je ne suis donc ni bien éveillé, ni sérieux. Je n'espère, n'attends, et ne cherche rien. Mauvaise existence, creuse en elle-même et inutile aux autres.

Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*

Un *Journal intime* de près de 17 000 pages, miroir d'une défaite autant psychologique que littéraire, voilà ce que commet Henri-Frédéric Amiel. Quasi-illisible, ce texte, monstrueux par sa nature même, demeure peut-être aujourd'hui encore l'enquête la plus vaste et la plus fouillée jamais menée sur les variations du moi... et du rien au quotidien. Et **Roland Jaccard** de constater dans *La tentation nihiliste* que « au terme de son existence, Amiel affirmait avoir fait le chemin de Pascal à Montaigne et n'être plus obsédé par l'au-delà. Il confessait, « la mort dans l'âme », qu'il n'attendait pas de revanche à sa vie manquée : « Rien, rien, rien ! Nada ! » serait la conclusion. S'il n'y a de paix que dans le non-être, la résurrection est une récompense de dupe. »

H.L.L.

(Pour *hors-la-loi*, appellation donnée par l'armée française aux fellagas algériens. N.d.é.)

Rien

Rien,
C'est un mot qui fuit
D'une vertèbre à l'autre.

Rien,
C'est une brindille
Qui casse sur la joue.

Rien,
C'est dans un rocher
Un peu de mer qui brûle.

Rien,
C'est la liberté
Qui blesse vos pieds nus.

Jean Sénac

Lorsqu'on évoque les intellectuels pieds-noirs pendant la guerre d'Algérie le premier nom qui vient à l'esprit est celui d'Albert Camus, défenseur de la trêve civile et d'un compromis pacifiste. C'est oublier que certains d'entre eux ont totalement embrassé la cause indépendantiste et soutenu la lutte armée, ainsi du poète Jean Sénac engagé à corps perdu dans une triple quête de reconnaissance. Pied-noir, il milita pour l'unification de l'Algérie libre ; homosexuel, il défendit l'affranchissement des corps ; poète, il contribua à la mise au jour de la création algérienne contemporaine, tant en littérature que dans les arts plastiques. Sénac chante la vigueur des corps jeunes qui annoncent l'avènement d'un homme nouveau et accompagnent ainsi le mouvement révolutionnaire en inspirant une écriture, le *corpoème*, qui réconcilie l'esprit et la chair comme dans *Le Torrent de Bain* :

Car rien si ce n'est sur l'esprit n'est fondé.
Mais rien non plus si la chair n'y a pris sa part.
Corps total, rien
si à travers les séquences abruptes du désir tu n'as saisi
un seul instant ce regard – notre amarre au Vide ! – un
trou d'anguille dans le ciel.
Non, aucune parole qu'elle ne l'ait d'abord été sur tes
lèvres.

D'après Blandine Valfort, "Jean Sénac : l'Algérie au corps", *La Vie des idées*,
juillet 2013.

ÉCHELLE DE RICHTER

Toute vie

Toute vie qui doit poindre
achève un blessé.
Voici l'arme
rien,
vous, moi, réversiblement
ce livre
et l'énigme
qu'à votre tour vous deviendrez
dans le caprice amer des sables.

René Char, *Les matinaux*

Résistant à toutes les occupations militaires ou intellectuelles, il est un bloc de granit monolithique dans ses jugements cassants et définitifs. René Char semble toujours débouler de face, taureau en colère, c'est une arme faisant feu illustrant ce vers de *La parole en archipel* :

Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience.

D'après Gil Pressnitzer, *Le veilleur insoumis, notre frère en fureur*.

En écho :

« *L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'histoire*, écrit admirablement René Char, *sont les deux extrémités de mon arc*. » Si le temps de l'histoire n'est pas fait du temps de la moisson, l'histoire n'est en effet qu'une ombre fugace et cruelle où l'homme n'a plus sa part. Qui se donne à cette histoire ne se donne à rien et à son tour n'est rien. Mais qui se donne au temps de sa vie, à la maison qu'il défend, à la dignité des vivants, celui-là se donne à la terre et en reçoit la moisson qui ensemence et nourrit à nouveau. Pour finir, ceux-là font avancer l'histoire qui savent, au moment voulu, se révolter contre elle aussi. Cela suppose une interminable tension et la sérénité crispée dont parle le même poète.

Albert Camus, *L'homme révolté*

AUTOCRITIQUE

Qu'apprend-on aujourd'hui des communistes sur les voies concrètes et les méthodes du mouvement révolutionnaire ? Sur les objectifs pratiques d'une organisation révolutionnaire ? Au mieux, rien !

RAF, *Sur la lutte armée en Europe occidentale*,
juillet 1971

CONFESSION INTIME

Le marxisme, ou ça débouche sur la pratique, ou ça ne sert à rien.

Carlos Marighella

MISOGYNIE

Une dame disait un jour devant moi, d'elle-même, comme la chose la plus naturelle du monde : « *Je ne pense jamais, cela me fatigue ; ou si je pense, je ne pense à rien.* »

Georges Courteline, *Blague à part*

VAGINA DENTATA

– Si cela était, alors il n'y aurait rien. Qu'est-ce que c'est ?

– Réponse : un con avec des dents.

Logogriphie russe

AMAZONE

Clémence en vacances

On l'a dit à la grand-mère
Qui l'a dit à son voisin
Le voisin à la bouchère
La bouchère à son gamin
Son gamin qui tête folle
N'a rien eu de plus urgent
Que de le dire à l'école
À son voisin Pierre-Jean

{Refrain :
Clémence, Clémence
A pris des vacances
Clémence ne fait plus rien
Clémence, Clémence
Est comme en enfance
Clémence va bien}

Ça sembla d'abord étrange
On s'interrogea un peu
Sur ce qui parfois dérange
La raison de certains vieux
Si quelque mauvaise chute
Avait pu l'handicaper
Ou encore une dispute
Avec ce brave Honoré

{Refrain}

Puis on apprit par son gendre
Qu'il ne s'était rien passé
Mais simplement qu'à l'entendre
Elle en avait fait assez
Bien qu'ayant toutes ses jambes
Elle reste en son fauteuil
Un peu de malice flambe
Parfois au bord de son œil

{Refrain}

Honoré c'est bien dommage
Doit tout faire à la maison
La cuisine et le ménage

Le linge et les commissions
Quand il essaie de lui dire
De coudre un bouton perdu
Elle répond dans un sourire
« *Va, j'ai bien assez cousu* »

{Refrain}

C'est la maîtresse d'école
Qui l'a dit au pharmacien
« *Clémence est devenue folle*
Paraît qu'elle ne fait plus rien »
Mais selon l'apothicaire
Dans l'histoire le plus fort
N'est pas qu'elle ne veuille rien faire
Mais n'en ait aucun remords

{Refrain}

Je suis de bon voisinage
On me salue couramment
Loin de moi l'idée peu sage
D'inquiéter les brave gens
Mais les grand-mères commencent
De rire et parler tout bas
La maladie de Clémence
Pourrait bien s'étendre là

Toutes les Clémence
Prendraient des vacances
Elles ne feraient plus rien
Toutes les Clémence
Comme en enfance
Elles seraient bien

Toutes les Clémence
Prendraient des vacances
Elles ne feraient plus rien
Toutes les Clémence
Comme en enfance
Se reposeraient enfin

ANDROGYNIE

Le rien est le miroir du quelque chose (de la lumière).

Otto Weininger, *Livre de poche*

Otto Weininger développe une philosophie dualiste où la sensualité (la femme / la sauvagerie / le Rien) s'affronte à la logique (l'homme / la culpabilité / le Tout), l'être humain formant une combinaison originale des deux... Dans *La bibliothèque perdue* de Walter Mehring on peut trouver, à la suite d'un portrait du freudisme, cette présentation : « *Plus sporadiquement, mais plus dangereuse, une spéculation analogue, venue également de Vienne, trouva de nombreux adeptes ; ce fut le système concernant la Sexualité et le Caractère d'Otto Weininger qui, selon sa thèse de doctorat, prétendait que tout individu est irrémédiablement hermaphrodite, un monstre bisexuel fait d'un mâle plus et d'une femelle moins, ou vice-versa. Sa thèse achevée, l'auteur se trouva atteint d'un complexe d'auto-antisémitisme compliqué d'orgueil infantile, qui l'amena au suicide.* » Paix à ton âme, explorateur torturé de l'inconscient ! **Cioran** exprimera plus tard sa dette envers le jeune penseur décadent qu'il admira dans sa jeunesse pour ses outrances : « *Chez Weininger me fascinaient l'exagération vertigineuse, l'infini dans la négation, le refus du bon sens, l'intransigeance meurtrière, la quête d'une position absolue, la manie de conduire un raisonnement jusqu'au point où il se détruit lui-même et où il ruine l'édifice dont il fait partie. Ajoutez à cela le culte de la formule géniale et l'excommunication arbitraire, l'assimilation de la femme au Rien et même à quelque chose de moins.* »

LA GRANDE ILLUSION

Je ne pense à rien,
et cette chose centrale, qui n'est rien,
m'est agréable comme l'air de la nuit,
frais en contraste avec le jour caniculaire.

Je ne pense à rien, et que c'est bon!

Ne penser à rien,
c'est avoir une âme à soi et intégrale.
Ne penser à rien,
c'est vivre intimement
le flux et le reflux de la vie...
Je ne pense à rien.
C'est comme si je m'étais appuyé
dans une fausse posture.
Un mal aux reins, ou d'un côté des reins,
mon âme a la bouche amère :
c'est que, tout bien compté,
je ne pense à rien,
mais vraiment à rien,
à rien...

Álvaro de Campos, *Derniers poèmes*

OUF

Parfois, je crois que rien n'a de sens. Sur une planète minuscule qui court vers le néant depuis des millénaires, nous naissons dans la douleur, nous grandissons, nous luttons, tombons malades, souffrons, faisons souffrir, nous crions, nous mourrons : on meurt et, au même moment, d'autres naissent pour recommencer l'inutile comédie.

Ernesto Sábato, *Le tunnel*

JE SUIS LE PEUPLE QUI MANQUE

(Titre d'un texte écrit par Cyber Trash Critic. N.d.é.)

Le Dilettante, hérissé et béat, éprouve une douce horreur dans les tréfonds de son âme. Il se voit ainsi dégagé de son corps ; une question parée de mystère et tissée par sa propre existence filtre à travers les frissons de sa conscience, entraînant dans un abîme lumineux un vague écho lointain d'expériences vécues. Alors, d'un coup, un pur délice lui serre la gorge, son corps devient comme translucide – nuage rouge foncé flottant dans des brouillards bleus – et, en dessus, une pensée nouvelle trace à l'aide de hiéroglyphes aigus la magie du miracle depuis longtemps attendu. Voilà que les étoiles s'abattent sur les toits des maisons, formant des entrelacs d'argent ; il devine leur éternité dans un mouvement infiniment bref, lui-même tourbillon et chaos, devenu incandescent au sein du calme noir du Rien. Il est une corde d'or au bout de laquelle se balance le monde, fil tendu sur lequel roule l'espace dans son élan vers l'infini, éternelle ligne droite : vers où ? À travers son âme passent en trombe des questions déchirantes qui transpercent les ténèbres de sa peine éternelle. Un giron se dévoile ; la nuit ouvre son abîme, traversée par un mouvement tempétueux : roues, carrés en expansion, rais de lumière ondoyants. Ah ! la joie, la jubilation ! Encore un peu, encore une toute petite et inutile parcelle de temps : les frissons de la terrible attente de l'accomplissement de ce qu'on ignore. Le miracle. Le secret. Tout...

[...]

Les murs des maisons m'étouffent de leur immobilité provocante : ils sont un rien, mais un rien tangible, une pâte pétrifiée, un carton que je pourrais percer à coups de poing. Ils sont la formule la plus plate du manque

de vie en dehors de moi. Je n'en ai nul besoin, pas plus que des pierres, des poteaux, des gens. Ce sont des choses que j'ignore, que je ne veux pas connaître. Elle veulent me transformer en objet, me pétrifier dans l'espace, me donner une place, un nom. Ainsi, à travers moi, abolissent-elles l'espace même en le rendant borné jusqu'à la douleur, carré jusqu'à la terreur. Je ne veux pas être à la place que j'occupe ; c'est si cruel. Je ne suis lié à aucun espace : c'est *moi* qui suis espace, et je voyage à travers moi-même. Je parcours des milliers de kilomètres sans bouger et je fais enfin mon entrée dans la nuit.

Ah ! la nuit, l'uniformité et le début de tout, le point source de mon infinité. Nul besoin que tu fermes les yeux, ô homme rassuré ! À présent, tu es toi-même un grand œil noir traversant le Rien. À travers toi, l'espace se fait un, éternellement un, à l'infini. La nuit, seule et unique rescapée du naufrage de l'être : oh ! à présent j'échappe à la terreur des événements de ma nuit. Je me trouve enfin moi-même ; il n'y a plus d'objets pour prendre et déchaîner mon intégrité dans leur aspect éphémère et vain : à présent tout est à moi.

Tchavdar Moutafov, *Le Dilettante*

SANS ISSUE

Quand j'étais jeune, à moi-même je me disais :
Comme passe les jours, au jour le jour, et rien,
Non rien de réussi, voire d'envisagé !
Plus âgé, je déclare, en pareille amertume :
Comme, jour après jour, disparaissent les jours,

Sans rien de terminé, sans rien dans la visée !
Ainsi, devenu vieux, tout naturellement
Dirai-je, d'une voix et dans un sens pareils :
Un jour viendra le jour où désormais
Je ne dirai plus rien.
Qui ne fut et n'est rien ne dira rien.

#

Rien de ce que je suis ne m'intéresse.
S'il existe au fond de mon cœur
Un je-ne-sais-quoi de pressé
C'est bien en vain que ça se hâte.

Rien de ce que je suis ne m'appartient.
Si j'existe où je me connais
Je-ne-sais-quoi fait pour me vaincre
Sans perdre de temps je l'oublie.

Rien de ce que je suis je ne serai.
Je rêve, et en mon être il n'est
Qu'un rêve de ce que j'aurai.
Sauf que je ne l'aurai jamais.

#

Un seul moment
Sans être rien...
Une pensée
Sans se savoir...

Peu... Un hasard
De non-pensée,
Comme un retard
Pour se poser...

Rien... La légère
Indécision
Qui reste entière
Au fond du cœur.

#

Sais-tu qui je suis ? Moi, je n'en sais rien.
Autrefois, lorsque le rien existait,
J'ai bien été le vassal et le roi.
Double est la douleur que j'endure.
Oui, deux douleurs m'ont accablé.

J'ai été tout ce qui peut exister.
Personne ne m'a demandé aumône ;
Alors juste entre le penser et l'être
J'ai senti la vie passer
Comme un fleuve son courant.

#

Non, non : je ne veux rien, je ne vais rien vouloir.
Seul le silence, ignorant même sans nul doute
Que je ne suis ni ne veux rien, vient me donner
La sensation de ne rien désirer jamais.

Je sais bien : au jardins de quelqu'un sont des roses ;
Dans les hauteurs du ciel la lune brille bien ;
L'amour est toujours jeune, et le destin muet.
Mais non, je ne veux rien, puisque nier est tout.

#

Un peu, un peu, un peu...
Seul sous le clair de lune
Je me crus un peu fou,
Un peu à retrouver...

C'était un labyrinthe
Qu'il fallait découvrir.
Je pense ou sens ? Qu'en sais-je ?
Dois-je avancer ou non ?

C'était une recherche...
C'était un grand fouillis
De hauts buis sous la lune
En ruelles de peur.

Là, après des détours
Conduisant sur les bords
(Que de rires fusaient
Des autres égarés !)

On arrivait au centre
Après bien des errances,
Des avancées trompeuses.
Au centre il n'y a rien.

Fernando Pessoa, *Cancioneiro*

Ce dont il s'agit pour Pessoa, c'est de multiplier les individualités afin de cerner chaque destin possible : « *agir – voilà l'intelligence véritable. Je serai ce que je voudrai être. Mais il me faut vouloir être ce que je serai.* » C'est ici que se situe l'impasse du poète incapable de trouver un accord entre vivre et exister, le « *je sais que je ne sais rien* » socratique au sein duquel l'homme doute de sa connaissance, devient chez Pessoa le « *je ne sais même pas si je ne sais rien* » qui pose la certitude du doute comme doute suprême.
D'après Adelino Braz, *Nietzsche et Pessoa : la Métaphore du Semblant.*

VIDE-GRENIERS

Après la mort, il n'y a rien, et la mort même n'est rien.

Sénèque, *Troyennes*

Toutes les affaires des hommes ressemblent à leurs débuts et leur vie n'est pas plus respectable ni plus sérieuse que leur conception : nés de rien, ils retournent au néant.

Bion d'après Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*

IMPOSTURE

Quand le marquis d'Épatant fut jeté aux fauves (circonstances que ne mentionne malheureusement aucune chronique du XVIII^e siècle), il se vit soudain dans la situation la plus pénible qu'il eût jamais affrontée. Il avait dit adieu à la vie et marchait, souriant, avec un regard qui semblait sortir de deux pierres maties mais ne voyait rien, au devant du Rien. Toutefois le dit Rien, au lieu de projeter le marquis dans l'Éternité, se condensa en une présence fort présente ; bref, au lieu du Rien, rien ne se passa.

Robert Musil, « Une histoire en trois siècles » in *Œuvres pré-posthumes*

LE PRIVILÈGE DES MORTS

(Un titre de l'album *Kapital* du groupe slovène Laibach. N.d.é.)

L'expérience de la mort

Nous ne savons rien de ce départ qui ne partage rien
avec nous. Nous ne devons ni haine,
ni admiration, ni amour à cette mort, rien
qu'une bouchée de masque tragique

étrangement déformé. Le monde est rempli encore
de rôles que nous jouons.

Tant qu'il nous importe de plaire, la mort
jouera aussi son jeu même s'il ne plaît point.

Pourtant comme tu marchais, un rayon de réalité
pénétra sur la scène, à travers cette faille
par où tu t'en allais : vert d'un vert vrai,
du vrai soleil, une vraie forêt.

Nous continuons de jouer. Récitant, inquiets,
des choses apprises avec peine,
cueillant des visages d'ici, de là ; mais ta présence
si lointaine, arrachée à notre rôle,

peut nous surprendre parfois, comme une connaissance
qui sombre vers nous de cette réalité,
au point qu'un instant, emportés par l'élan,
nous jouons la vie, sans penser aux applaudissements.

Rainer Maria Rilke, *Nouveaux poèmes*

Comment encore reconnaître
ce que fut la douce vie ?
En contemplant peut-être
dans ma paume l'imagerie

de ces lignes et de ces rides
que l'on entretient
en fermant le vide
cette main de rien.

Rainer Maria Rilke, poème épars de langue
française

Lou Andréas-Salomé, qui fut son amie et sa confidente, livre une considération intéressante concernant les rapports du poète avec la mort : « *Il faut se garder du malentendu qui a trop souvent voulu réduire la poésie de Rilke à un faux romantisme : car son chant, dès l'origine, lorsqu'il soulignait la mortalité, pensait moins à la mort qu'à la vie, et la poésie représentait pour lui une réalité où elles ne font qu'un ; et parce que les choses vulgairement saines refusent de s'entendre dire qu'elles ont un peu à voir avec la mort, il ne fréquentait que celles qui en avaient déjà connaissance, parmi lesquelles il pouvait avancer sur la frontière où nos pauvres mots de "mort" et de "vie" parviennent à s'intervertir* » (Rainer Maria Rilke). La poésie, par son langage propre, parvient ainsi à donner sens et à dépasser le point d'ancrage où s'arrête le langage commun, poursuivant dans ce vide que certains appelle Rien. La parole du poète, son chant, se fait alors respiration ; Rilke lui-même évoque « *une haleine pour rien* », un « *souffle qui ne vous est rien* » (*Les Sonnets à Orphée*) pour qualifier l'action mais il reste sans illusion quant à sa portée (*Élégies de Duino*) :

Car il n'est rien qui demeure, rien,
nulle part.

POSTÉRITÉ

Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi... ! non ! ne m'élevez rien !

Alphonse de Lamartine, *Milly ou la terre natale*

Romantisme ? Oui. Pure sentimentalité, mouvement de
l'âme, poésie et rien ? Oui.
C'est la dernière joie.

Knut Hamsun, *La dernière joie*

ESSENTIALITÉ

Une fois qu'un homme a compris que "rien n'a vraiment d'importance", qu'il n'y a pas de but particulier dans notre coin d'univers, qu'il suffit à la terre de tourner autour du soleil quelque soixante-dix fois et que c'en est fini pour lui, c'est alors qu'un consentement nouveau naîtra en son âme, un consentement qui lui laissera du temps et du goût pour regarder autour de lui et – avec quelle mélancolie ! – laisser le sable doré glisser entre ses doigts.

John Cowper et **Llewelyn Powys**, *Confessions de deux frères*

DÉCROISSANCE

Rien je ne jette

Jour après jour je ne fais rien de rare ;
Mais je m'y tiens tout naturellement.
Rien je ne jette et de rien ne m'empare ;
Je ne suis pas plus absent que présent.

Du violet ou du rouge qui prime ?
Nulle poussière au flanc du vert coteau.
Les surpouvoirs, l'activité sublime ?
Chercher du bois et transporter de l'eau !

Pang Yun

APOSTROPHE

Il aurait pu ne rien y avoir – se disait-il – et moi, j'aurais pu ne jamais exister – et ces temps, où il n'existait pas (ces temps aussi où plus tard, fatalement, inévitablement, *un beau jour*, il n'existerait plus) étaient contenus dans un seul moment limite sous la pression infinie du non-sens qui avait actuellement envahi la conscience d'un être vivant du Grand Rien. Ce n'était pas sans raison que les sages de l'antiquité voyaient dans le Rien un concept créateur et positif, comme un tremplin et un critère. Aujourd'hui on le tenait à tort pour un fantôme conceptuel stérile.

Stanislav Ignacy Witkiewicz aka Witkacy,
L'Unique issue

L'Unique issue est le dernier roman de Witkiewicz ; par le biais de son personnage Izydor qui élabore un système philosophique en écrivant un méta-livre, il s'interroge sur son rapport au monde moderne. Que représente l'Individu (l'« *Existence particulière* » comme il l'appelle) dans la société de masse totalitaire fasciste, communiste ou démocratique ? Rien. Quelle échappatoire pour celui qui n'accepte pas cela ? Rien, sauf peut-être le retranchement dans une vision artistique totale, au sens poétique, des choses. Sur les pas du Nietzsche des *Choses humaines, trop humaines*, Witkiewicz remet à plat l'approche métaphysique, désormais devenue insuffisante, affirmant que l'existence n'est digne d'être vécue qu'à partir d'une perspective esthétique. Le rien poétique permet cette mise à jour en dépassant la posture plaisante du post-romantisme et en proposant le retrait cynique plutôt que le désespoir mélancolique.

AU FLORE

(Nom d'un (du ?) café existentialiste parisien. N.d.é.)

Ce mardi-là, je m'éveillai au moment sans âme et sans grâce où la nuit s'achève tandis que l'aube n'a pas encore pu naître. Réveillé en sursaut, je voulais filer en taxi à la gare, il me semblait que je devais partir, mais à la dernière minute je compris avec douleur qu'il n'y avait en gare aucun train pour moi, qu'aucune heure n'avait sonné. Je restais couché dans une lueur trouble, mon corps avait une peur insupportable et accablait mon esprit, et mon esprit accablait mon corps et chacune de mes fibres se contractait à la pensée qu'il ne se passerait rien, que rien ne changerait, rien n'arriverait jamais et, quel que soit le projet, il n'en sortirait rien de rien. C'était la crainte du néant, la panique du vide, l'inquiétude devant l'inexistence, le recul devant l'irréalité, un cri biologique de toutes mes cellules devant le déchirement, la dispersion, l'éparpillement intérieurs. Peur d'une médiocrité, d'une petitesse honteuse, terreur de la dissolution et de la fragmentation, frayeur

devant la violence que je sentais en moi et qui menaçait dehors et le plus grave était que je sentais sur moi, collée à moi, sans cesse, comme la conscience d'une dérision, d'une raillerie, liée à toutes mes particules, d'une moquerie intime lancée par tous les fragments de mon corps et de mon esprit.

Witold Gombrowicz, *Ferdydurke*

Ferdydurke (1937) n'est ni vraiment un roman, ni vraiment un conte, objet littéraire atypique le livre met l'homme en abîme face à lui-même. Pourquoi se voit-on toujours à travers les yeux des autres ? Pourquoi sommes-nous toujours un autre avant d'être nous-mêmes ? En dénonçant « *l'encuculement* », c'est-à-dire l'embrigadement des hommes par l'école et la culture, c'est l'ensemble de nos rapports sociaux que Gombrowicz met à nu. En tout temps et tout lieu, il faut se composer « *une gueule* », une façade sociale, il faut échapper à soi et se couler dans le moule des autres. Précédant ce qui deviendra en réchauffé avec Sartre l'existentialisme, Gombrowicz transcrit l'inquiétude qui nourrit l'homme face au rien de son existence et décrypte ses subterfuges pour échapper, vainement, à l'absurdité de ce rien. Que reste-t-il en définitive ? Une sorte d'immaturité intemporelle et peut-être l'éternel regret de n'être pas resté ce rien en devenir qu'est l'enfant.

ABSOLU

[...] Une fois
J'ai vécu comme les Dieux et n'ai besoin de rien de plus.

Hölderlin, *Aux Parques*

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles et au retour d'un séjour en France, Hölderlin rejoint le langage des oiseaux, des sources et des Dieux qui lui était si cher. C'est au cours de ces 37 années de retrait que le jeune poète **Wilhelm Waiblinger** lui rend visite :

Jamais il n'a oublié que j'étais poète, et nombre de fois il m'a questionné sur l'ouvrage que j'avais en train, me demandant si j'avais bien travaillé. Ce qui n'empêchait pas, évidemment, qu'il ajoutât tout aussitôt : « *Moi, Monsieur, je n'ai plus le même nom, je m'appelle à présent Killalusimeno. Oui, Votre Majesté ; vous le dites aussi, vous l'affirmez : il ne m'arrive rien.* »

Une phrase, celle-là, que je lui ai entendu dire très fréquemment : « *Il ne m'arrive rien.* » Comme s'il voulait se rassurer et se tranquilliser en ayant toujours cette pensée qu'il ne lui arrivait rien.

DÉNUEMENT

Comment je ne possède rien

Je regarde autour de moi. Ils possèdent tous –
Une amitié, un sourire, un baiser.
Je suis le seul dont les désirs se diluent,
Et même dans l'étreinte, je ne possède rien.

De loin en loin m'effleure la théorie
Des spasmes aux teintes rouille éruptés ;
Ce sont des extases à me faire trembler,
Mais avant même de les sentir, se fige mon âme !

Je veux sentir. Je ne sais... Je me perds tout entier...
Je ne puis être moi, ni me lier à autrui :
Je manque d'égoïsme pour monter au ciel,
Je manque d'onction pour sombrer dans la vase.

Je ne suis l'ami de personne. Pour cela,
Il me faudrait d'abord posséder

Quelqu'un à estimer – homme ou femme,
Mais jamais je ne parviens à posséder !...

L'âme châtrée, inapte à me fixer,
Soir après soir en ma douleur je sombre...
Serais-je un émigré d'un autre monde
Inapte à sentir dans sa propre douleur ?...

Comme je la désire, celle qui passe dans la rue,
Agile, agreste, et faite pour l'amour !...
Ah, me mêler à sa nudité,
La boire en spasmes de couleur et d'harmonie !...

Je désire dans l'erreur... Si un jour elle était toute à moi,
Sans voile aucun, dans les débordements
De sa chair stylisée sous mon corps haletant,
Pas même ainsi – ô fièvre du désir ! – elle ne serait à
moi...

Dans l'agonie seulement je pourrais vibrer
Sur son corps aux extases dorées,
Si j'étais ces seins là, révoltés,
Si j'étais ce sexe agglutinant...

Tout entier contre mon amour je me rue,
Même dans la victoire, je me vois en déroute :
Car, de sentir et d'être, il ne me restera
Que cette possession de rien où je me démène.

Mário de Sá-Carneiro

Toute sa vie Mário de Sá-Carneiro a le sentiment de ne rien posséder, non pas matériellement mais physiquement et existentiellement : un corps qu'il n'accepte pas et une confrontation compliquée avec le quotidien. Partant pour Paris tel un papillon vers une fleur, il n'y trouve pas la force qu'il espérait atteindre ; insatisfait, il s'enferme dans le doute et reste l'éternel inadapté

au monde réel qu'il est : « *Je ne crois pas en moi, je ne crois pas à mes études ; je ne crois en rien. Le temps passe malgré tout. Il faut en finir avec cette crainte ; aller suivre les cours – entrer dans la vie... mais de cela je ne serai jamais capable. Je suis un enfant qui sent qu'il ne cessera jamais de l'être* » (Correspondance). Et l'enfant ne possède rien au monde...

ENTRE CHIEN ET LOUP

Instants délicieux de la fin de nuit. Pas un souffle de vent. On ne voit rien au Monde. C'est une absence de tout ; les moments ne sont plus faits que de rien ; tout paraît suspendu. L'air immobile n'agit pas une branche ; plus un oiseau ne chante. On ne ressent que le charme intensément répandu de la vie souterraine de la terre et du ciel, si puissamment, qu'il n'y a qu'à y puiser pour en tirer ce qu'on veut.

François Augiéras, *L'Apprenti sorcier*

LUFTMENSCH

("Homme de l'air", "errant", mot yiddish. N.d.é.)

Rien, sinon l'immensité du monde.

Anonyme, proverbe couman

Rien, sauf l'immensité du ciel.

Anonyme, proverbe sámi

ÊTR'XISTENCE

(Concept peut-être forgé par F. Merdjanov lui-même et semblant indiquer la souveraine identité profonde de ce qu'il appelle l'« *êtr'xistant* », voir la post-face et le texte *Le Tout, le Rien*. N.d.é.)

Si j'étais la vallée profonde...

Si j'étais la vallée profonde
Je vous cacherais dans mes fleuves
Si j'étais la mer
Je vous emporterais vers mes abîmes
Si j'étais le torrent
Je me jetterais en vous
Si j'étais le sentier
J'irais me coucher à vos pieds
Si j'étais la vigne et le vin
Je vous enivrerais toute la nuit
Si j'étais le blé mûr
Je vous couvrirais d'or
Si j'étais l'abeille de juin
Je vous butinerais le cœur
Si j'étais le lézard
Vous me trouveriez dans vos murs
Mais que suis-je ?
Rien rien
Pour toujours ce visage en larmes
Blotti dans vos mains.

Anne Perrier, *Le petit pré*

NOMENCLATURE

Et si l'âme...

et si l'âme n'était que cette noire plume
de corbeau chue sur le pavé

et si l'âme n'était que ce pistil obscène
dardant au milieu d'une corolle crépusculaire

et si l'âme n'était que ce chiffon nuageux
palpitant au-dessus d'une ruche désertée

et si l'âme n'était que cet éclat de galet
clignotant dans la caillasse d'une moraine

dans le grand Rien l'inestimable petit rien

Lambert Schlechter, *Je est un pronom sans
conséquence*

Dans *Nihilismes*, Denise Souche-Dagues essaie de faire une généalogie typologique du nihilisme européen et en montre la complexité d'approche : « À la place d'un discours unifié sur le nihilisme, on dispose de descriptions, d'éloges, ou de remèdes. Ces différentes propositions recouvrent le nihilisme ; elles ne l'expliquent pas, et même ne l'exposent pas, s'il est vrai que du rien il n'y a ni concept ni intuition. Le rien est sans rivages, sans contours, sans détermination. Seul le tableau, ou le poème, parce qu'ils esquissent la possibilité d'une intuition, dans le geste même où ils la démentent, peuvent jouer une quasi-ostention du néant. Mais l'étymologie du rien atteste de son impensabilité : l'absence de toute chose, telle est la chose, nous dit le mot. »

BRIC-À-BRAC

Ne rien savoir ce n'est rien, ne rien vouloir savoir non plus, mais ne rien pouvoir savoir, savoir ne rien pouvoir savoir, voilà par où passe la paix, dans l'âme du chercheur incurieux.

Samuel Beckett, *Molloy*

ANTI-MATIÈRE

Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la face interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière.

Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, 16 janvier 1852.

Et **Saint-John Perse** de répondre dans *Exil* :

Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les sables !... Et ce n'est point errer, ô Pérégrin,
Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtés de l'exil un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien...

MINNESÄNGER

(*Celui qui chante l'Amour idéal* ("minne"), nom donné aux troubadours d'outre-Rhin. N.d.é.)

Je vais faire un poème vraiment sur rien

Je vais faire un poème vraiment sur rien :
Ce ne sera pas sur moi ni sur d'autres gens,
Ce ne sera pas sur l'amour, sur la jeunesse,
Ni sur rien d'autre,
Il vient d'être trouvé tandis que je dormais
Sur mon cheval.

Je ne sais pas à quelle heure je vins au jour :
Je ne suis ni allègre ni chagriné,
Je ne suis ni sauvage ni familier,
Et n'y puis rien :
Ainsi je fus de nuit doué par une fée
Sur un haut puy.

Je ne sais pas l'instant où j'ai pris mon sommeil,
Ni l'instant où je veille, à moins qu'on me le dise.
Peu s'en faut si mon cœur n'est pas parti
D'un deuil cruel ;
Mais voilà qui m'importe autant qu'un rien,
Par saint Martial !

Je suis malade et tremble de mourir,
Et je sais seulement ce que j'en entends dire ;
Un médecin je chercherai à mon plaisir,
Je n'en sais de pareil.
On est bon médecin quand on sait me guérir,
Non, si j'ai mal.

Une amie, j'en ai une, et je ne sais qui elle est,
Jamais je ne la vis, je le dis par ma foi ;
Elle ne m'a rien fait qui me plaise ou me pèse,
Ça m'est égal,
Car jamais il n'y eut ni Normand ni Français
Dans ma maison.

Jamais je ne la vis, pourtant je l'aime fort,
Jamais elle ne me fit un tort, ni mon droit,
Quand je ne la vois pas, m'en porté-je plus mal ?
Qu'importe un coq !
Car j'en connais une plus aimable et plus belle,
Et qui vaut mieux.

Je ne sais pas l'endroit où elle est établie,
Si c'est dans la montagne ou si c'est dans la plaine ;
Je n'ose pas dire le tort qu'elle m'a fait

Mais il m'importe,
Et je suis affecté qu'elle demeure ici
Quand je m'en vais.

Je l'ai fait ce poème, et je ne sais sur qui ;
Et je vais le faire parvenir à celui
Qui me le fera parvenir par autrui
Là vers l'Anjou,
Pour qu'il me fasse parvenir de son étui
La contre-clé.

Guillaume IX d'Aquitaine

Le livre d'Aliénor, sextine

Morte, allongée, Aliénor
Dans ses mains de gisante tient un livre
Je le regarde ouvert devant mes yeux
Appuyé sur deux doigts de chaque main
Mais si tout semble prêt pour la lecture
Sur les pages du livre il n'y a rien

Pas un seul mot n'est là, rien
Sur les pages du livre d'Aliénor
Étrange proposition de lecture
Que celle-là, pages blanches d'un livre
Que morte la lectrice eut dans ses mains
Mais qui n'offrent qu'un néant à ses yeux

J'observe de près ses yeux
Il me semble qu'ils ne regardent rien
Sous la violence des siècles la main
A perdu son pouce droit, Aliénor
Perpétuellement soutient son livre
Le regard ailleurs, pour quelle lecture ?

Décidées pour la lecture
Les pages grises de poussière, aux yeux
Vont-elles se remplir de signes ? Livre
Qu'un ange saurait à partir du rien
Emplir de lumière pour Aliénor
Et guider vers l'écriture sa main

On imagine sa main
Prête à la "tourne" des pages, lecture
De prières, de psaumes qu'Aliénor
Voulait voir toujours offerts à nos yeux
Où ce serait le poème du "rien"
Du "pur néant" recueilli en ce livre

Que chacun invente un livre
Qu'il le confie en pensée à ces mains
Qu'il y médite la leçon du rien,
De la mort terminable, et la lecture
En soit proposée silencieuse aux yeux
De la gisante en attente, Aliénor

Jacques Roubaud

Ce poème a été composé à la suite d'une visite à l'abbaye de Fontevraud en août 2013 où se trouve le gisant d'Aliénor d'Aquitaine, petite fille de Guillaume IX.

FINE AMOR

(La *minne* dans sa version méridionale. N.d.é.)

En temps de Croisades, un moine allait, de-ci, de-là,
réconforter les dames esseulées.

Un jour arriva où, une certaine de ces dames
anticipe la manière de ce réconfort
et, diligemment, lui enjoignit de ne pouvoir être réconfortée

et recevoir le Saint-Esprit qu'en toute obscurité.

– Soit, fit le moine, le Seigneur Tout-Puissant dans sa
sagesse est partout.

Ainsi se passa, et une fois bien mise en une pièce bien
close,

la dame fit entrer le moine.

– Dame, je ne vous vois mais je sais par le Seigneur
que vous êtes là.

– En effet mon brave, enlevez donc votre capuchon.

Le moine ne se fait pas prier et décalotte son vit déjà
fort prêt.

– Dame, où souhaitez-vous recevoir le Saint-Esprit ?

– Laissez-moi vous guider, je connais une partie du chemin, à vous de trouver l’autre.

Et la dame d’empoigner à tâtons le membre désormais tout-à-fait guilleret du moine.

– Dame, pour sûr il me semble trouver un ajour bien avenant !

– Allez-y mon brave, que Dieu m’aide et me protège fait la dame.

Et le moine d’entrer en besogne, allant et venant à qui mieux-mieux.

– Dame, j’entends sous mes pieds crisser de la paille !

– Ma demeure est semblable à la crèche.

– Dame, je sens sous ma main une toison comme jamais je n’en ai sentie !

– Les bords de mon fossé ne sont que rarement brouvés.

– Dame, vos mamelles semblent donner plus de lait que de nature !

– Maintenant, fait la dame, que tu m’as bien tâtée de partout écoute mon rôle.

– Dame, mais qu’est-ce ?

Et la dame d’un coup d’ouvrir au jour une entrée, et le moine de se voir embrochant une chèvre beuglante dans une remise !

– Qui ne donne rien de ce qu’il prétend donner, ne reçoit rien de ce qu’il pense recevoir, lui lance la dame. Se croyant possédé, le moine en fut terriblement effrayé,

de peur, il s’enfuit et, pour courir plus librement, il se débarassa promptement de son manteau, se trouvant plus nu qu’Adam.

– Ma foi, ce rien reçu et ce rien donné m’ont fait le plus grand bien, conclut chastement la dame.

On trouve chez **Ladislav Klíma** (*Le Monde comme conscience et comme rien*) ces quelques traits d'esprits :

- Le plaisir éprouvé "pour rien" n'est pas rien !
- Il n'y a ni plaisir ni vertu dont la sagesse n'ait pas à avoir honte.
- La sagesse a honte de la vie, la vie a honte de la sagesse et c'est de sa part la sagesse même, la sagesse est vie, – mais pour finir ? : le fin mot du tout, – *rien* !...

PROFANE

Manu est allongée sur le ventre. C'est fini. Elle sent son dos et ses genoux qui font mal. Est-ce que c'est vraiment fini ? Elle est encore vivante. Ils vont partir. Elle a mal à la tête aussi. Avec sa langue, elle sent une dent qui bouge.

L'autre remet son pantalon. Ils retournent à la voiture. Manu se retourne précautionneusement sur le dos. Elle n'a pas trop mal quand elle bouge, en tout cas sûrement rien de cassé. Elle regarde le ciel. Elle entend Karla gémir à côté, vague envie de vomir. Mal aux seins aussi... Putain, pourquoi ils l'ont autant cognée alors qu'elle n'a pas résisté ? Elle entend Karla ravalier sa morve. Pas envie qu'elle soit là, pas envie de lui parler. Karla réussit à articuler : – Comment t'as pu faire ça ? Comment t'as pu te laisser faire comme ça ?

Manu ne répond pas tout de suite. Elle sent qu'elle dégoute Karla encore plus que les mecs. Comment elle a pu faire ça ? Quelle connerie...

Elle les entend démarrer. C'est fini. Elle répond : – Après ça, moi je trouve ça chouette de respirer. On est encore vivantes, j'adore ça. C'est rien à côté de ce qu'ils

peuvent faire, c'est jamais qu'un coup de queue...
Karla hausse le ton, annonce la crise de nerfs ? – Comment tu peux dire ça ?
– Je peux dire ça parce que j'en ai rien à foutre de leurs pauvres bites de branleurs et que j'en ai pris d'autres dans le ventre et que je les emmerde. C'est comme une voiture que tu gares dans une cité, tu laisses pas des trucs de valeur à l'intérieur parce que tu peux pas empêcher qu'elle soit forcée. Ma chatte, je peux pas empêcher les connards d'y rentrer et j'y ai rien laissé de précieux...

Virginie Despentes, *Baise-moi*

ESTHÉTIQUEMENT VOTRE

La forme intuitive doit sortir de rien.

Kazimir Malévitch, *Du Cubisme et du Futurisme au Suprématisme. Le nouveau réalisme pictural*

Depuis l'Antiquité coure une maxime aux consonances bibliques : « *Rien ne vient de rien.* » Et puis du fond d'une Russie en effervescence arrive une sorte de transposition du nihilisme à l'art. Le Rien tenait son peintre et la création pouvait s'affranchir de tout préalable, son *Carré noir* est comme une première représentation concrète du Rien mais non son ultime représentation. Non content d'atteindre les confins inexplorés de la peinture, Malévitch formalise une philosophie complète d'une liberté propre au Rien, l'essence même du Rien libéré. *Le Carré blanc sur fond blanc* poussera la limite encore plus loin, au-delà des espaces du Rien. Voici ce qu'en dit le poète Bénédict Livchits (*L'Archer à un œil et demi*) : « *Dans les limites de la boîte scénique, la stéréométrie picturale prenait naissance pour la première fois ; un système rigide de volumes se constituait, ramenant au minimum les éléments du hasard imposé de l'extérieur*

par le mouvement des corps humains. Ces corps étaient mis en pièces par les lames des phares, ils perdaient alternativement les bras, les jambes, la tête, car pour Malévitch ils n'étaient que des corps géométriques soumis non seulement, à la décomposition en éléments, mais aussi à la complète désagrégation dans l'espace pictural. L'unique réalité était la forme abstraite qui avait englouti, sans qu'il en restât rien, toute la vanité luciférienne du monde. »

PROGRÈS

Tout étant explicable, rien n'a plus de sens.

Bernard Charbonneau, *Prométhée réenchaîné*

Fort d'une liberté encore jamais envisagée, l'homme moderne n'arrive pas à dégager la conscience de lui-même en tant qu'individu. Ne reste que le rien d'un abîme technologique et un ennui interminable qu'on habille de masques futiles. La torche n'est même pas une allumette, l'éclair rien qu'un vulgaire court-circuit.

DEUS EX MACHINA

(Patience, il va sortir ;-). N.d.é)

La Machine

Je me suis acheté une machine
Une machine qui ne fabrique rien
Chaque fois que j'y mets 20 centimes
elle me répond : « *merci bien* »

Il y a des boutons partout
Moi les boutons ça me rend dingue
Je les appuie tous d'un coup
ça fait plus de bruit qu'un flingue.

Je m'suis acheté une machine
Une machine à tuer l'ennui
Mais la seule chose qui m'ennuie
c'est qu'elle me pique mes centimes
Je m'suis acheté une machine
Une machine à reculer le temps
Je la mets dans ma cuisine
Pour les œufs c'est épatant

Il y a des lumières partout
Le néon moi ça me rend dingue
Je les allume tous d'un coup
Elle se reflète sur le zinc

Je m'suis acheté une machine
Une machine un hydropleximus
Elle prévoit tout ce qu'on devine
Y'a un cerveau à rébus
Je m'suis acheté une machine
Je ne peux plus m'en séparer
Je me prends pour ma machine
Et je ne peux plus rêver

Mais je sais qu'un jour viendra
C'est sûr je prendrai le zinc
Je la jeterai loin de moi
Pour ne plus voir ce bastringue

Je m'suis acheté une machine
Une machine qui ne fabrique rien
Un gadget à 10 centimes
Sans doute j'en avais besoin

PAIX SOCIALE

Le héros du livre de **Guido Morselli**, *Dissipatio*, décide d'en finir avec le monde et rejoint une grotte dans le but de se suicider. Il renonce finalement mais, entre-temps, l'humanité a disparu...

Mon auto-analyse devrait partir de la donnée spécifique selon laquelle je me trouve dans un état d'impondérabilité sociale. Je le définirais ainsi. Absence totale de rapports interpersonnels. Par exemple : je ne suis plus sujet passif ou récepteur, de cette chose, essentielle en apparence, qu'était la « nouvelle » – pas de journal, ni de radio, ni de discussion. Rien. Une privation totale. Ou un privilège. Comme je veux.

MAL DU SIECLE

Ce fut comme une dénégarion de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou si l'on veut, *désespérance* ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « *À quoi crois-tu ?* » et qui le premier répondit : « *À moi* » ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : « *À rien*. »

Alfred de Musset, *La confession d'un enfant du siècle*

Le nihilisme était bien dans le fruit du siècle, et **Chateaubriand** de renchérir dans ses *Mémoires d'outre-tombe* :

Le vieil ordre européen expire... Il n'existe plus rien : autorité de l'expérience et de l'âge, naissance ou génie, talent ou vertu, tout est nié...

TRAVAUX PRATIQUES

Suffit-il de se proclamer individualiste ?

Non. Une religion peut se contenter de l'adhésion verbale et de quelques gestes d'adoration. Une philosophie pratique qui n'est point pratiquée n'est rien.

Han Ryner, *Petit manuel individualiste*

UN PLAT QUI SE MANGE FROID

Dans nos familles, on boit dans des verres à moutarde. Nous ne sommes pas des aristocrates. Nous manquons d'élégance ; et notre race est incertaine. Mais nous n'oublions rien.

Alain Chany, *L'ordre de dispersion*

OLD SCHOOL

Toi qui ne possède rien, tu n'as que deux routes à choisir, être dupe ou fripon, rien entre les deux, rien au-delà, pas plus qu'avant – rien que la révolte.

Louise Michel, *Prise de possession*

SEUL CONTRE TOUS

(Titre d'un film de Gaspar Noé samplé dans l'album *No Surrender* de Kickback, sorti en 2009. N.d.é.)

Nothing

Reopening wound
To see what's left
Too much sorrow
Too much regret
Nothing (x3)
All that remains
Now i can see
All that remains
Now i clearly see
There's nothing left
Thought you were
Someone
Thought you were
Something
It all has gone away
Right before my eyes
Nothing (x3)

Kickback, dans l'album *Forever war*

BOUREVESTNIK

(*L'oiseau annonciateur de tempête* est le titre d'un livre de Maxime Gorki et le nom de nombreux groupes et journaux anarchistes au début du XX^{ème} de Paris à Buenos Aires, en passant par la Russie. N.d.é.)

Je ne suis rien, mais pour chacun de vous je suis une bombe.

Simon Radowitzky

SPONTEX

(Maoïstes spontanéistes, dits "maos spontex" ; d'après un jeu de mots sur une marque d'éponge. N.d.é.)

Pour tous, je ne suis rien. Et cependant, si demain je lance une bombe, ou assassine, je deviens le tout, l'homme qui existe, l'homme pour lequel d'innombrables générations de juristes ont préparé des châtiments, des prisons et des théories. Moi, qui ne suis rien, je mettrai soudain en mouvement ce terrible mécanisme de flics, de secrétaires, de journalistes, d'avocats, de procureurs, de geôliers, de voitures cellulaires, et personne ne verra en moi un pauvre diable, mais un homme antisocial, l'ennemi qu'il faut écarter de la société.

Roberto Arlt, *Les Sept Fous*

À BOUT PORTANT

C'est tuer pour rien, parfois, que de ne pas tuer assez.

Albert Camus, *Les Justes*

TERRORISME

Rien n'est vrai, tout est permis

Prêté à **Hassan al-Sabbah**, le Vieux de la Montagne.

Cette phrase est reprise par **Friedrich Nietzsche** dans la quatrième partie de *Ainsi Parlait Zarathoustra* où Zarathoustra, interpellé par sa propre ombre qu'il tente de fuir pour retrouver un peu de sa solitude passée, s'entend dire : « *Rien n'est vrai, tout est permis.* » Mais c'est dans le *Crépuscule des idoles* que **Nietzsche** synthétisera « *à coups de marteau* » sa charge contre les anciennes vérités :

5. Le "monde vrai", une idée qui ne sert plus à rien, qui n'engage même plus à rien – une idée inutile, superflue, *par conséquent* une idée réfutée : abolissons-là. (Il fait grand jour ; petit déjeuner ; retour du bon sens et de la gaieté. Platon, le rouge de la honte au front. Tous les esprits libres font un vacarme de tous les diables.)

6. Nous avons aboli le monde vrai : quel monde restait-il ? Peut-être celui de l'apparence ?... Mais non ! *En même temps que le monde vrai, nous avons aussi aboli le monde des apparences !* (Midi : l'heure de l'ombre la plus courte. Fin de la plus longue erreur. Apogée de l'humanité. INCIPIT ZARATHUSTRAS.)

LSD

La demeure du Général, ville de Resht, en Perse du Nord, 1023, après Jésus-Christ. Le Général étudie ses cartes d'état-major et tire des plans pour lancer le corps expéditionnaire sur Alamout. Le Vieux de la Montagne, dans l'esprit du Général, représentait le mal absolu. Certainement cet homme avait commis le terrible péché mentionné par le Coran, désiré être Dieu – la secte d'Ishmael était la malédiction, secrète, furtive, toujours prête à frapper, défiant toute autorité... « *Rien n'est vrai. Tout est permis.* »

« *Blasphème !* » hurla le Général en se levant d'un bond. « *L'homme est fait pour se soumettre et obéir !* »... simulant une dernière charge contre ce Démon il marche de long en large en tripotant la poignée de son sabre incrustée de pierres précieuses.

William S. Burroughs, *Les garçons sauvages*

La sortie du livre de Burroughs amena ce commentaire de Bernard Delvaile dans un numéro de *Combat* en 1973 : « *Avec Les garçons sauvages, nous sommes en 1988, c'est-à-dire bientôt, et les adolescents guérilleros, rompus à toutes les armes du sexe et de la drogue, vont dévaster la terre. Des meutes de garçons-insectes, garçons-planeurs, garçons-patins à roulettes, garçons-riens, garçons-frondes, garçons-lézards vont saccager le monde. Ne sont-ils pas la seule riposte à ces États policiers qui maintiennent une façade démocratique derrière laquelle à haute voix les gouvernants disent que les drogués et les invertis ou ceux qui s'opposent à la machine de contrôle sont des criminels ? Et aussi l'auto-châtiment de ces États ?* »

HABITAT DURABLE

Mais avant tout, je le répéterai sur tous les tons, le monde n'est habitable qu'à la condition que rien n'y soit respecté, le respect n'étant qu'un des modes d'une émasculatation collective dont l'espèce humaine est l'idiote, la grotesque victime.

Georges Bataille, *Premiers écrits*

STYLE DE VIE

- C'est un nihiliste.
- Comment ? lui demanda son père. Quant à Paul, il leva son couteau dont l'extrémité portait un morceau de beurre, et resta immobile.
- C'est un nihiliste, répéta Arcade.
- Un nihiliste, dit Kirsanof. Ce mot doit venir du latin *nihil*, rien, autant que je puis juger, et par conséquent il signifie un homme qui... qui ne veut rien reconnaître ?
- Ou plutôt qui ne respecte rien, dit Paul qui se remit à beurrer son pain.
- Un homme qui envisage toute chose à un point de vue critique, reprit Arcade.
- Cela ne revient-il pas au même ? demanda son oncle.
- Non, pas du tout ; un nihiliste est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte aucun principe, sans examen, quel que soit le crédit dont jouisse ce principe.

Ivan Tourgueniev, *Pères et fils*

Nietzsche ne pardonna jamais aux nihilistes d'avoir tellement besoin d'une croyance qu'ils préférèrent, plutôt que de ne rien croire, croire en rien.

Roland Jaccard, *La tentation nihiliste*

CUL-DE-SAC

Deux vérités que les hommes généralement ne croiront jamais : l'une est de ne rien savoir, l'autre de n'être rien. Ajoute la troisième, qui dépend essentiellement de la deuxième : de n'avoir rien à espérer après la mort. (16 septembre 1832, 4525)

Giacomo Leopardi, *Zibaldone*

Les nihilistes russes ont lu et aimé Leopardi, trouvé en lui des confirmations à des prises de position qu'il n'aurait jamais partagées. Une quantité de monde le pris pour modèle, en lui faisant dire ce que jamais il ne pensa, des catholiques, convaincus de voir en lui un grand esprit mystique, tourné vers les astres comme on cherche le salut, aux marxistes qui lui ont prêté un esprit de solidarité gauchisant basé sur un matérialisme qu'ils ont mis beaucoup de mauvaise foi à trouver historique. Dérision des dérisions : être le chantre du néant, écrire le *rien*, et laisser des textes à qui l'on fait *tout* dire...

Perle Abbrugiati, *Giacomo Leopardi, du néant plein l'infini*

HUMAIN, TROP HUMAIN

(Titre emprunté à un ouvrage de F. Nietzsche. N.d.é.)

À la recherche d'un non-homme

Par lâcheté nous substituons au sentiment de notre rien le sentiment du rien. C'est que le rien général nous inquiète à peine : nous y voyons trop souvent une promesse, une absence fragmentaire, une impasse qui s'ouvre.

Pendant longtemps je me suis obstiné à chercher quelqu'un qui sût tout sur soi et sur autrui, un sage-démon, divinement clairvoyant. Chaque fois que je croyais l'avoir trouvé, il me fallait, après examen, déchanter : le nouvel élu possédait encore quelque tache, quelque point noir, je ne sais quel recoin d'inconscience ou de faiblesse qui le rabaissait au niveau des humains. Je percevais en lui des traces de désir et d'espoir ou quelque soupçon de regret. Son cynisme, manifestement, était incomplet. Quelle déception ! Et je poursuivais toujours ma quête, et toujours mes idoles du moment péchaient par quelque endroit : l'homme y était présent, caché, maquillé ou escamoté. Je finis par comprendre le despotisme de l'Espèce, et par ne plus rêver d'un non-homme, d'un monstre qui fût totalement pénétré de son rien. C'était folie que de le concevoir : il ne pouvait exister, la lucidité absolue étant incompatible avec la réalité des organes.

Emil Cioran, *La tentation d'exister*

ÂGE INGRAT

L'été que j'avais tant attendu est arrivé. Maintenant il est presque fini. En septembre, je retourne à l'école. Grand-père m'a dit que si je veux, je peux arrêter la comptabilité. Il me paiera le conservatoire avec sa retraite. Mais j'en ai plus rien à foutre de rien.

J'en ai plus rien à foutre de rien.

J'en ai plus rien à foutre de rien.

J'en ai plus rien à foutre de rien.

De rien.

De rien.

De rien.

J'ai demandé à Franz un de ses T-shirts comme souvenir. Celui avec gribouillé au stylo-bille JE VOUS HAIS TOUS. Je le porte tout le temps. Le rendez-vous avec Margherita, j'y suis pas allé.

J'écoute de la musique.

Le jour.

La nuit.

Tous les jours.

Toutes les nuits.

Ils ont aussi abattu mon chêne. Il était sur le chemin de la nationale. Je regarde le T-shirt que je porte.

JE VOUS HAIS TOUS, c'est écrit.

JE VOUS HAIS TOUS.

JE VOUS HAIS TOUS.

JE VOUS HAIS TOUS.

Giuseppe Culicchia, *Le pays des merveilles*

PÔLE EMPLOI

À part moi je pensais : écrivain, c'est vraiment rien.

Pierre Autin-Grenier, *Toute une vie bien ratée*

L'écrivain est celui qui n'a rien à dire.

Alain Robbe-Grillet

[...] le métier dont il n'y a absolument rien à espérer :
le métier d'écrivain.

Thomas Bernhard, *La cave*

MISCELLANÉES

Désire peu : tu auras tout.
Ne désire rien : tu es libre.
L'amour même que l'on pourrait
Nous porter, nous réclame, nous opprime

#

Rien ne reste de rien. Et nous ne sommes rien.
Au soleil et au vent quelque peu nous nous arriérons
De l'irrespirable ténèbre qui nous grèvera
De l'humide terre imposée,
Cadavres ajournés qui procréent.

Lois promulguées, statues contemplées, odes achevées–
Tout connaît son tombeau. Si nous, amas de chairs
Qu'un intime soleil nourrit de sang, avons
Notre couchant, pourquoi pas elles ?
Nous sommes contes contant contes, rien

#

Fleurs que je cueille, fleurs que je laisse,
Identique est votre destin.

Chemin que je fraie, tu atteins
Plus loin que je n'atteins.

Nous ne sommes rien qui vaille –
Et ce rien est moins que rien.

Ricardo Reis, *Odes éparses*

SURISIS

Hambourg, le 22 décembre 1807.

– Tu auras sans doute appris que je suis allé à Lübeck, ce qui fut du reste une très grande joie pour moi. Je poursuis l'étude de mon art autant que j'en suis capable et cela ne peut demeurer sans effet ; j'ai confiance en Dieu et je sais avec certitude que la plante vivante où nichent les oiseaux du ciel sortira de cet insignifiance où les hommes ne voient rien et dont ils n'attendent rien parce qu'elle n'est pas encore apparue.

Philipp-Otto Runge, lettre à son frère.

Presque mort

[...]

On n'a pas assez de salive,
ni d'argent,
ni de bonheur, ni de vie, ni de force.
Presque mort,
Tout ce qui n'attend rien,
presque mort,
comme suie et poussière, comme bruine.

Artur Lundkvist, *Vie d'herbe*

Attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible.

Cesar Pavese, *Journal*

VESSIES ET LANTERNES

(Titre d'un recueil posthume d'Alain Chany. N.d.é.)

Voir tout dans rien et ne rien voir du tout sont les deux mamelles de la religion et du nihilisme.

Alain Chany, *Une sécheresse à Paris*

AFFÛT

Sils-Maria

C'était ici que j'attendais, que j'attendais, n'attendant rien,
Par-delà le bien et le mal, jouissant tantôt de la lumière,
Tantôt de l'ombre, abstrait de moi, tout jeu, pur jeu,
Tout lac, tout midi, temps sans but.

Quand, soudain, amie, un fut deux...
Et Zarathoustra passa près de moi...

Friedrich Nietzsche, Chants du Prince Hors-la-loi
(appendice au *Gai savoir*)

Que voulait Nietzsche ? Que pensait Nietzsche ? Vers quel système, quelle philosophie tendait-il ? Nietzsche ne voulait rien : il y a simplement en lui une passion excessive de la vérité – passion qui jouit d'elle-même. Elle ne connaît aucune finalité ; Nietzsche ne pense pas pour améliorer ou instruire l'univers, ni pour l'apaiser ou pour s'apaiser lui-même : son extatique ivresse de pensée est une fin en soi, une jouissance qui se suffit à elle-même, une volupté tout à fait personnelle et individuelle, complètement égoïste et élémentaire, comme toute passion démoniaque.

Stefan Zweig, *Le combat avec le démon*

AUT DEUS AUT NIHIL

(*Ou bien Dieu ou bien rien*, cette phrase latine apparaît régulièrement dans l'œuvre de L. Klíma, de même que son pendant *aut omne aut nihil*, ou bien tout ou bien rien. N.d.é.)

Le rêve de Mahomet dans le désert

[...]

Venue des étoiles

Parvenue au voyant

Une voix maintenant résonne :

« *Ici incarné tu as vu*

Ce qu'il adviendra de toutes choses

Ici tu as vu l'histoire du monde.

L'Énergie circule

Elle engendre et crée

Dans le Mouvement perpétuel

L'impur sera consumé,

Le pur seul, matière de lumière, perdure

Et fusionne avec l'éternité de la lumière originelle. »

Puis sombre la nuit

Et le matin éclatant

Point en son âme.

Rien ! s'écrit-il ne doit plus me soumettre :

Que seule la lumière soit ! Soit ma lutte,

Alors mon œuvre sera immortelle.

Karoline von Günderode

CATÉCHISME

Tout le monde demeure d'accord que pour la naissance et les fonctions ordinaires de la vie, ils n'avaient rien qui les distinguât du reste des hommes ; ils étaient engendrés par des hommes, ils naissaient des femmes, et ils conservaient leur vie de la même façon que nous. Quant à l'esprit, on veut que Dieu animât bien plus celui des Prophètes que des autres hommes, qu'il se communiquât à eux d'une façon toute particulière on le croit d'aussi bonne foi que si la chose était prouvée ; et sans considérer que tous les hommes se ressemblent, et qu'ils ont tous une même origine, on prétend que ces hommes ont été d'une trempe extraordinaire ; et choisis par la Divinité pour annoncer ses oracles. Mais, outre qu'ils n'avaient ni plus d'esprit que le vulgaire, ni l'entendement plus parfait, que voit-on dans leurs écrits qui nous oblige à prendre une si haute opinion d'eux ? La plus grande partie des choses qu'ils ont dites est si obscure que l'on n'y entend rien, et en si mauvais ordre qu'il est facile de s'apercevoir qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes, et qu'ils n'étaient que des fourbes ignorants. Ce qui a donné lieu à l'opinion que l'on a conçue d'eux [les prophètes], c'est la hardiesse qu'ils ont eue de se vanter de tenir immédiatement de Dieu tout ce qu'ils annonçaient au peuple ; créance absurde et ridicule, puisqu'ils avouent eux-mêmes que Dieu ne leur parlait qu'en songe. Il n'est rien de plus naturel à l'homme que les songes, par conséquent, il faut qu'un homme soit bien effronté, bien vain et bien insensé, pour dire que Dieu lui parle par cette voie, et il faut que celui qui y ajoute foi, soit bien crédule et bien fol pour prendre des songes pour des oracles divins.

BLASPHEME

#48

Il était une fois un homme
– Oh, si sage !
Dans tout breuvage
Il décelait l'amertume,
Et dans le moindre attouchement,
Sentait la brûlure.
Il finit par crier :
« *Il n'y a rien,*
Ni vie,
Ni joie,
Ni douleur,
Seule existe l'opinion qu'en ont les hommes.
Et que les opinions aillent au diable. »

Stephen Crane, *Les cavaliers noirs*

INTERLUDE

La calanque

[...]
là-bas
où chacun est
fils de Caïn et Abel,
découvre :
dans le sans fond, tendu
de rien à rien
le pont :

murée
de temps et de sang

une voix parle :
seul l'éphémère
compte.

Erich Arendt, *Memento et image*

Il y a dans la poésie tardive d'Erich Arendt des instants aveuglants où dans la lueur d'un éclair, on dirait que la totalité du monde cristallise, devient visible. Au même moment, le sol se dérobe sous vos pas. Cela ressemble à l'extase de quelqu'un qui se jetterait dans le vide, et pourtant non – « *ce n'est rien : j'y suis ; j'y suis toujours* ». Tout est dit, avec des mots qui ont la dureté de la pierre, mais dans ces pierres court un filon de néant, s'ouvre une faille qui tout à coup, fait voir le grand vide porteur. Ou bien, entre deux phrases posées comme des rochers, un silence de sable, où la mer peut venir. Ou dans le mot lui-même, aux rondeurs de galet, le mutisme qui habite tout ce qui est :

Dans le filet obscur
de la main,
amande,
tu es couchée,
noyau durci à la lumière :
tel un œil
dans tout le Non.
Ainsi il ne restera rien de nous.

D'après Marc Petit, *Héraclite de Neuruppin*.

l.m.e.l.j.a.d.M.V.a.

(*le monde est le jouet absolu de Ma Volonté absolue* en langage klimaïen. N.d.é.)

Le sort

Le vouloir-vivre explose sans remords l'éternité durant
il n'y a pas de mort
force nous est de nous y plier
il y a de temps à autre le oui
oui nous le voulons ainsi
nous ne pouvons pas choisir le rien absolu.

(Traduction Erika Abrams)

Le destin

La volonté absolue de vivre fait sans remords exploser
toute éternité
La mort n'est pas
nous devons nous soumettre
De temps à autre il y a le oui
oui nous le voulons bien ainsi
car nous ne pouvons choisir le rien absolu

(Traduction Gil Pressnitzer)

Ivan Blatný, *Cours Bixley pour retardés*

Dans ce que **Schopenhauer** appelle *vouloir-vivre* réside le moteur du monde ; envers et contre tout le *vouloir-vivre* avance. Nos choix sont des non-choix, les événements que nous traversons sont des non-événements ; notre vouloir-vivre est l'expression de notre désir inconscient et aveugle. Impulsion brute, force originelle, le vouloir-vivre ne connaît ni passé ni avenir, seulement l'instant présent. Il n'y a rien qui naît, rien qui devient, tout est ; le reste est illusion, la mort comprise, entre ennui et désir insatisfait. Plus tard, **Ladislav Klíma** décrètera la *Volonté Absolue* comme nouvelle déclinaison du vouloir-vivre ; s'en emparant comme d'un hochet, le matraquant à coup de

Je, Klíma le repousse vers les derniers retranchements du rien que Schopenhauer avait évités et le retourne comme instrument de l'Homme et non pas comme instrument d'un destin.

BORN TO BE WILD

Pluie

Des arbres, des buissons sans trêve,
Une tiède pluie d'été
Coule ; oh, bonheur, félicité
De retrouver mon soûl de rêve !

Longtemps au soleil je vécus ;
J'en oubliais ce que veut dire
Habiter mon âme en reclus,
Sans que rien d'étranger m'attire.

Je ne veux, ne réclame rien.
Semblable à l'enfant, je chantonne
Et vers mes rêves je reviens
Dont la chaude splendeur m'étonne.

Ô cœur saignant de désespoir,
Vivre en aveugle est joie profonde ;
Ne rien penser, ne rien savoir,
Sentir, sentir, rien d'autre au monde !

Hermann Hesse, Poèmes

SYSTEMA

(Art martial soviétique. N.d.é.)

Prolétaire déshérité ! Tu n'es pas excusable de ne pas dire ta pensée sur toutes choses, quand moi, j'ai pu le faire ! Courage ! L'homme de bonne volonté et de sens droit peut tout faire de rien ! De tout homme qui se dit ton maître, pédagogue ou démagogue, approche-toi sans crainte, prolétaire ! Place ton épaule contre son épaule et tes yeux en face de ses yeux. Et tu verras s'il est beaucoup plus grand que toi, et s'il supporte longtemps le feu de ton regard !

Ernest Cœurderoy, *Hurrah !!! Ou la révolution par les Cosaques*

RÉPONSE À TOUT

Un disciple vint un jour trouver Makaire l'Ancien. « *Makaire, que dois-je faire pour sauver mon âme ? Va au cimetière*, dit Makaire, *et insulte les morts.* » Le disciple va au cimetière, insulte les morts, revient trouver Makaire. « *Qu'ont dit les morts ?* » demande Makaire. « *Rien* », répond le disciple. « *Retourne au cimetière et va bénir les morts* », dit Makaire. Le disciple retourne au cimetière, bénit les morts, revient trouver Makaire. « *Qu'ont dit les morts ?* », demande Makaire. « *Rien* », répond le disciple. « *Sois comme les morts*, dit Makaire. *Ne juge personne et apprends à te taire.* »

Sérapion, *Vie copte de Makaire l'Ancien*

UN PETIT POISSON, UN PETIT OISEAU, S'AIMAIENT D'AMOUR TENDRE...

(Titre de Juliette Greco, chanteuse existentialiste très germanopratine.
N.d.é.)

L'entrevue au ruisseau

L'eau nous sépare, écoute bien :
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Voici ma plus belle ceinture,
Elle embaume encor de mes fleurs.
Prends les parfums et les couleurs,
Prends tout... Je m'en vais sans parure.

L'eau nous sépare, écoute bien :
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Sais-tu pourquoi je viens moi-même
Jeter mon ruban sur ton sein ?
C'est que tu parlais d'un larcin,
Et l'on veut donner quand on aime.

L'eau nous sépare, écoute bien :
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Adieu ! ta réponse est à craindre,
Je n'ai pas le temps d'écouter ;
Mais quand je n'ose m'arrêter,
N'est-ce donc que toi qu'il faut plaindre ?

Ce que j'ai dit, retiens-le bien :
Pour aujourd'hui, je n'ai plus rien !

Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies inédites*

YOL

(Signifie la *voie*, le *chemin* en turc. Titre d'un film de Yilmaz Guney. N.d.é.)

Dans *Le Jardin du Prophète*, **Khalil Gibran** évoque un dialogue entre un Maître et ses disciples. Aux questions pressantes des disciples, le Maître propose, plutôt que des réponses concrètes, des pistes philosophiques et poétiques les invitant à élever leur réflexion et à dépasser leurs barrières mentales. Ainsi, au cours d'une question concernant ce que représente "être", le Maître dit :

C'est suivre la Beauté, même si elle vous conduit au bord d'un précipice, et, bien qu'elle soit ailée alors que vous ne l'êtes pas, bien qu'elle saute au-dessus du précipice, la suivre quand même, car où la Beauté est absente, il n'y a rien.

COQUINERIES

Hamlet : Madame, puis-je me coucher sur vos genoux ?

Ophélie : Non, monseigneur.

Hamlet : Je veux dire : ma tête sur vos genoux ?

Ophélie : Oui, monseigneur.

Hamlet : Pensiez-vous que j'avais des idées de rustre ?

Ophélie : Je ne pensais rien, monseigneur.

Hamlet : La jolie idée que de se mettre entre les jambes des filles !

Ophélie : Qu'est-ce, monseigneur ?

Hamlet : Rien.

Shakespeare, *Hamlet* (III, sc. 2)

SPLEEN ou IDÉAL

(Baudelaire met un *et* entre ces deux états pour faire titre à un recueil. N.d.é.)

Je suis un mystique et je ne crois en rien.

Gustave Flaubert, *La Tentation d'exister*

YOGI

(Du sanskrit, *ascète en méditation*. N.d.é.)

#48. Pour lui, rien ne se crée, rien ne se perd, alors même que les huit diverses catégories de karman créent indéfiniment son propre effet. Réfléchis : voilà le Soi-suprême.

#106. De ce qui est distinct du soi, rien, mon cher, rien n'est connaissance. Écarte la triade du droit, du profit, du plaisir, et assurément, connais le soi.

Yogîndu, *Lumière de l'Absolu*

DHARMA

(Mot sanskrit, *loi universelle de la nature*. N.d.é.)

Rien n'existait dans le commencement ;
On n'avait pas à faire la poussière !
Si vous pouvez l'entendre clairement,
Plus n'est besoin de s'asseoir en prière !

Feng-gan, *Poèmes du haut d'un mur*

НИЧЕГО

(rien en russe. N.d.é.)

Que de la vie il ne demeure
Rien... Je n'aime que mes tourments...

Alexandre Pouchkine, *Souhait*

Pas de passé, plus d'avenir...
Je n'attends rien de cette vie

Michel Lermontov, *L'ange*

Qu'es-tu donc pour le Créateur ?
Perdu dans l'océan immense,
Une goutte... quelque rumeur...
Puis bientôt rien, rien – le silence.

Théodore Sologoub

Louez-moi !
Surpassant tous les Grands, tous les Sages,
sur tout le «déjà fait»,
j'inscris un mot : «NIHIL»

Vladimir Maïakovski, *Le nuage en pantalon*

WEI WU WEI

(*Action dans la non action* en chinois, pseudonyme taoïste de Terence Gray, auteur de *La voie négative*. N.d.é.)

*Surnihilisme : ne croire en rien mais suivre une
Voie.*

.../...

« Où est la voie ? », demande Faust, et Méphisto répond : « Il n'y en a pas. Tu vas errer à travers des solitudes infinies... » J'avais quand même l'impression d'être "chez moi" dans ces errances. C'était exaltant, exténuant aussi.

Et puis tout cela, d'un coup il me semble, s'est brisé, et c'était le vide :

Alors vint le néant

regardant le soleil rouge

dans le ciel d'hiver, les branches dénudées

(« Que vois-tu sur l'arbre, ô Arjuna ? »)

C'était la deuxième étape qui commençait – du moins est-ce ainsi que je vois les choses maintenant. J'avais une grande chambre aux murs blanchis tant bien que mal, mais sombre, très sombre :

Tout le long de l'hiver

dans cette chambre sombre

YATRA NA ANYAT PRAÇYATI

NA ANYAT ÇRINOTI

NA ANYAT VIJÂNATI

– oui, c'était le vide (« là où tu ne vois rien, n'entends rien, ne sais rien »).

Kenneth White, *La figure du dehors*

PEU DE CHOSE

Rien

ce morceau de ciel
désormais
t'est dévolu
où la face aveugle
de l'église
s'incurve
compliquée
d'un marronnier
le soleil, là
hésite
laisse
du rouge
encore,
avant que la terre
émette
tant d'absence
que tes yeux
s'approchent
de rien

Jacques Roubaud, *Quelque chose de noir*

TWEETER

Entre le pénis et les mathématiques Monsieur Baryton,
il n'existe rien ! Rien ! C'est le vide !

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

CONQUÉRANT, LÉGER ET INSOLENT

(Définition du dandy selon Chateaubriand. N.d.é.)

Il est une chanson, tellement triviale et inepte qu'on ne peut guère la citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui traduit fort bien, en style de vaudevilliste, l'esthétique des gens qui ne pensent pas. La nature embellit la beauté ! Il est présumable que le poète, s'il avait pu parler en français, aurait dit : La simplicité embellit la beauté ! ce qui équivaut à cette vérité, d'un genre tout à fait inattendu : Le rien embellit ce qui est.

Charles Baudelaire, *Éloge du maquillage*

Le dandy n'est-il pas une préfiguration du surhomme ? Ou est-ce le décadent qui transparaît derrière l'exubérance première ? Baudelaire aimait se maquiller, se démarquer du commun et marquer par une posture ce nihilisme qui annonçait le devenir du monde moderne. Dans les *Fragments posthumes* de Nietzsche on trouve cette phrase de lui recopiée : « *Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque. Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ?* » Un peu plus loin, Nietzsche traduit d'eux leurs dandy par « *der höhere Mensch* », « *l'homme supérieur* ». Ach so !

NON RENTABLE

À force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

Paul Valéry, *Monsieur Teste*

Le Rien attire les opérations mathématiques. Dans sa question « *pourquoi y-a-t'il quelque chose plutôt que rien ?* », **Leibniz** considère le rien comme une addition ou une soustraction par rapport à quelque chose « *car le rien est plus simple que le quelque chose* » ; **Bergson** lui le prend comme résultat d'une soustraction : on avait quelque chose, on n'a plus rien. Et l'on comprend enfin pourquoi les mathématiques ne mènent... à rien.

VACUITÉ

Après quelque temps, toujours le "penser" s'arrête. Écrit, c'est ce qu'on appellera une pensée. C'est pourtant alors qu'il faudrait qu'elle soit continuée, mais il n'y a plus prise. Des abîmes de nescience la bordent, la précèdent, la suivent. D'inextricables contradictions, d'insurmontables incertitudes, enfin une impuissance totale. Si l'on insiste, des abîmes de rien. Des univers-rien. Il n'y a pas de pensée qui, continuée, n'aille ailleurs qu'à "rien". Alors à bout, incapable, comme craie noire sur un tableau noir, elle ne peut rien rendre, rien faire. L'univers impensé se défend. Encore très, très, très peu de ce qui est, est pensable.

Henri Michaux, *Notes au lieu d'actes*

L'écriture de l'expérience, la réflexion sur celle-ci, l'approfondissement d'une pensée conduit à l'expérience du rien. « *Il n'y a pas de pensée qui, continuée, n'aille ailleurs qu'à "rien"*. » Toute parole, toute écriture, se confronte à une part d'impossible et se trouve trait de « *craie noire sur un tableau noir* ». L'expérience, passée par le prisme du langage, devient nécessairement expérience du rien. Or l'expérience ne peut se passer du langage. Chez Michaux, l'expérience du rien précède tout et engage à aller voir ailleurs, à se déplacer, pour faire du petit manque un manque infini. De plus, les tentatives de rendre compte des expériences donnent lieu elles aussi à l'expérience du rien. Comme si ce que l'expérience et l'écriture de cette expérience apportaient était en définitive cette "posture", propre aux mystiques, qui consiste à dire, de toute manifestation de Dieu ou de l'ineffable, que ce n'est pas ça. Cela revient un peu au « *même si c'est vrai, c'est faux* » de Michaux.

Jean-Sébastien Trudel, *L'expérience du rien chez Henri Michaux*.

ESSENTIALISME

(Tout livre moderne "de pensée(s)" se doit de posséder ce terme ; on peut y voir une moquerie de la part de F. Merdjanov. N.d.é.)

Rien ! Je ne sais rien ! J'me mêle de rien ! Mais il y a une chose que je sais : Tous les politiques, tous les généraux, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, commandent, donnent les ordres, sont des pourris ! Sans exception ! Tous !

Arno Schmidt, *Scènes de la vie d'un faune*

Schmidt 2.0 :

Aussi sûr que deux et 2 font 16 quarts. Pas le temps de persifler. Le voile du ciel descendait comme un chasuble de pasteur. J'avais tout retourné, tout tracé, compulsé, foutu en l'air (noter : la méticulosité et la patience) ; RIEN. Rien ! Pas le moindre signe, son, souffle, pffffffffft... Que dalle ! L'orage éclata avant d'avoir rien pensé. ET PUIS,... Tout ! Tous ! Un pour tous, tous pourris !

FILS PRODIG(u)E

Rester à la maison était devenu pratiquement impossible. De ma chambre, où j'essayais de me concentrer sur la *Naissance de la tragédie* de Nietzsche, j'entendais gueuler :

– Où est ton fils ?

Ma mère repassait dans la cuisine sans rien dire.

– Il devrait chercher du travail au lieu de lire ces conneries. Lire ne sert à rien dans la vie.

Depuis toujours, mon père cultivait quelques idées, rares mais claires, sur la vie.

– Les livres, c’est rien que des conneries. La carrière, il n’y a que ça qui compte.

Se concentrer constituait une entreprise désespérée.

– Je parie qu’il ne décrochera pas un seul examen dans ce merdier d’université. Tu verras si je me trompe.

Je savais où se trouvait le fusil du grand-père. J’allais le chercher. Avec l’arme, je pris des cartouches. C’était un fusil de chasse à cinq coups. Un automatique. Je le chargeai. Je traversai le corridor. Je m’arrêtai un instant devant la porte de la cuisine. Mon père hurlait. Sa voix couvrait le vacarme de la télévision. C’était l’heure du jeu de midi présenté par TéléMike.

– C’est un bon à rien. Un raté. Une tête de nœud.

J’ôtai la sécurité. Je mis le doigt sur la gâchette. J’ouvris la porte. Ma mère et lui me regardèrent, ahuris.

Giuseppe Culicchia, *Patatras*

Que faire quand on a vingt ans à Turin, à la fin des années 80, qu’on est fils d’ouvrier, et qu’il faut se jeter dans un monde cynique et morne, dominé par la consommation, le mythe de la réussite, le conformisme, le culte de l’image, le vide ? Rien. Walter, héros paumé d’une génération où la communication n’est plus que la juxtaposition de solitudes, quitte ses parents et s’accorde un délai. (D’après la quatrième de couverture)

ARBEIT MACHT FREI

(*le travail rend libre*, expression allemande se trouvant à l’entrée de plusieurs camps de concentration nazis. N.d.é.)

Nous tuons des gens par millions dans le but de vendre des Big Mac et des Cadillac aux survivants. Nos quarante ou cinquante mille morts annuels sur les routes sont des victimes et non des martyrs. Morts pour rien

– ou, pour mieux dire, morts au nom du travail. Or, le culte du travail ne mérite vraiment pas qu'on meure pour lui.

Robert "Bob" Black, *Travailler, moi ? Jamais !*

ÉLOGE DE LA PARESSE

(Titre d'un ouvrage de Paul Lafargue. N.d.é.)

Déjà le joyeux murmure du moulin de mon père avait repris, et sa roue s'était remise à ronronner. La neige gaillardement dégouttait du toit. Les moineaux, de leur gazouillis et de leurs ébats, s'associaient à toute cette activité. Quant à moi, assis sur le seuil, je me frottai les yeux pour en chasser le sommeil. Dieu ! que je me sentais bien, au chaud sous le soleil !

C'est alors que mon père sortit de la maison, le bonnet de nuit de travers : depuis l'aube il n'avait cessé de s'agiter dans le moulin.

– Hé, le propre à rien ! me dit-il. Te voilà encore à te prélasser au soleil, tu t'étires à te rompre les os et tu me laisses toute la besogne ! J'en ai assez de te nourrir ! Le printemps s'annonce, toi aussi sors un peu de ta coquille et va-t'en de par le monde gagner ton pain toi-même !

– Bon, fis-je. Si je suis un propre à rien, je m'en vais courir le monde et y chercher fortune.

Joseph von Eichendorff, *Scènes de la vie d'un propre à rien*

À partir du romantisme, le vagabond est l'homme qui se soustrait à l'écrasement par l'engrenage social pour n'être que lui-même, libre, heureux et propre à rien, comme le fainéant d'Eichendorff ; propre à rien parce que seulement capable de vivre, incapable de s'adapter à une quelconque réduction utilitariste de sa personne et se refusant à toute intégration dans l'univers bourgeois. Anti-moderne et anti-matérialiste, nomade et glandeur, ainsi se dresse le Rien.

D'après Claudio Magris, *Utopie et désenchantements*.

SAUVE-QUI-PEUT

Vers d'Exil

Paul, il nous faut partir pour un départ plus beau !
Pour la dernière fois, acceptant leur étreinte,
J'ai des parents pleurants baisé la face sainte.
Maintenant je suis seul sous un soleil nouveau.

Tant de mer, que le vent lugubre la ravage,
Ou quand tout au long du long jour l'immensité
S'ouvre au navigateur avec solennité,
Traversée, et ces feux qu'on voit sur le rivage,

Tant d'attente et d'ennui, tant d'heures harassées,
L'entrée au matin au port d'or, les hommes nus,
L'odeur des fleurs, le goût des fruits inconnus,
Tant d'étoiles et tant de terres dépassées

Ici cet autre bout du monde blanc et puis
Rien ! – de ce cœur n'ont refréné l'essor farouche.
Cheval, on t'a en vain mis le mors dans la bouche.
Il faut fuir ! Voici l'astre au ciel couleur de buis.

Voici l'heure brûlante et la nuit ennuyeuse !
Voici le Pas, voici l'arrêt et le suspens.
Saisi d'horreur, voici que de nouveau j'entends
L'inexorable appel de la voix merveilleuse.

L'espace qui reste à franchir n'est point la mer.
Nulle route n'est le chemin qu'il me faut suivre ;
Rien, retour, ne m'accueille, ou, départ, me délivre.
Ce lendemain n'est pas du jour qui fut hier.

Paul Claudel, *Premiers vers*

Dans le voyage jusqu'à rien
Ils sont tous de bons voyageurs.
Il n'y a ni chemin ni route
Mais sans exception tous arrivent.

Dans le voyage jusqu'à rien
Tous conversent tout en marchant ;
Il n'y a ni chemin ni route
Et ils s'occupent en parlant.

Dans le voyage jusqu'à rien
Certains, muets, marchent tout seuls.
Mais à l'heure de l'arrivée
On ne secoue pas la poussière.

Fernando Pessoa, *Cancioneiro*

MINUSCULE

Trois fois rien

un poème de rien
fabriqué à partir de mots manquants
une impasse florissante

Sabina Naef, *Tagelang möchte ich um diese Ecke
biegen*

QUELQUE CHOSE

Il n'y a pas de néant. Zéro n'existe pas. Tout est quelque chose. Rien n'est rien.

Victor Hugo, *Les Misérables*

"Rien" est un terme de langage usuel qui ne peut avoir de sens que si l'on reste sur le terrain propre à l'homme, de l'action et de la fabrication. "Rien" désigne l'absence de ce que nous cherchons, de ce que nous désirons, de ce que nous attendons. A supposer, en effet, que l'expérience nous présentât jamais un vide absolu, il serait limité, il aurait des contours, il serait donc encore quelque chose.

Henri Bergson, *Le Possible et le Réel*

À dire vrai, lorsque je dis qu'il n'y a rien, lorsque je fais l'expérience qu'il ne se passe rien, mieux, que rien ne se passe, j'ai toujours, d'après Bergson, l'idée de quelque chose, cela car il y a toujours un état de faits devant moi. A dire qu'il n'y a rien, je dis en réalité qu'il n'y a rien de ce que j'attendais. Aussi le rien est-il toujours le rien d'une possibilité qui n'a pas été réalisée et qu'accompagne l'idée d'une substitution et le sentiment d'un désir ou d'un regret. D'après Christophe Perrin, "Heidegger et Leibniz : de la simplicité du rien", *Klesis*, avril 2008.

ROAD TRIP

Marianne fait dans la révolution et le trafic d'armes, Ferdinand lit, écrit et rêve ; tous les deux s'ennuient et souhaitent fuir autant leur quotidien qu'une société rancie. Le couple informel part subitement en goquette dans un improbable voyage à travers la France...

- Ferdinand : Alors tu viens ?
- Marianne : Où on va ?
- Ferdinand : Sur l'Île mystérieuse comme les enfants du Capitaine Grant.
- Marianne : Et qu'est-ce-qu'on fera ?
- Ferdinand : Rien. On existera.
- Marianne : Holala, ça va pas être marrant !
- Ferdinand : C'est la vie.

Jean-Luc Godard, *Pierrot le Fou*

INCRÉDULES

Les philosophes sceptiques passaient leur temps à détruire les dogmes des autres sectes et n'en établissaient aucun pour leur part. En énonçant ou en expliquant les doctrines des autres philosophes, ils ne définissaient rien eux-mêmes, pas même ceci qu'ils s'abstenaient de définir. Ainsi supprimaient-ils la définition en ces termes : « *Nous ne définissons rien, parce qu'ils ont défini, et nous exposons les théories des autres, pour montrer par contraste notre réflexion plus sérieuse. Nous la montrerions autrement, s'il était possible, ce qui n'est pas, de la montrer par une affirmation, et non par une négation.* » Par cette expression : « *Nous ne définissons rien* », ils mettent en évidence leur équilibre et leur sagesse.

Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres de chaque secte*

RIZ + HUN

La même néant

Quoi qu'a dit ? – A dit rin.

Quoi qu'a fait ? – A fait rin.

A quoi qu'a pense ? – A pense à rin.

Pourquoi qu'a dit rin ?

Pourquoi qu'a fait rin ?

Pourquoi qu'a pense à rin ?

– A' xiste pas.

Jean Tardieu, *Monsieur Monsieur*

Copie oulipienne

(Voix de santons, voix de bergers de crèche, bien propres, enrhubés, mouchés, toussotants, inspirés, contraints.)

Quoi qu'i compose ?

– Compose rin.

Quoi qu'i verse ?

– I verse rin.

Quoi qu'i chante ?

– I chante à rin.

Pourquoi qu'i compose rin ?

Pourquoi qu'i verse rin ?

Pourquoi qu'i chante à rin ?

– (A eu 'xisté.)

Jacques Jouet, *Livre d'Aliénor*

Poète de l'expérimentation, Tardieu est un explorateur du sens et des sens, du langage et des sons. Se considérant comme étranger à lui-même, il interroge la place de l'individu dans l'espace et le temps. Entre burlesque et lyrique, le Rien occupe une place particulière dans son œuvre résumant à lui seul le tragi-comique de la vie. Pour cet autoproclamé « *fils de rien* », le vide comble le néant de sa présence et conditionne l'ensemble de son paysage poétique ; seul le Rien peut réconcilier à la fois l'espoir et la désillusion comme un mince, mais oh combien nécessaire, trait d'union. Considérant le langage comme un outil, il brutalise les mots, les déforme et les arrange, cherchant un au-delà ou un par-delà de leur sens pour essayer de « *leur donner une valeur affective qui ne passe pas par le circuit cérébral* ».

D'après Laurent Flieder, *Jean Tardieu ou la présence absente*.

RÉPROUVÉ

(*Les Réprouvés* est le titre d'un ouvrage de Ernst von Salomon duquel le Gilles de Drieu peut être rapproché par son style mystique nihilisto-fasciste. N.d.é.)

D'autre part, au cours de ces interminables queues que nous faisons par millions le long des routes menant aux trop vastes champs de bataille, j'avais reçu, pour la première fois de ma vie, l'impression écrasante, définitive, qu'un homme est noyé dans l'humanité. Tous les faux-semblants de personnalité, d'originalité, de quant-à-soi, d'exception qui peuvent se multiplier dans le monde illusoire de la paix – qui pouvaient se multiplier dans ces temps tranquilles et rassis d'avant 1914 – se dissipent et il restait que j'étais une fourmi engluée dans la fourmilière. Faute de regards pour me discerner, je devenais indiscernable à moi-même. Cela me ramena tout d'un trait à cette mystique de la solitude, et de la perte à lui-même du solitaire dans sa solitude, et de l'extravasement à l'intérieur du moi de quelque chose qui n'est pas le moi. Puisque j'étais perdu, pourquoi ne pas me perdre davantage ? Il n'y avait qu'un moyen de me guérir de la perte que je faisais de moi en tout, et de moi et de tout en rien, c'était de me perdre absolument.

L'homme est une partie du monde, et chaque partie du monde peut, à un moment de paroxysme, à un moment d'éternité, réaliser en elle tout le possible. La victoire. La victoire des hommes. Contre quoi ? Contre rien ; au-delà de tout. Contre la nature ? Il ne s'agit pas de vaincre la nature, ni même de la surmonter, mais de la pousser à son maximum, puisque la puissance est en nous. Il ne s'agit pas de vaincre la peur par le courage – mais de fondre la peur dans le courage et le courage dans la peur, et de s'élancer à l'extrême pointe de l'élancement. Qu'y a-t-il d'autre que cet élan ? Cet élan avait-il un autre contenu que lui-même ? Pourquoi nous battions-nous ? Pour nous battre.

Pierre Drieu la Rochelle, *La Comédie de Charleroi*

Jean-Paul Sartre avait défini Drieu comme un être qui ne « *pensait rien* », qui ne « *sentait rien* » et qui « *n'aimait rien* », confondant peut-être l'auteur avec quelques uns des personnages de ses romans. Décadent certain, celui dont moins la vie avait de but et plus elle prenait de sens, fut finalement fidèle à son héros du *Feu follet* :

Les hommes ne peuvent rien faire au monde que mourir.

WORKING CLASS HERO

(Titre de John Lennon dans sa période rebelle. N.d.é.)

Le colonel, blâmé par la division, fit sentir son mécontentement au chef de bataillon qui se vengea sur ses commandants de compagnie. Le blâme, cascadeant d'échelon en échelon, finit par retomber, comme toujours, sur le soldat. Mais celui-ci a conclu avec philosophie : « *Ce qu'il y a de sûr, c'est que les gars qui sont partis avec les Boches ont la vie sauve !* » Au lieu que les trois morts sont bien morts. Dans une baraque du

camp, j'ai entendu Chassignol commenter l'événement en termes sobres, un bidon de vin à la main :

– Si le colon est plus marle que moi au créneau, je veux bien lui reflipper mon flingue. Y discutera le coup avec Fritz !

– S'ils sont pas contents de notre boulot, ils n'ont qu'à nous limoger ! a dit un autre.

– On te limogera avec douze balles dans la viande, eh, fœtus de pauvre ! Les villégiatures et les pensions, c'est des combines pour les incapables !

– Pourquoi que je serais pas un incapable ?

– Parce que t'es rien. Rien ! T'es le *contingent*, un simple outil, à peu près autant qu'un manche de pelle. Si tu vis, c'est que les obus n'ont pas voulu de toi !

Gabriel Chevallier, *La peur*

FIAT LUX

C'est ridicule. Je suis assis dans ma petite chambre, moi, Brigge, âgé de vingt-huit ans, et qui ne suis connu de personne. Je suis assis ici et ne suis rien. Et cependant ce néant se met à penser et, à son cinquième étage, par cette grise après-midi parisienne, pense ceci :

Est-il possible, pense-t-il, qu'on n'ait encore rien vu, reconnu et dit de vivant ? Est-il possible qu'on ait eu des millénaires pour observer, réfléchir et écrire, et qu'on ait laissé passer ces millénaires comme une récréation pendant laquelle on mange sa tartine et une pomme ?

Oui, c'est possible.

Rainer-Maria Rilke, *Les carnets de Malte Laurids Brigge*

C'est pour une idée
que nous gaspillons notre temps
une idée qui dans tous les cas ne mène à rien
Une vie d'homme chère madame
n'est à la fin rien
qu'une humaine catastrophe.

Thomas Bernhard, *La société de chasse*

YÛKOKU

(... ou les Rites d'amour et de mort, titre d'un film de Mishima. N.d.é.)

Toutes les valeurs qui méritaient naguère qu'on mourût pour elles se sont effacées, l'immanence ne connaît plus de limites, la mort n'est qu'un néant dont on n'a rien à faire, tout est nivelé. Rien n'existe pour chacun que sa vie, et quand elle s'avère enfin n'être rien, comment éviter l'angoisse, le scandale de l'absurde et du désespoir ? En bannissant le sacrifice, pense Mishima, la modernité a tari la transcendance, rien de souverain ne subsiste d'où la vie pourrait recevoir un sens. Nous n'avons plus d'illusions peut-être, mais plus de but qui nous dépasse, nous réunisse et nous exalte. Sous l'affairement laborieux, l'apathie s'étend, et la révolte même, dégradée en contestation, ne peut plus se donner de cause. À se retrancher de la mort, la vie a perdu sa vitalité, son effervescence. De cette forclusion du risque et du sacrifice proviennent à la fois l'ennui et la fureur : des accès de violence anémique brisent sans but, sans fruit la torpeur du pacifisme officiel. À l'inanité seule répond l'insanité. Tel est, teinté de romantisme et de nostalgie, le diagnostic que porte Mishima.

Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*

Je ne suis qu'une enveloppe de chairs et de sang, rien que la représentation de ce que je vous montre. De ma vie je fais mon œuvre et je la joue comme au théâtre. Je ne suis pas celui que vous croyez, je suis un masque, le truchement de moi-même. Dans ce monde, je ne suis rien.

Ainsi pouvait parler **Yukio Mishima** au seuil de ses 45 ans. Le 25 novembre 1970, habillé comme un acteur de ses propres films, il tente un coup d'État qui oscille rapidement entre pathétique et grand-guignol mais, là, il ne triche pas, tombe le masque et s'éventre avant qu'un disciple ne lui tranche la tête ; le Rien rejoignant le Tout.

SALLES OBSCURES

Je suis allé à Hollywood, le lieu infernal, celui où l'enfer se déchaîne, c'est-à-dire celui où les êtres humains sont les doubles de leurs propres ombres. C'est l'origine de toutes les ombres du monde, l'Hadès qui vend ses ombres pour de l'argent à tous les écrans du monde, les ombres des vivants et les ombres des morts. Les porteurs d'ombres utilisables s'y réunissent et vendent leurs ombres pour de l'argent et ils sont déclarés saints et bienheureux selon l'importance de leurs ombres.

[...]

Je vis aussi là-bas, dans ces usines qui font le commerce des ombres, une vingtaine de personnes assises dans de grandes pièces, chacune devant un appareil de téléphone. Et, toutes les deux ou trois minutes, certains appareils se mettent à bourdonner et ces gens prennent le récepteur à la main et disent : « *Nothing* ». Et cela veut dire rien à faire. Toute la journée, des gens qui voudraient vendre leurs ombres se présentent à l'usine

des ombres. Et, comme ceux qui veulent offrir leurs ombres sont très nombreux, l'usine a engagé vingt personnes pour répondre « *non* ». Et elles disent : « *Nothing* » toutes les trois minutes. Par ailleurs, elles ne disent rien. Si nombreux sont ceux dans ce pays qui ont soif de vendre leurs ombres.

Joseph Roth, *L'Antéchrist*

SACRÉ GRAAL

(Titre d'un film des Monty Python. N.d.é.)

Le chevalier Antonius Block, en proie à de graves questions existentielles, et son écuyer nihiliste Jöns rentrent de Croisade. Sur leur route ils croisent un moine et un groupe de soldats qui s'apprêtent à mener au bûcher une jeune fille...

- Chevalier à la jeune fille : M'entends-tu ? Tu as eu un commerce avec le Diable ?
- Jeune fille : Pourquoi le demandes-tu ?
- Chevalier : Pour des raisons personnelles. Je veux le rencontrer.
- Jeune fille : Pourquoi ?
- Chevalier : Je veux le questionner sur Dieu. Lui, au moins, il doit savoir.
- Jeune fille : Tu peux le voir quand tu veux. Il te suffit de faire comme je dis. Mets tes yeux dans mes yeux. Et bien ? Que vois-tu ? Le vois-tu ?
- Chevalier : J'y vois l'épouvante, rien d'autre. Rien d'autre.
- Jeune fille : Personne ? Rien ? Personne ?
- Chevalier : Non.
- Jeune fille : Il n'est pas là derrière toi ?

- Chevalier : Non, il n'y a personne.
- Jeune fille : Il m'accompagne partout. Si je tends la main, je sens la sienne. Maintenant aussi. Le feu ne me fera rien.
- Chevalier : Il te l'a dit ?
- Jeune fille : Je le sais.
- Chevalier : Il te l'a dit ?
- Jeune fille : Je le sais. Je le sais. Tu dois le voir. Les prêtres et les soldats l'ont vu. Ils n'osent pas me toucher.
- Chevalier à un soldat : Pourquoi avez-vous brisé ses mains ?
- Soldat : Ce n'est pas nous.
- Chevalier : Qui alors ?
- Soldat : Demandez-le au moine.
- Chevalier au moine : Qu'as tu fait à cette enfant ?
- Moine : Tu ne cesses de questionner ?
- Chevalier : Je ne cesserai jamais.
- Moine : Mais on ne te répond pas.

Les soldats allument le bûcher...

- Écuyer : Que voit-elle ? Peux-tu me le dire ?
- Chevalier : Elle n'a plus mal.
- Écuyer : Tu ne me réponds pas ! Qui prendra soin d'elle ? Les anges, Dieu, Satan, le néant ? Il n'y a rien, messire !
- Chevalier : Il ne peut en être ainsi !
- Écuyer : Vois ses yeux. Sa pauvre conscience fait une découverte. Il n'y a rien ! Nous sommes impuissants. Nous voyons ce qu'elle voit et notre épouvante est la même.

LES AVENTURIERS DU RIEN PERDU

Adrien et Daniel passent quelques jours dans un mas en Provence et confrontent leur approche de la vie du moment...

– Adrien en off : N’ayant donc pour la première fois depuis dix ans plus rien à faire du tout, j’avais entrepris de ne rien faire effectivement ; c’est-à-dire de pousser l’inoccupation à un degré jamais atteint au cours de mon existence. Je m’efforçais même de ne plus penser. [...] Cette recherche du rien, du vide, Daniel la poursuivait à sa manière, beaucoup plus franche et brutale que la mienne et je le considérais sur ce point un peu comme mon maître.

– Daniel : Rien ?

– Adrien : Rien.

– Daniel : Rien, rien ?

– Adrien : Absolument rien. Positivement rien. D’ailleurs depuis que je suis arrivé je n’ai rien fait. Je fais même de moins en moins. Je veux en arriver au rien absolu.

– Daniel : C’est très difficile. Il faut une application et un soin énorme.

– Adrien : Tandis que moi ça me vient tout naturellement. C’est ma pente.

– Daniel : Oui mais suivre sa nature c’est plus éreintant que de la contrer. D’ailleurs tu ne fais pas rien, tu lis.

– Adrien : Mais si je ne lisais pas je penserais, et penser c’est au fond la chose la plus pénible et la plus accaparante qui soit. Je crois qu’on pense toujours trop. L’important ce n’est pas de penser mais de participer. Un bouquin ça me fait penser dans une certaine direction qui est celle du bouquin. Ce que je ne veux pas c’est penser dans ma direction à moi. Je veux me laisser mener, je veux faire comme l’Arabe, dans la rue il res-

sent la rue, tandis que nous on pense au but. C'est l'Arabe qui a dit : « *Un, c'est le premier chiffre du nombre qui ne se termine jamais...* »

Eric Romher, *La collectionneuse*

MANDRAKE

Faust : Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et, depuis dix ans, je promène çà et là mes élèves par le nez. – Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie.

Johann Wolfgang von Goethe, *Faust*

Tout est magie, ou rien. Rationalité de la magie.

Novalis, *Les études de Freiberg* (34)

UN EST LE PREMIER CHIFFRE DU NOMBRE QUI NE FINIT PAS

(Vers d'un quatrain de Omar Khayyâm. N.d.é.)

Quand suis-je né ? Quand mourrai-je ?
Aucun homme ne peut évoquer le jour de sa naissance
et désigner le jour de sa mort.
Viens, ma sœur bien-aimée !
Je veux demander à l'ivresse de me faire oublier que
nous ne saurons jamais rien.

#

Pauvre homme, tu ne sauras jamais rien.
Tu n'élucideras jamais un seul des mystères qui t'entourent.
Puisque les religions te promettent le Paradis, aie soin
de t'en créer un sur cette terre,
Car l'autre n'existe peut-être pas.

#

Le vaste monde : un grain de poussière dans l'espace.
Toute la science des hommes : des mots.
Les peuples, les bêtes et les fleurs des sept climats : des ombres.
Le résultat de ta méditation perpétuelle : rien.

#

Bien des gens après nous, du Monde auront leur part ;
De nous il ne restera nul souvenir.
Avant notre venue, rien ne manquait au Monde ;
Après notre départ, rien ne lui manquera.

À LA MANIÈRE DE

Je n'ai rien fait, je sais, et je ne ferai rien,
Mais à ne faire rien j'ai retiré ceci :
Qu'on fasse tout ou rien, c'est du pareil au même,
De qui je ne serai, qui je suis est le spectre.

#

N'espère rien, car rien excepté rien ne s'obtient par
L'espoir : c'est comme un homme qui lancerait à la
route
Des regards faits de cet espoir que quelqu'un vienne à
lui
Sous le prétexte que la route est faite pour que l'on y
marche.

#

Je ne sais rien, je ne veux rien, n'aspire à rien.
Le livre que je ne lis pas, déjà fermé,
M'a fatigué quand je l'ai su sérieux et grand.
Tout n'est rien, un Dieu mort se tenant au milieu.

#

Tout comme la poussière un moment soulevée,
Par le vent qui vient et qui va, sur le chemin
Le souffle creux de cette vie dresse des riens
De rien – nous ! –, puis s'arrête, et les redonne au rien.

Fernando Pessoa, *Rubayat*

DAZIBAO

Manifeste

... Écrire un dernier manifeste.

... Les objectifs seraient simples : déballer son sac, trouver preneur, et disparaître. Tirer dans le tas, et tirer sa révérence...

[...]

... Manifeste :

... et je vais, tu vas, il va,
nous allons tous, à ras-terre,
en rases-mottes, à ras le bol,
ne comptant plus sur rien, sur
personne ; ne croyant plus à
rien – « ever ! »

« Tomorrow is cancelled /... »

... Mais à quoi bon ?

Phallosophie et vaginalisme constituent le tout, et la partie, de l'actuelle syphilisation : fuck !

... Manifeste ?

Ridicule ! Il n'y a plus de manifeste possible ! Il n'y a plus rien qui ne soit, n'ait été manifesté, dit-crié, clamé-pris-repris-bastonné-contesté-enfermé-torturé-relâché-adoré-tourné-en-ridicule une fois, dix fois, cent fois ! Or, vous savez le reste. Donc, nous parlons pour nous seuls !

« Nous ? » Ridicule !

JE, JE-RIEN, JE PARLE / DIS RIEN POUR PERSONNE !

Richard Dubois, texte parut dans la revue *Le Temps Parallèle*, n°32, 1982.

PAVILLON 36

(Un titre de l'album *Abracadaboum* du groupe Bérurier Noir. N.d.é.)

J'ai mal
Et mes ongles sont morts
Aux barreaux de mon lit ;
J'ai mal,
Et mes poings sont usés,
Aux barreaux de mon lit ;
Pétrifiée, ma voix,
À ces mêmes barreaux. J'ai mal !
Mais ma pensée
Demeure plus douloureuse
Encore
Que mon ventre,
Car je viens de comprendre :
Je ne suis rien !
J'ai mal
Car je suis néant ;
Il a été ma source,
Il est mon but,
Il sera ma vie. Je ne suis
Rien ;
Rien ;
Rien ;
Comme tous les autres,
Tous, rien.

Gérard Blua, *Être moi*

TYPE F

(Nom des cellules d'emprisonnement individuel en Turquie. N.d.é.)

Puis suivent de longues nuits sans jour, passées dans le cachot de la prison de Souzdal, une cellule de pierre humide connue sous le nom de niche, dont la valeur architecturale réside en ceci que l'homme y est comme emmuré vivant et perçoit ainsi son être terrestre, confronté à l'éternité de la pierre et du temps, comme un grain de poussière dans l'infini. Novski était un homme à la santé déjà très ébranlée ; les longues années de captivité et la passion révolutionnaire qui se nourrit du sang et des glandes avaient affaibli ses poumons, ses reins et ses articulations. Son corps était maintenant couvert d'abcès qui perçaient sous les coups de matraque en caoutchouc et d'où coulait un sang utile en même temps qu'un pus inutile. Mais il semble que Novski, au contact de la pierre de son tombeau vivant, tira certaines conclusions métaphysiques qui diffèrent sans doute peu de celles qui suggèrent l'idée que l'homme n'est qu'une parcelle de poussière dans l'océan de l'infini ; mais visiblement, cette prise de conscience lui souffla d'autres déductions que les architectes de la niche n'avaient pas pu prévoir : rien pour rien. L'homme qui a trouvé dans son cœur cette pensée hérétique et dangereuse qui parle de la vanité de sa propre existence se trouve cependant confronté à un (dernier) dilemme : admettre le provisoire de l'existence au nom de cette prise de conscience précieuse et chèrement acquise (qui exclut toute moralité et est donc absolument libre) ou bien, au nom de cette même prise de conscience, s'abandonner à l'étreinte du néant.

Danilo Kiš, *Un tombeau pour Boris Davidovitch*

PERPÈTE

Rien. C'est terrible de penser à l'implacable condamnation que contient ce petit mot.

Léonid Andreïev, *Le joug de la guerre*

DEVINETTE

Qu'est-ce qui est et n'est pas ?

Rien.

Comment peut-on être et ne pas être ?

Le nom est, et la chose n'est pas.

Quid est quod est et non est ?

Nihil.

Quomodo potest esse et non esse ?

Nomine est, et re non est.

Lucrèce, *De rerum natura*

Il est convenu aujourd'hui que le Vide n'existe pas : on sait que l'espace est aux corps ce que le temps est aux faits, un rapport, une abstraction de notre cerveau. Mais nous n'en sommes pas moins forcés d'admettre entre les choses et dans leur tissu, puisque aucune molécule n'en touche une autre, ce libre milieu supposé par Lucrèce. Où Lucrèce a vu le Vide, c'est-à-dire rien, nous plaçons quelque chose : mais ce quelque chose équivaut à ce rien. Bien plus, ce quelque chose est au-dessous, au delà de rien. Il est plus subtil que le vide le plus parfait obtenu par nos machines pneumatiques : il est impondérable. Au Vide lucrétien substituez par la pensée l'Éther de nos savants, et Lucrèce sera ici au courant de la science contemporaine. Ainsi encore dans ces quelques vers :

Les ombres de l'esprit, les terreurs du sommeil
Bravent l'éclat du jour et les traits du soleil ;
Mais la Nature s'ouvre et la nuit se dissipe.

Au seuil de la science est assis ce principe :
Rien n'est sorti de rien. Rien n'est l'œuvre des dieux.

C'est à force de voir sur terre et dans les cieux
Des faits dont la raison cherche en vain l'origine,
Que nous plaçons en tout la volonté divine.
De là cette terreur qui nous accable. Eh bien !
Quand nous saurons que rien ne peut sortir de rien,

Nous verrons s'éclairer notre route, et les choses,
Sans miracle et sans dieux, nous révéler leurs causes.
Que tout vienne de rien ? tout peut venir de tout,
Et la loi de l'espèce en hasard se résout.

D'après la Préface d'André Lefèvre à l'édition de 1899 du *De la nature des choses*.

NATURISME

Cantate de la nudité

Je chanterai ce chant nouveau : la nudité.
La pureté réelle est vide de pensée ;
La pensée, elle doit se tenir à l'écart.
C'est ainsi, moi que j'ai perdu ce qui est moi.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.
Ce qui m'est étranger cesse de me leurrer.
Et j'aime autant être pauvre que riche.
Point d'image qui me contente :

Il m'a fallu me vider moi-même.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de
souci.

Johannes Tauler

En évoquant sa nudité, Tauler, disciple de **Maître Eckhart**, témoigne d'une expérience spirituelle du rien. La "voie négative" n'est pas le privilège de l'Orient comme on la connaît trop souvent à travers le bouddhisme (le Vide et la Vacuité), le taoïsme (le non-agir) ou encore le soufisme (l'extinction) ; on la retrouve aussi dans l'Un chez **Plotin**, dans la "nudité de l'esprit" chez les mystiques du désert, dans la Ténèbre de l'inconnaissance chez le **Pseudo-Denys l'Aréopagite** ou dans le néant des mystiques rhénane et flamande. Il court de part le monde une Internationale du Rien.

GRAND ALBERT

(Nom d'un traité de magie pratique et de pharmacopée populaire. N.d.é.)

Il y eut un temps où rien n'était ; ce rien n'était pas une des choses existantes, mais, pour parler nettement, sans détour, sans aucune espèce d'artifice, absolument rien n'était. Quand je dis « était », je ne veux pas affirmer que le rien « existait », mais faire comprendre ce que je veux dire, à savoir qu'absolument rien n'existait.

Basilide d'Alexandrie, *Elenchos*

Au tournant du II^e siècle, le Christianisme se penche sur ses origines et ses pratiques encore jeunes, apparaît alors ce que l'on regroupera par la suite sous le terme fourre-tout de gnose et qui tente d'accéder à une sorte de connaissance absolue, plus spirituelle que religieuse et plus spéculative que pratique. Les mystères de toutes sortes sont passés à la moulinette philosophico-mystique d'esprits aussi tortueux que vraisemblablement torturés. Ainsi fait Basilide, explorant les substances de l'âme et les mystères du divin

il tente de mettre en connexion le vide de l'homme et le néant de dieu en greffant la cosmogonie sur l'esprit. Dans cette perspective tout peut être tout, ou rien, et inversement dans tous les sens. Au V^e siècle les pensées regroupées sous le nom du **Pseudo-Denys l'Aréopagite** mettent en avant une « *Ténèbre de l'inconnaissance* », proche du panthéisme, qui déclare que la cause (Dieu !) ayant présidé à ce temps indéfini « *où rien n'était* », n'est rien de tout ce que l'on peut connaître, imaginer ou même de tout ce que l'on ne connaît pas ou n'imagine pas ; il nous manque un mot pour qualifier ce « *rien au-delà du tout qui est tout et rien à la fois* ».

Poursuivons encore la trace de cette admirable réflexion spatio-temporelle. Certains gnostiques considéreront que seul l'esprit étant pur, le corps n'était rien si ce n'est de l'impur ; ainsi ce que le corps pouvait faire n'avait pas d'importance, seul comptait l'esprit. Nous pouvons les soupçonner de ne plus pouvoir, à ce moment de leur réflexion, se contenter de théorie et de légitimer des tentations bien plus pratiques ; la porte d'un corps libéré se vautrant dans la luxure, la spoliation des biens des riches et l'amour libre était alors grande ouverte. Où mène le rien... À tout !

ABRACADABRA

(Formule / amulette magique dont les lettres forment un triangle. N.d.é.)

Le monde est quelque chose fait de rien à l'intérieur
d'un rien fait de quelque chose.

Vladimir Nabokov, *Brisure à senestre*

Pour le poète vaudois Gustave Roud, la poésie est une quête de signes. Dans un dialogue entre *Le corps et l'ombre*, il invite chacun à trouver son propre monde dans le monde même. En prenant l'exemple d'un verre d'eau, il va au-delà de cette apparence formelle de contenu et de contenant pour y déceler les potentialités de mystère immanent un brin magique : « *...cette chose admirable faite d'une transparence que cerne une autre transparence* ». Métaphore du rien, la transparence se fait médiatrice entre le poète et le monde.

PLOTIN

Dans la mesure où sa perfection est au-delà de celle de l'être éternel, l'Un dépasse a fortiori notre propre pensée. Il nous dépossède de nos repères conceptuels habituels parce qu'il est au-delà de toutes les oppositions, le temps et l'éternité, le sensible et l'intelligible, voire l'un et le multiple. Car si nous le nommons "Un", c'est plus pour nous faire comprendre que pour le comprendre en lui-même. Il n'a pas de nature propre. Il n'est pas une unité comme celle dont on compose les nombres. Tout ce que nous disons de lui ne vise qu'à produire une intuition de cette absolue transcendance sans que nous puissions saisir un contenu intelligible lui correspondant. En somme, l'Un n'est rien, n'a rien, ne fait rien, ne pense rien. Par cette méditation, Plotin inaugure ce qui deviendra la théologie négative.

Jérôme Laurent, *Gradus philosophique*

GNOSE POST-MODERNE

Mon Dieu accorde-moi de devenir rien. À mesure que je deviens rien, Dieu s'aime à travers moi. Dieu est tout, mais non en tant que personne. En tant que personne, il est rien.

Simone Weil, *Cahiers*

PALINDROME

Mais rien ne traduisait ce présent sans issue et sans repos comme l'ancienne phrase qui revient intégralement sur elle-même, étant construite lettre par lettre comme un labyrinthe dont on ne peut sortir, de sorte qu'elle accorde si parfaitement la forme et le contenu de la perdition : *In girum imus nocte et consumimur igni*, nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu.

Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*

JE SUIS NÉ ON

(Déclaration de S. Rodanski comparable au « *Je est un autre* » rimbaldien. N.d.é.)

N^{'être rien} JE^{tre tout} O^{uvrir l'être} N^{éant}

Stanislas Rodanski, revue *NÉON*

ÉTAT DE NATURE

Ordinairement l'homme qui n'a jamais eu le sens de la vraie liberté croit qu'il n'y a en général rien de plus élevé que le fait d'être un étant ou un sujet ; c'est pourquoi, quand il entend dire que ce qui exprime la divi-

nité, ce n'est ni l'étant ni l'être, il se demande ce qui peut bien être pensé par-delà l'étant. Alors il se répond : le rien, ou quelque chose du même genre. Oui, c'est bien un rien, mais au sens où la pure liberté est un rien ; comme un rien la volonté qui ne veut rien, qui ne désire rien, pour laquelle toutes choses sont indifférentes, et qui n'est donc mue par aucune... Nous pouvons nommer cette pure liberté le rien, pour indiquer qu'aucune effectuation, ni aucune propriété ne lui est attribuée du dehors. Nous pouvons même aller encore plus loin : si l'on appelle "quelque chose" ce qui est là extérieurement au moins pour soi-même, nous ne pouvons pas donner pour un "quelque chose" cette suprême simplicité. Elle est la pure liberté elle-même qui ne se comprend pas soi-même, la volonté pour la volonté qui pense le rien, et se réjouit de son être rien.

Friedrich von Schelling, cité par J. F. Courtine
dans *Extase de la Raison*

Romantique discret, Schelling s'attache à corrélérer l'Esprit et la Nature, proposant sans le dire une sorte d'animisme métaphysique proche des sociétés primitives (ach, Naturphilosophie !). À son époque, l'anthropologie n'était pas encore de mise mais il a peut-être touché du doigt ce que des gens comme Pierre Clastres mettront plus d'un siècle plus tard en avant, à savoir que l'être humain a pu vivre un jour autrement que sous le joug d'une quelconque autorité artificielle.

Ce que l'on sait maintenant des sociétés primitives ne permet plus de rechercher au niveau de l'économique l'origine du politique. Ce n'est pas sur ce sol-là que s'enracine l'arbre généalogique de l'État. Il n'y a rien, dans le fonctionnement économique d'une société primitive, d'une société sans État, rien qui permette l'introduction de la différence entre plus riches et plus pauvres, car personne n'y éprouve le désir baroque de faire, posséder, paraître plus que son voisin.

Pierre Clastres, *La Société contre l'État*

BUNDSCHUH

(Soulier attaché avec de longues lanières devenu symbole des paysans insurgés de la fin du XV^e et du début du XVI^e. N.d.é.)

Nous inscrivant en faux contre tout nihilisme creux et statique, nous tenons tout particulièrement à souligner que le Néant lui aussi est une catégorie utopique, bien que contre-utopique à l'extrême. Bien loin d'être un fondement "néantisant" ou de constituer en arrière-plan tout aussi "néantisant" (de telle sorte que le jour de l'Être gise entre deux nuits certaines) le Néant n'est – exactement comme l'utopique positif, c'est-à-dire le Foyer ou le Tout – "présent" que sous forme de possibilité objective. Il hante le processus du monde mais ne le supprime pas. Aucun des deux, ni le Rien, ni le Tout ne constitue encore une propriété utopique tranchée et n'offre encore la certitude d'une détermination finale arrêtée, menaçante ou comblante, dans le monde. De la même manière, le hic et nunc, cet éternel recommencement dans la proximité, est lui aussi une catégorie utopique, c'est même la plus centrale ; car contrairement à l'intervention anéantisante du Rien, à l'intervention illuminante du Tout, elle ne s'est même pas encore présentée ni dans le temps, ni dans l'espace. Bien au contraire, les contenus de cette proximité la plus immédiate fermentent encore tout entier au cœur de l'instant vécu, qui n'est autre que le nœud gordien du monde, l'énigme réelle du monde. La conscience utopique veut voir très loin, mais en fin de compte, ce n'est que pour mieux pénétrer l'obscurité toute proche du Vécu-dans-l'instant, au sein duquel tout ce qui existe est en mouvement tout en étant encore caché à soi-même. En d'autres termes : on a besoin de la longue vue la plus puissante, celle de la conscience utopique la plus aiguë, pour pénétrer la proximité la plus proche ;

en tant qu'immédiateté la plus immédiate dans laquelle le noyau du Se-trouver et de l'Être-là (Da-Sein) gît encore, dans laquelle le nœud du mystère du monde est tout entier enfoui.

Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*

« *Je suis, nous sommes* », ainsi commence *L'esprit de l'utopie* ; ce que cherche le jeune Bloch derrière le mot utopie c'est cette part de nous qui s'en est allé au sein de notre je. Mais il ne se pose pas en nostalgique d'un mythique Âge d'or, il se tourne vers l'avenir en considérant l'utopie comme centre du projet révolutionnaire, flirtant ainsi avec la tradition millénariste. Antimoderne, puisant dans un Moyen-Âge idéalisé comme un romantique du XIX^e, il rêve d'une sorte d'apocalypse marxiste accouchant d'une communauté paysanne pieuse et chevaleresque. Non dogmatique (si, si!), de tendance libertaire (si, si!), plus ésotérique que religieux (on est d'accord), Bloch n'en finit pas de surprendre. Ainsi la figure de Thomas Münzer prendra pour lui valeur d'exemple ; en se rangeant derrière le prophète de la Guerre des paysans à la bannière ornée du godillot, Bloch en appelle à la révolte et à la destruction de ce qui est : pouvoir, autorité, savoir. Rien, il ne doit rien rester, étape nécessaire de la *tabula rasa* où justement le rien devient symbole d'espérance pour ceux qui ne possède déjà rien et qui finiront par ne croire en rien ; l'égalité suprême... pour quelques élus survivants.

LIBRE-ARBITRE

Emmanuel Kant, dans *Logique*, ramène la philosophie aux quatre questions suivantes ; on peut s'amuser à mettre en face les mots "rien" ou "tout", au choix et dans tous les sens.

Que puis-je savoir ?	Rien	Tout
Que dois-je faire ?	Rien	Tout
Que m'est-il permis d'espérer ?	Rien	Tout
Qu'est-ce que l'homme ?	Rien	Tout

VIVRE ET PENSER COMME DES PORCS

(Titre d'un livre de Gilles Châtelet, sous-titré *De l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés*. N.d.é.)

Mon souhait à cet instant précis est que je meure. Je ne suis rien en ce monde, comparé à Tyler.

Je suis impuissant.

Je suis stupide, et tout ce que je fais, c'est de vouloir des choses et d'en avoir besoin.

Ma minuscule petite vie. Mon petit boulot merdique. Mon mobilier suédois. Je n'ai jamais, non, jamais dit ceci à quiconque, mais avant de rencontrer Tyler, j'envisageais d'acheter un chien et de l'appeler « Entourage ».

Votre vie peut aller mal, mal jusqu'à ce point-là.

Tue-moi.

J'agrippe le volant et nous ramène à toute force dans le flot de la circulation.

Maintenant.

Préparez-vous à évacuer l'âme. Maintenant.

Le mécano lutte pour tirer le volant vers le fossé, et je lutte pour me gagner ma putain de mort.

Maintenant.

Ce stupéfiant miracle de la mort, lorsqu'une seconde, vous marchez et vous parlez, et la seconde qui suit, vous êtes un objet.

Je ne suis rien, et pas même ça.

Chuck Palahniuk, *Fight Club*

AIRE DU VIDE

Surtout ne pensons pas. Ne pensons à rien. Ne jugeons de rien. Autrement, je deviendrai fou. Mais qu'est-ce que c'est qu'un fou ? Autre question à ne pas se poser. Et c'est ainsi que j'ai pu vivre pendant des années dans l'instant, un instant sans commentaires, un instant indéfini.

Eugène Ionesco, *Le Solitaire*

Je vit une vie monotone et sans contenu. Il a 35 ans, il n'est pas laid. Il a simplement la figure un peu fade et fanée, défraîchie dès sa naissance. Il a des yeux bleus délavés. C'est un homme incapable d'amour et n'ayant pas de désirs. *Je* est un non-engagé, un fainéant. Sa vie est dictée par l'habitude qu'il a de faire telle ou telle chose, c'est à dire se lever, faire sa toilette matinale, aller travailler. Toutes ces choses, il les fait par habitude, sans étonnement et sans réfléchir pourquoi. Il n'a pas choisi lui-même ni son travail, ni son patron. Comme en tout, *Je* prend ce qui lui tombe sous la main. Il accepte tout sans question et subit la décision des autres. *Je* renonce à percer les mystères du monde même s'il ne perd pas le sujet de vue. Un collègue de *Je*, Jacques Dupont, a lui de grandes idées politiques qui ne mènent à rien. Ainsi va la vie de *Je*, jusqu'au jour où il fait un héritage qui l'amène à reconsidérer sa vie. *Je* sortira-t-il du grand Rien de sa vie ?
D'après Søren Olsen, *L'Essentialisme est un mysticisme*.

JE

Et cet autre, naturellement, que dire de cet autre, qui divague ainsi, à coups de moi à pourvoir et de lui dépourvu, cet autre sans nombre ni personne dont nous hantons l'être abandonné, rien. Voilà un joli trio, et dire que tout ça ne fait qu'un, et que cet un ne fait que rien, et quel rien, il ne vaut rien.

Samuel Beckett, *Textes pour rien*

Le théâtre permettait à Beckett d'effectuer « *un passage vers l'ailleurs, un passage avec une zone de marge : là où s'aménage un neutre, un autre vide plus créateur où il suffit d'attendre et de jouer à rien* » :

Tout se joue sur le seuil, les frontières entre le temps
passé et le
temps à venir, [...] entre l'ici et l'ailleurs, [...] entre le
moi et
l'autre, [...] dans l'entre-deux du champ bipersonnel
(dans et entre
les couples) mais toujours avec une zone de marge : un
ni... ni...,
ni vie, ni mort, ni présence, ni absence, ni sens, ni non-
sens, ni avec
Godot, ni sans Godot.

Les nombreux textes-partitions, ou textes pour rien pour reprendre le titre que Beckett donne à son recueil de nouvelles, suggèrent les notes fantômes que le chef d'orchestre appelle « *la mesure pour rien* ». Le texte pour rien auquel arrive Beckett lorsque qu'il devient le chef d'orchestre de ses œuvres, pour reprendre l'analogie, peut se lire alors in absentia.

Comment dire, le dernier texte que Beckett écrit quelques semaines avant sa mort, ressemble d'ailleurs à des notes tapotées sur le clavier d'un piano mais dont la musique ne serait pas audible :

rien nul
n'aura été
pour rien
tant été
rien
nul

D'après Nadia Louar, *Samuel Beckett, vers une poétique du bilinguisme* et Ciaran Ross, *Jeux d'absence ou vers une lecture de l'autre*.

LOBOTOMIE

L'ensemble des perceptions fausses est précisément enseigné par l'école, qui prépare l'entrée en jeu de la presse et des persuasions politiques. L'usine qui la fabrique à l'usage de l'école est justement l'université : l'influence des philosophes constitue un pouvoir spirituel que ne soupçonnent pas les Français qui vivent dans le siècle, et qui manifestent enfin des conséquences politiques. Peut-être n'est-ce pas ici le lieu de mesurer complètement le rôle qu'a joué dans la constitution, dans la prise de conscience de la pensée bourgeoise, la philosophie universitaire. Mais je me sens d'abord assuré que la philosophie, quels que soient d'ailleurs ses contenus particuliers, aura l'efficacité cherchée, le rayonnement qui justifie l'opportunité d'une attaque. Je me sens assuré que ses détenteurs doivent être mis en cause. Que les perceptions qu'ils ont patiemment enseignées doivent être soumises à révision. La trahison qui est défendue ici consiste premièrement à détruire le système d'illusions que la philosophie assemble, et à donner le pas à la véritable expérience humaine et à ses problèmes. Quelles que soient les conséquences qu'une pareille démarche peut entraîner pour la sécurité de l'État et la permanence bourgeoise de la France : ces conséquences ne nous concernent pas. Nous n'avons rien à perdre.

Paul Nizan, *Les chiens de garde*

NO FUTURE

CXXIX

Que triste était ma vie et grande ma détresse,
Et amer ce que me répondit ma tristesse,
Tandis que nous songions ensemble aux jours d'antan :
« Nous étions, toi et moi, plongés dans le néant
Dont Dieu nous a tirés par un décret soudain ;
Mais nous replongerons, tu le sais, en son sein. »
L'an se réduit à rien au moment des adieux.
Le passé évanoui a-t-il jamais eu lieu ?

al-Ma'arrî, *Les Impératifs*

CAMARADES

Lorsque je les rencontrais, les visages des hommes me déplaisaient déjà ; mais maintenant, si je les rencontrais dans la rue, je ressentirais une impression physiologique que je ne saurais nommer ici. C'est pourtant vrai : il m'a manqué aussi bien qu'à eux la force de remettre l'époque sur ses gonds, mais je sens trop bien que la volonté qui vit dans mon cœur est autre chose que la volonté de ceux qui feront cette spirituelle remarque, en sorte que je n'ai plus rien à faire avec eux.

Heinrich von Kleist, *Dernière lettre*

La plupart des gens ne nous intéressent pas vraiment, ai-je tout le temps pensé, presque tous ceux que nous rencontrons ne nous intéressent pas, ils n'ont rien d'autre à nous offrir que leur misère de masse, leur bêtise de masse, et ils nous ennuient pour cette raison et nous n'avons naturellement strictement rien à voir avec eux.

Thomas Bernhard, *Des arbres à abattre*

DE L'INUTILE

Houei-tseu dit un jour à Tchouang-tseu qu'un arbre appelé ailante était si mal foutu qu'on ne pouvait rien en faire, et le même Houei-tseu de comparer l'ailante avec les paroles de Tchouang-tseu dont tout le monde s'accordait sur le fait qu'elles étaient inutilisables.

– N'avez-vous jamais vu une belette ? repartit Tchouang-tseu. Elle se tapit pour guetter sa proie, elle saute à l'est et à l'ouest, de haut en bas. Mais un jour elle finit par tomber dans un piège ou se laisser prendre au lacet. Par ailleurs, le yack qui est aussi grand qu'une nuée d'orage n'est même pas capable d'attraper une souris. Vous avez, dites-vous, un arbre de grande taille et déplorez qu'il ne serve à rien. Pourquoi ne le plantez-vous pas au pays du néant, dans une lande déserte ou une friche ? Vous pourriez rôder oisivement autour ou dormir sous ses branches. Aucune scie, aucune hache ne sont là pour le menacer d'une fin prématurée et nul ne saurait lui porter dommage. Que quelque chose ne serve à rien, faut-il vraiment s'en préoccuper ?

Cette histoire provient du chapitre "Liberté naturelle" dans ce qu'il est convenu d'appeler *L'Œuvre complète* de **Tchouang-tseu**.

BEZNATCHALIE

(*Sans autorité, groupes anarchistes russes des années 1905 adeptes des bombes dites "macédoniennes". N.d.é.*)

Et bien, oui, je le répète à la face du monde : toute "organisation" ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs ! Voilà ce que je veux "conter" encore avant de mourir. Tous ceux qui veulent faire de l'Homme la bête d'un troupeau sont des assassins. Quels qu'ils soient. [...] Pourquoi ? Mais parce que je suis convaincu que les révoltes des bergers ne sont que des révoltes commanditées, quoiqu'il leur arrive, parfois, à ces bergers, de se casser le cou, eux aussi, au beau milieu de la commandite, ou de l'illusion.

Et c'est pourquoi je crie, sur mon grabat : Vive l'Homme qui n'adhère à rien !

Panaït Istrati, *L'homme qui n'adhère à rien*

MATÉRIALISME HISTORIQUE

Le temps est tout, l'homme n'est plus rien. Il est tout au plus la carcasse du temps.

Karl Marx, *Misère de la philosophie*

La Weltanschauung marxiste c'est de la drogue dure et la cure de désintoxication est difficile.

Rien n'est aussi stupide que l'intelligence orgueilleuse d'elle-même

Cette phrase de **Mikhaïl Bakounine** (*La Liberté*) pourrait illustrer un avis sur Marx et ses rejets.

RÉVISIONNISME

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. [...] Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*

SCHMILBLICK

(Nom d'un objet qui ne sert à rien inventé par Pierre Dac. Ndé)

Rien ne peut servir à tout, mais tout peut très bien servir à rien.

Pierre Dac

ZAD

(Zone à défendre, TAZ de l'aire francophone. N.d.é.)

PUISQUE RIEN, absolument rien, ne peut être affirmé avec une réelle certitude quant à la « *vraie nature des choses* », tout projet ne peut être que « *fondé sur rien* » (pour reprendre le mot de Nietzsche). Et pourtant, il faut qu'il y ait un projet – ne serait-ce que parce que nous refusons d'entrer dans la catégorie du "rien". À partir de rien, nous ferons quelque chose : le Soulèvement, la révolte contre tout ce qui proclame : « *La nature des choses est ainsi et pas autrement.* » Nous sommes en désaccord, nous ne sommes pas naturels, nous sommes moins que rien aux yeux de la loi – qu'elle soit divine, naturelle ou sociale (rayer la mention inutile). À partir de rien, nous imaginerons nos propres *valeurs*, et par cet acte d'invention nous vivrons.

Hakim Bey, *L'art du chaos*

NULLE PART

C'est notre souffrance qui nous réunit. Ce n'est pas l'amour. L'amour n'obéit pas à l'esprit, et se transforme en haine quand on le force. Le lien qui nous attache est au-delà du choix. Nous sommes frères. Nous sommes frères dans ce que nous partageons. Dans la douleur, que chacun d'entre nous doit supporter seul, dans la faim, dans la pauvreté, dans l'espoir, nous connaissons notre fraternité. Nous la connaissons, parce que nous avons dû l'apprendre. Nous savons qu'il n'y a pas d'autre aide pour nous que l'aide mutuelle, qu'aucune main ne nous sauvera si nous ne tendons pas la main nous-mêmes. Et la main que vous tendez est vide, comme la mienne. Vous n'avez

rien. Vous ne possédez rien. Vous êtes libre. Vous n'avez que ce que vous êtes, et ce que vous donnez. Je suis ici parce que vous voyez en moi la promesse, la promesse que nous avons faite il y a deux cents ans dans cette ville - la promesse tenue. Car nous l'avons tenue, sur Anarres. Nous n'avons que notre liberté. Nous n'avons rien à vous donner que votre propre liberté. Nous n'avons comme loi que le principe de l'aide mutuelle entre les individus. Nous n'avons comme gouvernement que le principe de l'association libre. Nous n'avons pas d'États, pas de nations, pas de présidents, pas de dirigeants, pas de chefs, pas de généraux, pas de patrons, pas de banquiers, pas de seigneurs, pas de salaires, pas d'aumônes, pas de police, pas de soldats, pas de guerres. Et nous avons peu d'autres choses. Nous partageons, nous ne possédons pas. Nous ne sommes pas prospères. Aucun d'entre nous n'est riche. Aucun d'entre nous n'est puissant. Si c'est Anarres que vous voulez, si c'est vers le futur que vous vous tournez, alors je vous dis qu'il faut aller vers lui les mains vides. Vous devez y aller seuls, et nus, comme l'enfant qui vient au monde, qui entre dans son propre futur, sans aucun passé, sans rien posséder, dont la vie dépend entièrement des autres gens. Vous ne pouvez pas prendre ce que vous n'avez pas donné, et c'est vous-même que vous devez donner. Vous ne pouvez pas acheter la Révolution. Vous ne pouvez pas faire la Révolution. Vous pouvez seulement être la Révolution. Elle est dans votre esprit, ou bien elle n'est nulle part.

Ursula K. Le Guin, *Les dépossédés*

OS CANGACEIROS

(Nom désignant les bandits sociaux au Brésil. N.d.é.)

Je ne suis rien, mon fusil est tout,
Je ne possède rien, mais ne souhaite pas plus que ce
que j'ai,
Je n'ai besoin de rien, la montagne me nourrit.

Les poteras m'ont traqué dans tout le Shar, mais les bois
m'ont caché.

Je ne suis rien, mais je suis libre,
Je ne possède rien, sauf mon fusil,
Je n'ai besoin de rien, mais j'ai beaucoup volé.

Dans l'été torride, la Vardar a étanché ma soif.

Je ne suis rien, juste un Ajduk,
Je ne possède rien, j'ai tout donné,
Je n'ai besoin de rien, sauf de mon fusil.

Un jour, en paix, je rejoindrai le Pirin et cultiverai la
terre.

Je ne suis rien, juste un Ajduk...

Anonyme, ballade macédonienne

PIERRE TOMBALE

Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.

Gérard de Nerval, Épitaphe

Pas poseur, – posant pour l'unique ;
Trop naïf étant trop cynique ;
Ne croyant à rien, croyant tout.
Son goût était dans le dégoût.

Tristan Corbière, *Építaphe*

Je ne crains rien. Je n'espère rien. Je suis libre.

Nikos Kazantzakis, *Ascèse* [et építaphe]

TOUT ÇA POUR ÇA

Rien ne vaut rien. Il ne se passe jamais rien et cependant tout arrive. Mais cela est indifférent.

Friedrich Nietzsche, *Aphorismes égarés et autres rigolades*

NÉCROLOGIE ET COMPAGNIE...

Une date suivie d'une * notifie un suicide...

Amiel, Henri-Frédéric. Genève, 1821-1881. Georges Palante aime citer Amiel dans lequel il voit un météorologue du *moi* et un explorateur du *soi*, notamment dans *La sensibilité individualiste*. Avec son introspection poussée dans ses derniers retranchements, il serait curieux de transposer Amiel à notre époque de blogs et de réseaux sociaux divers ; notre prolifique diariste genevois aurait-il succombé aux charmes du WWW ? En date du 16 février 1855 il écrit : « *Tout en moi est virtuel* » ; Amiel se construisant un double virtuel dans l'épaisseur du papier, de la même manière qu'Internet aspire à construire un double du monde réel. (d'après *Pop-Culture*, 23 août 2001)

Andreïev, Léonid. 1871-1919. D'abord proche des milieux révolutionnaires de Russie, Andreïev s'en détachera, estimant par anticipation que la révolution déboucherait sur le despotisme ; prémonitoire. Il est l'auteur d'un huis-clos carcéral, *Les Sept pendus*.

Angelus Silesius, Johannes Scheffler pour l'état civil ; l'Ange de Silésie voleta de 1624 à 1677. « *Le Voyageur chérubinique est l'une des perles de la poésie mystique inspirée par le Christianisme. Il ne porte pas, cependant, une marque chrétienne absolue car Angelus Silesius appartient à ces mystiques universels qui rejettent tout dogmatisme, ce qu'une certaine orthodoxie n'a pas manqué de lui reprocher, en arguant un prétendu panthéisme.* » (Jacques Masui, *De la vie intérieure*)

Anonyme, intemporel et sans patrie. Les êtres les plus intéressants sont ceux dont nous ne savons rien et dont personne ne saura jamais rien.

Arendt, Erich. 1903-1984. Anti-nazi de la première heure et marxiste spontané plus que marxiste dogmatique, il rejoint la 27^e division Carlos Marx lors de la guerre d'Espagne puis s'occupe d'action culturelle par le biais des Bibliothèques mobiles. Naïf, il rejoint la R.D.A. après la Seconde guerre mondiale mais se détachera rapidement de l'utopie socialisante en construisant une poésie indépendante.

Arlt, Roberto. 1900-1942 en Argentine. *Les Sept Fous* a inspiré le film *Los porfiados* ("Les acharnés") de Mariano Torres Manzur qui reprend le thème d'un groupe de pauvres, xiphophores de l'humanité opprimée, adeptes d'un crypto-blancisme et représentant à eux seuls l'ensemble des tares du militantisme politique. Entre critique sociale, bouffonnerie et mascarade néo-romantique, de quoi briser tout reste d'illusion révolutionnaire... « *Se faire des illusions est un problème dans la mesure où, justement, il est question d'une illusion* » (ouverture du film).

Asimov, Isaac. 1920, Smolensk et 1992, Big Apple. Vulgarisateur scientifique et technophile littérairement inspiré, Asimov est l'auteur de nombreux romans et nouvelles de science-fiction, anticipations d'hier et réalités de demain, où matérialisme historique, psychologie, mathématique et cybernétique sont la *Fondation* (oui, oui au singulier) d'un expansionnisme humain inter-sidéral. Lapidier *Les Robots* ou son créateur (singulier toujours) ?

Augiéras, François. 1925 aux États-Unis, 1971 en France. Pan fait homme. François Augiéras, qui utilise aussi le pseudonyme de Abdallah Chaamba, est une sorte de Rimbaud médiumnique qui a miraculeusement survécu jusqu'à ses 46 ans. Adolescent coureur de bois et scout un brin maréchaliste amateur de culottes courtes, marin éphémère et vélocipédiste notoire, auteur du sulfureux *Le Vieillard et l'enfant*, berger en Algérie et méhariste saharien, pansexuel spermophile, nomade ennemi de la civilisation, pré-hippie extatique, croyant sans dieu et chaman animiste, exhibitionniste illuminé, peintre de surfaces de circonstance, et enfin mage cavernicole avant de rejoindre épuisé le Cosmos dans une dernière transe ; ouf, n'en jetez plus, la damnation est acquise ! À lire, la biographie d'un ami : *Un barbare en Occident* de Paul Placet.

Autin-Grenier, Pierre. 1947-2014. *Toute une vie bien ratée* fait partie d'une trilogie au désespoir joyeux comme ses autres titres l'attestent : *Je ne suis pas un héros* et *L'Éternité est inutile*. Extrait : « [...] sur la radio restée branchée de la veille, la voix d'Arlette appelle à la grève générale et à la Révolution prolétarienne ! Les piles du poste certes sont un peu fatiguées et déçues aussi d'avoir fonctionné toute la nuit pour distraire seulement la pomme de douche et une ou deux savonnets au romarin, mais Arlette pousse fort la chansonnette,

secoue de leur sommeil travailleuses et travailleurs et tout d'un coup j'ai vingt ans de moins ; à poil entre bidet et lavabo, sous mon bide pas très trotskiste, je crois bien que me voilà un début d'érection ! Arlette, imperturbable, dit qu'il faut continuer le combat. »

Bachelard, Gaston. 1884-1962. Auteur inattendu d'une biographie décalée de Lautréamont, il y développe une approche vitaliste où ce qui reste d'animal en l'homme s'exprime dans son activité insatiable et parfois explosive ; mais cet animal particulier est « *capable d'une action gratuite* », autrement dit, d'une action qui échappe à tout déterminisme grâce à son insatiable imagination. Nous en avons la preuve chaque jour.

Bakounine, Mikhaïl. 1814-1876. Le tenant d'un communisme anti-autoritaire avait anticipé le devenir de la blague marxiste : « *Pour le prolétariat, un régime de casernes où la masse uniformisée des travailleurs et des travailleuses s'éveillera, s'endormira, travaillera et vivra au tambour ; pour les habiles, un privilège de gouvernement [...] À l'intérieur, ce sera l'esclavage ; à l'extérieur la guerre sans trêve à moins que tous les peuples ne se résignent à subir le joug d'une nation essentiellement bourgeoise et d'un État d'autant plus despotique qu'il s'appellera l'État populaire.* » (*La révolution nécessaire*)

Bashô, Matsuo Munefusa dit. 1644-1694. Dans un souci de légèreté de ton, il adopte un style concis sans pour autant sacrifier à la facilité ; l'esprit haïku quoi. S'installant parfois en ermitage solitaire (en prenant soin d'y transplanter son bananier fétiche), Bashô reste un moine errant qui régulièrement s'en va pour justement empêcher à son style de se figer.

Basilide d'Alexandrie. Aux environs de 130 après JC. L'ensemble de son œuvre n'est connue que par le biais de ses détracteurs, ce qui en renforce le côté mystérieux et les relents hérétiques emprunts de manichéisme et de zoroastrisme. On lui devrait l'Abraxas, sorte de représentation ultime des 365 émanations de Dieu... Oui, c'était une époque où l'extravagance était lieu commun.

Bataille, Georges. 1897-1962. « *Cette fuite se dirigeant vers le sommet (qu'est dominant les empires eux-mêmes, la composition du savoir) n'est que l'un des parcours du "labyrinthe". Mais ce parcours qu'il nous faut suivre de leurre en leurre, à la recherche de "l'être", nous ne pouvons l'éviter d'aucune façon* » (*L'expérience intérieure*). N'est-ce pas, lecteur ?

Baudelaire, Charles. 1821-1867. De la poésie scolaire il ne reste généralement qu'un seul ouvrage : *Les Fleurs du Mal*. Au-delà des reflets interdits d'une agitation séduisante pour l'adolescence, Baudelaire pose la question de ce qui bouscule et bouleverse : celle du nihilisme, mot dont il s'empara entièrement comme de son houka.

Beckett, Samuel. 1906-1989. Irlandais, Beckett s'installe à Paris en 1937 et finit par produire une œuvre bilingue, écrivant tour à tour en français ou en anglais, traduisant systématiquement lui-même ses textes dans l'une ou l'autre des deux langues. Mais la double langue n'était peut-être pas encore suffisante : « *Où irais-je, si je pouvais aller, que serais-je, si je pouvais être, que dirais-je, si j'avais une voix, qui parle ainsi, se disant moi ?* » (*Textes pour rien*)

Bergman, Ingmar. 1918-2007. « *Il existe quelque chose, une menace qui est là et dont nous ne parlons pas, parce que les mots nous manquent. Quelle est donc cette image idyllique que nous voulons à tout prix conserver, bien qu'elle soit parfaitement creuse et qu'elle laisse filtrer la pourriture par tous les côtés ? [...] Pourquoi continuons-nous à croire à toutes sortes de miracles [...], bien qu'on entende monter le grondement et qu'on sache que la catastrophe approche ? Pourquoi ne détruisons-nous pas une société qui est morte, inhumaine, folle, humiliante, empoisonnée ?...* » (*De la vie des marionnettes*)

Bergson, Henri. 1859-1941. Chien d'arrêt et homme du flair, il privilégie l'intuition plutôt que la déduction pour accéder à la connaissance mais conserve sa laisse : « *Nous remontons donc de cause en cause, et si nous nous arrêtons quelque part, ce n'est pas que notre intelligence ne cherche plus rien au-delà, c'est que notre imagination finit par fermer les yeux, comme sur l'abîme, pour échapper au vertige.* »

Bernhard, Thomas. 1931-1989. Thomas Bernhard avait décidé de ne pas se taire. Non pas que crier, hurler, accuser, haïr, dénoncer servent à quoi que se soit, ça il en avait fait son deuil du début, mais simplement pour ne pas être un pion inconscient de plus dans la grande fange humaine. La société viennoise sera sa victime expiatoire ; empêtrée dans une après-guerre pleine d'hypocrisie quant au nazisme, de conformisme bourgeois et de culture névrosée, elle devient le symbole d'un monde moderne destructeur de l'individu et de la nature. Par une disposition testamentaire, signée chez un notaire deux jours avant sa mort, il exigera que toutes les représentations, toutes les publications et toutes lectures de ses œuvres soient interdites en Autriche. Le testament précise aussi que « *Bernhard ne veut rien à voir à faire avec l'État autrichien et interdit tout rapprochement de son travail ou de sa personne avec lui* ».

Bey, Hakim ; plus prosaïquement Peter Lamborn Wilson, né en 1945 à New York. Une sorte de néo-situ à la sauce US, alchimiste post-anar et méta-politicien soufi créateur des TAZ (Zones autonomes temporaires). De quoi boire, manger et plus si affinités.

Bion de Boristhène. Marx n'aurait pas aimé mais en ce temps-là le lumpenproletariat pouvait enfanter d'un philosophe : « *Mon père était un fils d'esclave et se mouchait avec sa manche [...]. Ma mère était la seule femme que ce pauvre homme pût prendre, elle était catin et sortait d'une maison close. Mon père ayant fraudé le fisc, fut vendu et toute sa famille avec lui.* » (dixit Diogène Laërce)

Black, Robert « Bob ». 1951 à Detroit, capitale mondiale de l'automobile. Travailler (XI^e s.), du lat. vulg. *tripaliare* « *tourmenter, torturer avec le trepalium* » (désignant en lat. tard. un instrument de torture), d'abord empl. au sens de « *faire souffrir, physiquement et moralement, gêner, ennuyer* » et comme pronom au sens de « *se tourmenter* »... L'étymologie prend ici tout son sens.

Blaga, Lucian. 1895-1961. Natif de Transylvanie, Blaga est un poète du village et par village il faut entendre le lieu central de vie de la communauté au sein d'une nature qui nourrit, protège mais aussi interroge. Sa parole est celle d'un monde qui s'est en allé et dont il garde en quelque sorte la mémoire et le sens peut-être caché. Blaga n'est pas

un poète religieux mais l'ombre de la divinité plane sur son univers poétique. À la réalité concrète et tangible de la nature répond le silence, le rien d'un dieu qui n'est pas. À cette image, sa nostalgie du village ancien, disparu et auquel il n'appartient plus, est une mémoire du vide, du rien. (d'après Sanda Stolojan, *Lucian Blaga ou l'autre mémoire*)

Blatný, Ivan. 1919-1990. Originaire de Moravie, contraint à l'exil en Occident, il passe de longues années en internement psychiatrique ou para-psychiatrique. Toute son œuvre se retrouve sur cette ligne de crête où conscience et inconscience cohabitent sans démarcation précise avec le limes de la folie, mais en terre de poésie aucune frontière n'existe.

Bloch, Ernst. 1885-1977. «*Penser, c'est dépasser... Le meilleur de la religion, c'est qu'elle engendre des hérétiques...* », déclare-t-il dans *L'Athéisme dans le Christianisme* ; peut-être est-ce grâce à lui qu'il y eut la tête de Münzer sur les billets de 5 marks est-allemands ? Pour les rêveurs de communautés moyenâgeuses et laborieuses voir les écrits de Gustav Landauer (*La Communauté par le retrait*) ; pour une approche critique des rêves éveillés, lire *Histoire et utopie* de Cioran.

Blua, Gérard. 1945 à Marseille. Il participe dans les années 1980 à l'intéressante revue de création poétique *Le Temps Parallèle* : « *C'était une période rêvée, mais nous ne le savions pas. Le livre, et en particulier la poésie, était toujours magique pour le grand public.* » Book's not dead ! Not yet...

Burroughs, William S(eward). 1914-1997. « *Alors que Kerouac retourna vivre avec sa mère dans les années 60 et épousa la sœur d'un ami d'enfance, et que Ginsberg régna pendant les années hippies, ce furent les années 1980 et 1990 [...] qui allaient être l'ère de William Burroughs, le plus sombre des trois anges de la Beat Generation.* » (Regina Marler, *Queer Beats*). Burroughs est l'inventeur du cut-up qui consiste à prendre des parties de textes existant et à les assembler dans un ensemble plus ou moins cohérent !

Cage, John. 1912-1992. Musicien déçu par son expérience d'une pièce insonorisée dans laquelle il n'entendit non pas rien mais les bruits de tuyauterie de son propre corps, il livre dès 1948 dans *Les Confessions d'un compositeur* son envie de faire un morceau de silence ininterrompu. 4'33" n'est pas un silence mais une symphonie de bruits de fond ; « *jusqu'à ma mort il y aura toujours du bruit et il continuera à me suivre même après.* » Sans dec. !

de Campos, Álvaro. 1890 au Portugal, sa mort nous reste inconnue. D'ascendance juive, il devient ingénieur naval à Glasgow, voyage en Orient et ramène certainement l'inspiration de son *Opiarium* à bord. Partisan d'une esthétique non aristotélicienne qu'il voit incarnée par trois poètes : Walt Whitman, Alberto Caeiro et... lui-même, il utilise un monocle et s'est forgé une solide réputation d'homme à la fois irascible et impassible. Fernando Pessoa l'appelait « *son fils* ». (d'après Antonio Tabucchi, *Une malle pleine de gens*)

Camus, Albert. 1913-1960. Camus explore dans *Le Mythe de Sisyphe* les confins de l'absurde, s'interrogeant sur ce qui, partant de la Création, mène à l'anéantissement et, par là, sur le sens du suicide. Il prolonge sa quête, sous des angles plus historiques et politiques, dans *L'Homme révolté*. Il semble que les actuels candidats au Djihad aient fait l'exégèse pratique à la fois du *Mythe de Sisyphe* et de *L'Homme révolté* ; Prométhées introvertis des Temps modernes ils donnent à leur mort le sens absurde de leur Foi : « *N'être rien, voilà le cri de l'esprit lassé de ses propres révoltes.* »

Carnap, Rudolf. 1891-1970. Son intérêt pour le langage des sciences et la philosophie a fait de lui l'un des initiateurs du tournant linguistique en philosophie. Un fois dit ça, tout reste à dire.

Celan, Paul. 1920-1970*. Paul Celan (Paul Antschel) est natif de Bucovine, contrée à l'identité multiple s'il en est mais pétrie de langue et de culture allemandes dans lesquelles les Maskilim de la Haskala (Juifs partisans des Lumières) voyaient une promesse d'émancipation. L'allemand est pour Celan bien plus qu'un vecteur d'expression, c'est un absolu d'expression poétique, et il existe ainsi une continuité de cette langue passant par Hölderlin, Rilke et lui. Mais l'Histoire est ingrate et l'on sait sur quoi cette émancipation espérée déboucha.

Céline, Louis-Ferdinand. 1894-1961. Son chat avait pour nom Bébert ; fidèle, il vécut pessimiste et irascible jusqu'à un âge avancé.

Cendrars, Blaise. 1887-1961. L'homme qui concilie la Légion et le Surréalisme (mais le chant de marche de la Légion est en lui-même un hymne surréaliste) ; une identité multiple mais une personnalité unique. La biographie d'un ami qui lève un coin du voile mais sans que l'on sache si c'est le bon : *L'homme que fut Blaise Cendrars* de Albert t'Serstevens.

Chany, Alain. 1946-2002. Homme de peu et de peu de textes, Alain Chany, après avoir sorbonné en philosophie et s'être lassé de 68, se retire élever des brebis dans une ferme de Haute-Loire. Pulls tricot, clopes roulées et scotch sur lunettes, j't'emmerde !

Char, René. 1907-1988. Char a mis une grande attention dans l'édition limitée de ses textes, voulant allier le "contenu" au "contenant" ; il travaille ainsi avec l'éditeur-typographe Guy Levis Mano dont les jaquettes se veulent le reflet des textes qu'elles annoncent, sans cosmétique superflu. On retiendra de Char sa capacité poétique à résister aux stéréotypes : « *Que je m'observe dans mes manques comme dans mes excès, dans l'ivresse, dans le tourment, je ne me découvre pas d'ambition : ma démocratie n'est pas de ce monde.* »

Charbonneau, Bernard. 1910-1996. Pionnier de l'écologie politique et critique du progrès ; la récente parution de *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, montre l'acuité et la précocité de sa pensée ainsi que celle de son ami Jacques Ellul, tous deux proches du Personnalisme de Mounier et des cercles non-conformistes des années 30 en quête d'une autre voie. « *Parce que nous sommes revêtus de vêtements, de lois et de morales, nous éprouvons le besoin de nous en dévêtir.* » (*Le jardin de Babylone*)

Chateaubriand, François René de. 1768-1848. Vite, monter la colline la plus proche et sentir le vent souffler dans ses rouflaquettes : « *Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.* » (René)

Chevallier, Gabriel. 1895-1969. « *Déjà à dix-neuf ans, je ne pensais pas qu'il y eût de la grandeur à plonger une arme dans le ventre d'un homme, à me réjouir de sa mort. Mais j'y suis allé tout de même. Parce qu'il eût été difficile de faire autrement ? Ce n'est pas la vraie raison, et je ne dois pas me faire meilleur que je ne suis. J'y suis allé contre mes convictions, mais cependant de mon plein gré – non pour me battre, mais par curiosité : pour voir.* » Satisfait ou remboursé, la guerre ne déçoit personne.

Cioran, Emil. 1911 à Sibiu dans les Carpates méridionales et 1995 à Paris. Après des début proches d'une certaine "mystique fasciste" (voir *Cioran avant Cioran* de Vincent Piednoir), il devient le contempteur désabusé d'une humanité au destin tragique. « *En elle-même, toute idée est neutre, ou devrait l'être ; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démençes ; impure, transformée en croyance, elle s'insère dans le temps, prend figure d'événement : le passage de la logique à l'épilepsie est consommé... Ainsi naissent les idéologies, les doctrines, et les farces sanglantes. [...] Dans tout homme sommeille un prophète, et quand il s'éveille il y a un peu plus de mal dans le monde...* » (Précis de décomposition)

Clastres, Pierre. 1934-1977. « *À l'origine, le discours de Pierre Clastres est dirigé contre l'ethnocentrisme. Nous définissons trop souvent les sociétés primitives à l'aide de déterminations négatives, comme des "sociétés sans..." : sans écriture, sans classes, sans État. Or, nous dit Clastres, elles sont, non pas des "sociétés sans ..." , mais des "sociétés contre ..." ; elles ne sont pas frappées de manque ou de privation ; de façon tout à fait positive, elles prononcent un refus, lui-même fondé sur un choix* », mais « *le malheur est que la réalité ne se laisse pas toujours aisément enfermer dans les carcans que lui prépare Clastres* ». (Emmanuel Terray, « Une Nouvelle anthropologie politique ? » in *L'Homme*, 1989, tome 29 n°110)

Claudiel, Paul. 1868-1955. « *Tout périt. L'univers n'est qu'une manière totale de ne pas être ce qui est. Que disent donc les sceptiques et quelle n'est pas la sécurité de notre connaissance ! Certes, et nous avec, le monde existe ; certes, il est puisqu'il est ce qui n'est pas.* » (Art poétique)

Cloots, Anacharsis. 1755-1794. « *Les adversaires de la religion ont bien mérité du genre humain. C'est à ce titre que je demande, pour le premier ecclésiastique abjuteur, une statue dans le temple de la Raison. C'est l'intrépide, le généreux, l'exemplaire Jean Meslier, curé d'Etrépigny en Champagne, dont le Testament philosophique porta la désolation dans la Sorbonne et parmi toutes les factions christicoles. La mémoire de cet honnête homme doit être réhabilitée sous le régime de la nature.* » (27 brumaire an II, à la tribune de la Convention)

Cœurderoy, Ernest. Naissance en 1825 à Avallon (petite ville de l'Yonne injustement méconnue mais qui vit passer de nombreux espoirs révolutionnaires aussi divers, variés que confus) et 1862*. Certains disent qu'il pourrait être le père biologique du mystérieux Didier de Chousy qui remplace dans son roman *Ignis*, modernisme oblige, les Co-saques par des androïdes à vapeur.

Coquelet, Louis. 1676-1754. On l'imagine dilettante et fainéant, mais l'on se trompe peut-être. En tout cas, il semble avoir été un bon plagiaire, ainsi son *Éloge de rien* puise-t-il son inspiration dans les nombreuses digressions en latin de Jean Passerat autour de ce thème un bon siècle auparavant.

Corbière, Tristan. 1845-1875. Un poète maudit selon les critères de Verlaine.

Je voudrais être un point épousseté des masses,
Un point mort balayé dans la nuit des espaces ;
... Et je ne le suis point !

Je voudrais être alors chien de fille publique
Lécher un peu d'amour qui ne soit pas payé ;
Ou déesse à tous crins sur la côte d'Afrique,
Ou fou, mais réussi ; fou, mais pas à moitié.
(*Les Amours jaunes*)

Courteline, Georges. 1858-1929. Georges Victor Marcel Moinaux, de son vrai nom, est l'inventeur du conomètre qui comme son nom l'indique sert à mesurer le niveau de connerie d'un individu. Sa production littéraire est proche du rayon des Farces et Attrapes.

Crane, Stephen. 1871 dans le New Jersey et 1900 dans un sanatorium de la Forêt Noire. Natif d'une famille méthodiste, il y gagne une défiance farouche envers la religion.

Vous dites que Dieu c'est cela ?
Moi je vous dis que c'est un catalogue imprimé,
Une chandelle allumée et un âne.
(*La guerre est aimable*)

Culicchia, Giuseppe. Né en 1965 à Turin. *Le pays des merveilles* romance, à travers une lecture adolescente, l'année 1977 entre musique punk, remugles fascistes, Autonomie et jambisations à l'italienne. En 1997, *Patatras* a été adapté au cinéma par Davide Ferrario sous son titre original italien *Tutti giù per terra*.

Dac, Pierre. 1893 – 1975. Né Pierre Isaac. Humoriste, acteur et animateur d'une revue, « *organe officiel des loufoques* », il devient l'une des voix de l'émission *Les français parlent aux français* sur Radio Londres pendant la Seconde Guerre mondiale. Après-guerre, ce saltimbanque radiophonique est l'auteur de nombreuses séries de sketches diffusés sur les ondes, et, compagnon de l'absurde, lance le Mouvement ondulatoire unifié (MOU) pour moquer les élections présidentielles de 1965, avec pour slogan « *Les temps sont durs, votez MOU !* »

Dagerman, Stig. 1923-1954* en Suède. Son *Automne allemand* est contemporain de *Allemagne année zéro* de Roberto Rossellini ; le film étant le complément visuel du livre. Ami des ruines, bonjour...

Dani, Danièle Graule dans la vraie vie. Née en 1944. Intermittente de la chanson et du cinéma depuis les années 60, tenancière branchée des nuits parisiennes dans les années 80, puis fleuriste dans le sud de la France. *Comme un boomerang*, elle réapparaît en 2001 dans un duo avec une star – tout aussi branchée – de la pop française.

Debord, Guy. 1931-1994*. « *Les illusions révolutionnaires de l'après-mai 68 sont retombées d'elles-mêmes au bout de quelques années, faute de pouvoir trouver un quelconque soutien dans la réalité (quoi qu'en pensent les tristes "radicaux" qui continuent d'égrener le chapelet révolutionnariste). L'illusion est peut-être nécessaire, mais elle n'est pas nécessairement effi-*

cace. Si une prise de conscience anti-industrielle peut malgré tout finir par acquérir une certaine force, elle ne prendra pas – de cela au moins nous pouvons être absolument certains – la forme de la théorie situationniste. Il n’y a donc pas lieu de souhaiter que celle-ci ressuscite, et nous pouvons laisser les alchimistes dormir en paix dans leurs caveaux. » (Jean-Marc Mandosio, *Dans le chaudron du négatif*)

Desbordes-Valmore, Marceline. 1786-1859. Voir le chapitre la concernant dans *Les poètes maudits* de Paul Verlaine d’où est tirée cette phrase : « *Marceline Desbordes-Valmore a, le premier d’entre les poètes de ce temps, employé avec le plus grand bonheur des rythmes inusités, celui de onze pieds entre autres, très artiste sans trop le savoir et ce fut tant mieux.* » De fil en aiguille elle a fortement inspiré Rimbaud.

Despentes, Virginie. 1969. *Baise-Moi* en 1993 et *Les Chiennes Savantes* en 1996, elle adapte le premier au cinéma avec l’aide de Coralie Trinh Thi. Le film fait polémique et est censuré à sa sortie. Autrice de *King-Kong Théorie*, publié en 2006, texte au féminisme porno-punk réaliste, bien différent de l’onirique et vengeur *Scum Manifesto* de Valérie Solanas.

Diogène Laërce. Autour du III^e siècle. LE biographe d’UNE Antiquité qu’il participe certainement à mythifier ; son œuvre semble nous être parvenue intégralement mais sa vie reste une énigme.

Dionísio, Mário. 1916-1993. Tout texte comporte sa part de mystère et d’abstraction. Composé en 1967, soit 15 ans après sa rupture avec le parti communiste portugais, *Le feu qui dort* est entièrement pensé et rédigé en français alors que Mário Dionísio a toujours écrit et publié ses textes, antérieurs comme postérieurs, en portugais. On peut y voir comme l’aboutissement de cette rupture et le niveau de plus haute conscience atteint par l’ancien militant ; pied-de-nez non pas à l’idéal rêvé, mais à la structure partisane censée incarner cet idéal. Face à la dialectique étouffante, le poète oppose le silence de son rien au rien résultant de son ancien engagement.

Tu ne parles pas ma langue
maintenant je parle une autre langue
et c'est toi qui m'as donné cette autre langue
que tu entends sans la comprendre
(*Le feu qui dort*)

Drieu la Rochelle, Pierre. 1893-1945*. Rêveur classique proche des surréalistes, combattant anonyme à défaut d'être autre chose, poète méconnu de la Grande Guerre, pacifiste belliqueux, raciste amateur de Jazz, individualiste séduit par les masses sous exta du totalitarisme, indécis ballotté entre communisme et fascisme, plus Européen que Français, écrivain parfois laborieux, jaloux un peu fat, antisémite suicidaire à ses heures, amant déçu et décevant, zazou à tête de mort, homosexuel non assumé, croyant non religieux sombrant dans la mystique asiatique ; et si Drieu était passé à côté de lui-même ? « *Il trouva un fusil, alla à une meurtrière et se mit à tirer, en s'appliquant.* » (dernière phrase de *Gilles*)

Dubois, Richard. Dis, tu es né quand ? Dans *Hubert Aquin blues*, tu (enfin je suppose que c'est toi) fais renaître le souvenir du F.L.Q.. Le F.L.Q. ? Mais si, la version hardcore du « *Vive le Québec libre !* »... 60's blues...

Ducharme, Réjean. 1941. Écrivain québécois ayant toujours voulu rester anonyme. « *Je ne suis né qu'une fois. Cela s'est fait à Saint-Félix-de-Valois, dans la province de Québec. La prochaine fois que je mourrai, ce sera la première fois. Je veux mourir verticalement, la tête en bas et les pieds en haut.* ». Publié en 1966, *L'avalée des avalés* est son premier roman.

Eichendorff, Joseph von. 1788-1857. C'est aussi l'auteur de nombreuses poésies naturalistes devenues chansons de marche à pied pour jeunes blondinet(te)s adeptes du naturisme (*Wandervögel*) au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Enô (en japonais) / Huineng (en chinois). 638-713. Rattaché aux cuisines d'un monastère, Huineng, illettré, se fait lire les quatre vers suivants censés illustrer la théorie de la Nature du Bouddha :

Le corps est l'arbre de l'Éveil,
L'esprit est comme un brillant miroir dressé.
À chaque instant je l'époussette,
Et n'y laisse aucune poussière.

Huineng dicte alors les quatre vers qui figurent dans mon anthologie (modestie assumée) et qui sont le reflet de la théorie de la Vacuité c'est-à-dire du Vide... ou du Rien ; mais l'Asie n'est pas l'Europe et toute extrapolation sujette à caution.

Feng-gan. Première moitié du VII^e siècle. Son existence historique n'est pas vérifiée, on le dit moine musculeux chevauchant un tigre...

Flaubert, Gustave. 1821-1867. Une *Madame Bovary* sommeille en chacun de nous paraît-il ; rêve ou illusion, ou les deux, ou rien ?

Gaultier, Jules de. 1858-1942. Ami de Georges Palante, les deux hommes s'opposent sur la question du Bovarysme ; Palante considérant l'absence de véritable démarcation entre ce qu'un être est et ce qu'il n'est pas, niant ainsi l'hypothèse pathologique de Gaultier.

Gibran, Khalil. 1883-1931. Certains textes semblent intemporels, mais cela ne veut pas dire qu'ils soient universels. *Le Prophète* et son *Jardin*, sont comme deux pépites attendant sur les graviers d'un ruisseau qu'un regard les remarque et les contemple ; mais que la main s'abstienne de s'en emparer, la magie pourrait disparaître...

Godard, Jean-Luc. Né en 1930. « *Le plus con des Suisses pro-chinois* » si l'on en croit les murs de la Sorbonne soixante-huitarde, mais ils ne devaient de toute façon pas être très nombreux et certainement tous cons !

Goethe, Johann Wolfgang von. 1749-1832. Il fut un temps où le savoir était encyclopédique et le talent multiple ; touche-à-tout, Goethe fut lui-même un Tout. Dans le livre d'Arno Schmidt, *Goethe et un de ses admirateurs*, le Tout est brièvement ressuscité pour une journée dans les années 1950 ; l'occasion d'une ballade cocasse et ironique à la sauce Schmidt.

Gombrowicz, Witold. 1904-1969. Dans ses derniers mois de vie, Gombrowicz, malade, compose un *Cours de philosophie en six heures un quart* qui se veut une sorte d'arbre gé-

néalogique de l'existentialisme, le tronc en étant Kierkegaard. Ainsi, il peut rendre grâce à la philosophie de lui permettre une dernière distraction, mais aussi la fustiger et l'accuser de se tenir en dehors du monde réel.

Guillaume IX. 1071-1126. Auteur de langue d'Oc, il est considéré comme le fondateur de la poésie des troubadours et du *fine amor*, ceci après un lourd passif de rustaud machiste. En fait, peut-être juste une méthode de drague plus affinée ?

Günderode, Karoline von. 1780-1806*. On l'imagine, longue silhouette sur les bords du Rhin. Une dernière fois elle interroge l'Univers, sa courte vie est celle d'une quête : « ... et toujours je cherchais, et jamais rien de ce que je trouvais n'était ce que j'avais cherché ; en nostalgique je vagabondais par l'infini » (*Un fragment apocalyptique*). Une dernière fois, elle questionne et se questionne. A-t-elle reçu cette fois-ci une réponse ? Et puis plus rien. « Je n'aime ni les hommes ni les choses, j'aime la beauté en eux et reste ainsi fidèle à moi-même » ; et nous de penser au tableau *Femme au soleil couchant* de Caspar David Friedrich.

Hamsun, Knut. 1859-1952 en Norvège. Soutien du régime hitlérien il est arrêté en 1945, mais, pour éviter d'avoir à le juger, les autorités norvégiennes le déclarent « personnalité aux facultés mentales affaiblies ». Il publie alors un dernier livre, *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, dans lequel il fustige avec ironie les milieux judiciaires et psychiatriques et relate le traitement qu'il a subi, ballotté d'hospice en hospice : « Un, deux, trois, quatre - je reste ainsi assis à noter et rédiger de petits morceaux pour moi-même. Pour rien, juste par habitude. Je distille des mots prudents. Je suis un robinet qui goutte, un, deux, trois, quatre. » Comme quoi on peut être vieux et nazi, mais pas sénile.

Heidegger, Martin. 1889-1976. « Le paradoxe de Heidegger, c'est qu'il incarne la forme ultime de la philosophie et de la pensée occidentales et en même temps la critique la plus radicale de la métaphysique, de sorte qu'il est récupéré par tous ceux qui s'emploient à décrocher leurs pensées respectives d'un Occident envers lequel ils éprouvent un mélange de haine et d'adoration. » (Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché*). Voir sur ce sujet de l'idolâtrie, du paradoxe et du recyclage heideggerien, le texte *Avant-garde et mission : la Tiqqounnerie*.

Hesse, Hermann. 1877-1962. La plupart des héros de Hermann Hesse sont à un moment ou à un autre un peu ermites : Knulp le vagabond, Siddharta le brahmane, Harry Haller le loup des steppes ou encore Demian le philosophe. Tous, en quête de leur Moi profond, ils se contentent de peu et trouvent dans la nature un refuge mais aussi un chemin les amenant plus avant vers l'inconnu, peut-être vers quelque chose de nouveau, ou peut-être aussi vers rien.

Holan, Vladimír. Prague, 1905-1980. Fortement marqué par le mongolisme de sa fille, Holan, au-delà de la solitude et du désespoir, nourrit un doute universel : « *Seul Dieu n'a besoin de rien. Ni de nous, d'autant moins de lui-même.* » Effectivement, vu sous cet angle...

Hölderlin, Johann Christian Friedrich. 1770-1843. Armel Guerne a écrit de nombreux ouvrages sur le Romantisme allemand et il s'est particulièrement intéressé à la personne d'Hölderlin qu'il considère comme ayant été le seul poète de l'Occident moderne, c'est-à-dire d'un monde dont les langues, finalement nationalisées, privatisées par les patries, allaient perdre, avec l'invention de l'imprimerie, leur part spécifiquement verbale / orale. C'est cette part disparue qu'incarne Hölderlin.

Hugo, Victor. 1802-1885. Les grands écrivains ont toujours de grandes formules : « *Je ne suis rien, je le sais, mais je compose mon rien avec un petit morceau de tout* ». (*Le Rhin*, recueil de lettres fictives)

Ionesco, Eugène. 1909 en Roumanie et 1994 en France. « *Quel doit être le rôle de la littérature dans la société ? Je suis tenté de dire : aucun. Son rôle serait d'être ce qui n'a pas de rôle. En fait elle devrait être la fonction non sociale par excellence.* » Remarquons que *Le solitaire* est adapté au théâtre sous le titre *Ce formidable bordel*.

Istrati, Panaït. 1884 en Valachie et 1935 à Bucarest. Le Yaşar Kemal roumain est d'expression francophone. « *Haïdoucs pour être et demeurer haïdoucs, agissant sans autre but que l'action présente, ils n'étaient pas les messagers d'une légalité nouvelle, ni les précurseurs d'un ordre social inédit. Vivre dans les forêts, dans les grottes des montagnes, dans les steppes désertes, partout où l'espace avait le goût ou l'illusion de la vraie liberté, étaient l'expression même de leur révolte. Sans projet à*

long terme, sans théorie bien-pensante ni récupérable, ils sont les rebelles inconfortables, rétifs au sens de l'histoire, et à qui ne sont alloués que les territoires des légendes, des ballades et des gestes populaires. » (André Velter, Attendons Zapata d'urgence)

Jaccard, Roland. Né en 1941 en Suisse. *La tentation nihiliste* est un vrai exercice de style où l'humour et la désinvolture croisent le néant, ou comment parler du pire avec légèreté : « *On refuse au nihiliste le titre de philosophe, on lui reproche d'usurper sa place et de singer la pensée sans la pensée même : le philosophe doit être le phare de l'humanité, et l'on ne conçoit pas que ce phare puisse éclairer un charnier ou, pis, une mer d'insignifiance. »*

Jünger, Ernst. 1895-1998. De Jünger on retient l'image du jeune officier risque-tout des *Orages d'acier* ou celle un peu hautaine de ses romans exigeants (*Héliopolis*, *Abeilles de verre...*), mais Jünger c'est aussi un entomologiste, donc un homme attentif et précis dans l'analyse. Dans *Le travailleur*, il fait un parallèle entre le champ de bataille et le travail modernes, constatant la mort de l'individu en tant qu'entité et l'avènement de l'ère des masses. Dans *Le traité du rebelle*, c'est l'État techniciste et oppresseur qui est critiqué et contre lequel il prône un symbolique « *retour aux forêts* ». Drapeau noir et casque à pointe.

Kant, Emmanuel. 1724-1804, né et mort sans avoir jamais bougé de Königsberg (actuelle Kaliningrad). Sa *Vie sexuelle* écrite par Jean-Baptiste Botul est recommandée par le connaisseur BHL ; l'occasion de compléter ses connaissances en sueur, salive, sperme et pneuma.

Karr, Alphonse. 1808-1890. Autant mettre en avant sa passion des végétaux qu'il a cultivés à Nice (fleurs coupées et légumes). Une poire et une variété de bambou portent son nom, et accessoirement une rue niçoise.

Kazantzakis, Nikos. 1883 – 1957. Inlassable voyageur, Kazantzakis est aussi un globe-trotter idéologique, passant de Nietzsche à Jésus, de Lénine à Bouddha. Selon lui, « *un homme véritable est celui qui résiste, qui lutte et qui n'a pas peur au besoin de dire Non, même à Dieu* ». Son roman le plus connu est *Alexis Zorba*, publié en 1946 et adapté au cinéma en 1964 sous le titre *Zorba le grec*.

Khayyâm, Omar Ibn Ibrahim El. Vers 1048-1131 en Perse. La légende raconte qu'il a été camarade d'études de Hassan al-Sabbah, le Vieux de la Montagne ; Khayyâm semblant ainsi lui adresser en écho ces quelques lignes :

Sur la Terre bariolée, chemine quelqu'un qui n'est ni musulman, ni infidèle, ni riche, ni pauvre.
Il ne vénère ni Allah, ni les lois.
Il ne croit pas à la vérité, il n'affirme jamais rien.
Sur la Terre bariolée, quel est cet homme brave et triste ?

Kickback. 1991-2013*. Groupe de hardcore klimatocompatible. « *Bonobo accuse Kickback d'avoir pourri la scène hardcore en véhiculant une mauvaise image, mauvais textes, et les pits surviolents, et c'est pas ça le hardcore, Lou lui jette son regard méprisant qui tue, et lui demande c'est quoi le problème et qu'il ne savait pas que le hardcore c'était un truc de hippies, tous en saris orange avec des petits tambourins, alors, explique moi ce que c'est, le hardcore [...] Kickback beugle Ruin the show, agaaaaaaain.* » (Coralie Trinh Thi, *Betty Monde*). Le dernier album de Kickback, sorti en 2013, s'intitule *L'utilité du rien*.

Kiš, Danilo. 1935 en Voïvodine et 1989 à Paris. « *Cultive le doute à l'égard des idéologies régnautes et des princes. Tiens-toi à l'écart des princes. Veille à ne pas souiller ton langage du parler des idéologies. [...] Ne pense pas que ta littérature est utile à la société. Ne pense pas que tu es toi-même utile à la société. Ne te laisse pas persuader pour autant que tu es un parasite de la société. [...] Ne conçois pas de programme politique, ne conçois aucun programme : tu conçois à partir du magma et du chaos du monde.* » (Conseils à un jeune écrivain, l'ensemble du texte est remarquable)

Kleist, Heinrich von. 1777-1811*. « *La vérité c'est que personne ne peut rien pour moi sur cette terre* ». Et lui-même pas plus que les autres bien sûr.

Klíma, Ladislav. Né en 1878 en Bohême occidentale et mort à Prague en 1928. Près de l'os la viande est meilleure, tu peux découvrir cet illustre inconnu par sa propre *Autobiographie*. Trois bouteilles d'alcool brut plus tard, il sera temps de poursuivre par une *Journée cholupicienne* avant d'aller vomir dans un fossé, le corps en vrac mais l'âme illuminée par l'Éclat du Toi-même.

Laforgue, Jules. 1860 à Montevideo et 1887 à Paris. L'un des créateurs du vers libre, son *Imitation de Notre-Dame la Lune* est entièrement consacré au satellite. Il y a toujours chez Laforgue ce petit rien de décadence et de désillusion qui indique les êtres que ne trompent pas le sens réel des choses. (*Avant-dernier mot*, extraits) :

L'Espace ?
– Mon cœur
Y meurt
Sans traces.....
La femme ?
– J'en sors,
La mort
Dans l'âme...
Le Rêve ?
– C'est bon
Quand on
L'achève....

Lamartine, Alphonse de. 1790-1869. Poète, écrivain, homme d'état ; pourquoi n'est-il pas resté fidèle à ses beaux vers d'*Isolement* :

Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.
[...] Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Lautréamont. Né en 1846 à Montevideo, et donc 1870* à Paris. « *Le grand serrurier de la vie des temps modernes* », selon les adeptes de Breton, reste à jamais mystérieux.

K. Le Guin, Ursula. Née en 1929 aux États-Unis. Dans *La Main gauche de la nuit* ou *Les Dépossédés*, elle crée, selon elle, une « *utopie ambiguë* » dans des mondes peuplés d'humanoïdes androgynes, faits de sociétés libertaires où la réalité est, évidemment, plus complexe que la théorie. Une SF sociale et humaine plutôt que technologique. La planète O, sur laquelle les habitants sont pansexuels, n'a rien à voir avec *Histoire d'O* la sulfureuse lettre d'amour écrite en 1954 sous forme de roman SM par Anne Cécile Desclos signé du pseudonyme Pauline Réage.

Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1646-1716. Inventeur du calcul différentiel, il combine mathématiques et métaphysique ; la démonstration de l'existence de Dieu ne lui a pas fait peur.

Leopardi, Giacomo. 1798-1837. « *Je n'ignore pas que la conclusion dernière que l'on tire d'une philosophie véritable et parfaite, est qu'il ne faut pas philosopher. D'où l'on déduit que la philosophie, tout d'abord, est inutile, puisque, pour en venir à ne pas philosopher, il n'est pas besoin d'être philosophe ; et qu'ensuite elle est particulièrement pernicieuse, puisque l'on ne peut aboutir à cette dernière conclusion qu'à ses dépens, et qu'une fois qu'on la tient, l'on ne peut rien en faire. En effet, il n'est pas au pouvoir des hommes d'oublier les vérités qu'ils ont reconnues, et il n'est aucune habitude que l'on perde plus difficilement que celle de philosopher. En somme, la philosophie commence par nous promettre de remédier à nos malheurs et, pour finir, se réduit au vain désir de remédier à elle-même.* » (Dialogue de Timandre et d'Éléandre)

Lermontov, Michel. 1814-1841. Meurt en duel ; lire le prémonitoire et décadent *Un héros de notre temps* : papakha en mouton, tcherkesska chamarrée et chachka cosaque pour l'allure. Trop bath !

Lichtenberg, Georg-Christoph. 1742-1799. Professeur de sciences naturelles, il fut novateur dans les recherches psychologiques sur l'inconscient. Voir sur le sujet le très beau livre d'Albert Béguin, *L'âme romantique et le rêve*.

Louis XVI. 1754-1793. Le journal que tenait Louis XVI était en fait à la fois un compte-rendu de ses journées de chasse à Versailles et des événements auquel il prenait part (voyages, cérémonies, etc.). Le tout en une ligne par jour, pas plus ! Le « Rien » du 14 juillet 1789 fait écho à de nombreux autres « Rien » ou « Rien du tout » qui parsèment son journal, signifiant que le roi n'avait fait aucune prise de gibier ou n'avait pas directement participé à un événement. On raconte d'ailleurs qu'il perdit la tête pour un rien.

Luca, Ghérasim. 1913-1994*. Né à Bucarest sous le nom de Salman Locker. Ami de Paul Celan il se suicidera comme lui en se jetant dans la Seine. « *Comme je préfère ignorer de quel côté se trouve la captivité, il m'arrive d'imaginer un immense zoo humain, nomade, dont je serais l'unique visiteur, et je m'aperçois avec stupeur que les autres sont en train de regarder de mon côté le fauve qu'on expose.* » (Un loup à travers une loupe)

Lucrèce, Titus Lucretius Carus dans le texte. Vers 98-55 avant JC. Prônant le plaisir comme bien suprême, il considère que les hommes sont étouffés par leurs craintes et leurs superstitions, prolongeant ainsi la pensée d'Épicure. Se basant sur une économie du peu et du nécessaire, Lucrèce considérerait qu'en tout il fallait être maître de ses besoins comme de ses croyances pour être libre (thèse singulièrement reprise par Moammar El Kadhafi comme slogan de ses Comités Révolutionnaires). Voir le livre que Paul Nizan a consacré aux *Matérialistes antiques*.

Lundkvist, Artur. 1906-1991 en Suède. Il est l'auteur de *Palais imaginaires avec les pierres du quotidien*, en hommage au facteur Ferdinand Cheval qui sa vie durant construisit un palais utopique avec les pierres ramenées de sa tournée.

al-Ma'arrî, Abû l'-Alâ' Ahmad bin 'Abdallâh bin Sulaymân dans sa version intégrale. 973-1057 dans l'actuelle Syrie. Frappé dès l'enfance de cécité, al-Ma'arrî n'en étudie pas moins la plupart des pensées de son temps. A trente-huit ans, il décide de se retirer du monde et mène une vie ascétique jusqu'à sa mort. Inclassable, al-Ma'arrî reste inclassé. Poète, philosophe ou théologien, c'est avant tout un libre penseur qui fait le pari de la foi contre la religion, de l'homme contre les religieux et de l'existence contre la mort. Doute-t-il ? On ne sait. Croit-il ? On le devine. Mais ce n'est ni un mystique, ni un gnostique ; pas de sens caché dans ses vers, juste la volonté d'exprimer ses recherches sur le sens de l'existence et sa critique de tout intermédiaire (et donc interférence) entre lui-même et la potentialité de Dieu. Dieu qu'il interpelle et dont il attend, en vain semble-t-il, un signe. Alors il ne reste que le sentiment universel, basique et peut être suffisant (osons essentiel) de n'être rien, rien qu'un homme face à lui-même.

Maïakovski, Vladimir. 1894-1930*. Dur d'être le plus collectiviste des individualistes, ou l'inverse.

Maître Eckhart. Dans les faits Eckhart von Hochheim, vers 1260-1328. Le Dante allemand verra une partie de ses écrits condamnée par l'autorité vaticane soit comme hérétiques soit comme particulièrement suspects. Envisager une vie terrestre sans attendre l'au-delà n'était ni admissible, ni tolérable.

Malévitch, Kazimir. 1879-1935. « *J'avais douze ans. Avec un grand émoi, je regardais les paysans faire des fresques murales et je les aidais à enduire d'argile les planchers de leur chaumière et à décorer leur poêle. Je ne comprenais alors rien à l'art, je ne me posais pas de questions sur l'art kiévien ni sur l'art campagnard, mais, d'une façon purement émotionnelle, j'assimilais l'un et l'autre dans une grande agitation et un grand désir de peindre moi-même.* » (Autobiographie)

Marighella, Carlos. 1911-1969. Vous prendrez bien une tasse de guérilla urbaine ? Le mythique brésilien sert ses conseils sur le plateau d'un *Manuel* qu'il veut instrument concret de lutte ; il est vrai que pour lui, se conformant à sa conception de l'action, le sens figuré n'existe pas. Il paie de sa vie son engagement.

Marx, Karl. 1818-1883. Les idolâtres aiment les barbus (moustachus aussi, ça passe). « *Karl Marx disait que l'Idée devient une force quand elle pénètre les masses populaires. Mais il n'ajoutait pas, et il avait grand tort, qu'elle devient du même coup stupidité, obscurantisme et crétinisation.* » (Pierre Gripari, *L'Évangile du Rien*)

Meister, Ernst. 1911-1979. Une jeunesse allemande entre nazisme et guerre, pas de quoi réjouir le chaland. Et puis, cette éclaircie, ce petit coin de ciel bleu, malgré tout : la poésie. Cet espace que l'on se construit à partir d'un rien, au milieu de rien, pour rien. Les mots pour tout passeport.

Du ciel
il y a surtout
(point de Dieux),
mais il y a
cette Infortune :
étoile du possible.
(*Signe après signe*)

Meslier, Jean. Né sous Descartes (1664) et mort sous Voltaire (1729). On lui doit l'enthousiaste formule : « *Pendre le dernier prêtre avec les tripes du dernier roi* », justifiant le titre de la belle biographie que lui a consacré Marc Bredel : *Jean Meslier l'enragé*.

Michaux, Henri. 1899 à Namur (une fois !) et 1984 à Paris (une fois aussi). La Belgique est une terre facétieuse de créateurs. « *Même si c'est vrai, c'est faux* », cet aphorisme

d'Henri Michaux semble s'appliquer à ce qui peut être dit ou écrit sur lui et sur son œuvre. C'est aussi un peintre qui nommera « *espace du dedans* » son expression picturale, mais on n'est pas obligé de le croire.

Michel, Louise. 1830-1905. « *Pour ma part je n'ai jamais voulu être le potage de l'homme, et je m'en suis allée à travers la vie avec la vile multitude, sans donner d'esclaves aux Césars.* » C'est cette indépendance peut-être – à l'époque impensable pour une femme et qui plus est, une femme du peuple – qui, davantage que le reste, lui vaudra son surnom de Vierge rouge. On croira ainsi « *expliquer l'étrangeté* » de son comportement. Comme s'il fallait l'exorciser. (d'après André Nataf, *Les anarchistes en France 1880-1910*)

Mishima, Yukio. 1925-1970*. Banzai ! « *S'il était vrai que mon moi fût ma demeure, mon corps figurait en ce cas un verger alentour. Il m'était loisible soit de cultiver à plein ce verger, soit de le laisser envahir par la mauvaise herbe. Libre à moi de choisir, mais cette liberté n'allait pas de soi autant qu'on pourrait le croire. Bien des gens, à la vérité, vont jusqu'à baptiser "destinée" les vergers de leur demeure.* » (*Le soleil et l'acier*)

Modiano, Patrick. Né en 1945 à Boulogne-Billancourt. Écrivain de l'Occupation, on lui doit le scénario du film de Louis Malle, *Lacombe Lucien*, qui raconte l'histoire d'un jeune homme partant rejoindre le Maquis et qu'un rien fait rallier la Milice. À quoi tient un engagement...

Morselli, Guido. 1912-1973*. Morselli se suicide en mettant le point final à *Dissipatio*. Refusés de son vivant par toutes les maisons d'édition, ses romans sont tous posthumes.

Moutafov, Tchavdar. 1889-1954 en Bulgarie. *Le Dilettante* se divise en trois parties présentées comme étant des "possibilités". La première, c'est la possibilité dite pour soi : là, le protagoniste est face à lui-même dans son existence d'homme moderne qu'il juge trompeuse et dénuée de sens. La deuxième possibilité est nommée autre ; il s'agit d'un autre neutre, asexué et impersonnel, bref, de tout ce qui n'est pas soi-même (mais la tentative d'un égocentrique d'aller vers l'autre se solde inévitablement par un échec cuisant). Quant à la troisième possibilité, elle est ouvertement nommée aucune, car elle résume l'impasse des autres "possibilités". (d'après Krasimir Kavaldjiev son traducteur en français)

Mreule, Enrico. 1886-1959. Enfant des confins de l'Istrie, Enrico Mreule nous est connu comme l'ami de Carlo Michelstaedter, philosophe éphémère qui, lorsqu'il mit le point final de sa thèse, se logea une balle dans la tête devant l'échec de trouver une issue à sa « *guerre aux mots par les mots* » et au(x) grand(s) mensonge(s) humain(s). Hanté par ce geste, Enrico tentera, au travers d'une vie d'errance et en retrait de tout engagement, de rester fidèle à l'œuvre unique de Carlo, *La persuasion et la rhétorique*. Voir le petit livre de Claudio Magris, *Une autre mer*.

Munier, Roger. 1923-2010. Toute sa vie Munier tente de toucher du doigt l'invisible, de matérialiser par les mots le néant et de rendre le rien accessible ; vaste programme. Son chemin passe par la frontière non bornée de la philosophie et de la poésie et croise celui des mystiques rhénans et des sages chinois. « *Le rien n'est pas inaccessible. Il est ce qui se dit dans ce qui est, sans être rien de ce qui est.* » (*Vision*) Au moins, c'est dit !

Musil, Robert. 1880-1942. Il y a l'odyssée classique, circulaire, autrement dit l'odyssée comme trajet de l'individu qui part, traverse le monde et à la fin revient chez lui, enrichi et changé, bien sûr, par les expériences qu'il a faites en cours de route, mais confirmé dans son identité. Et puis il y a l'odyssée rectiligne, celle que raconte par exemple Musil, dans laquelle l'individu ne revient pas chez lui, mais avance en ligne droite vers l'infini ou vers le rien, en se perdant en route et en changeant radicalement sa physionomie, en devenant autre, en détruisant toute frontière de sa propre identité. (d'après Claudio Magris, *Utopie et désenchantement*)

Musset, Alfred de. Né en 1810 à Paris où il meurt en 1857. De l'impatience de ses premières années, Musset sut garder l'essentiel comme dans ces quatre vers tirés de *Les vœux stériles* :

C'est ainsi Machiavel, qu'avec toi je m'écrie :
O médiocrité, celui qui pour tout bien
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie,
Est bien poltron au jeu, s'il ne dit : Tout ou rien.

Mysjkin, Jan H.. Né à Bruxelles en 1955. Traducteur et auteur, il défend une approche expérimentale de la langue.

Nabokov, Vladimir. 1899-1977. Issue d'une famille d'aristocrates, Nabokov quitte la Russie lors de la révolution bolchevique. Russe Blanc non conformiste, il s'intéresse à la figure de l'écrivain et révolutionnaire nihiliste Nicolas Tchernychevski, auteur du symbolique *Que faire ?*, et crée le scandale avec *Lolita* qui relate les errances d'un « nympholepte ».

Naef, Sabina. 1974 en Suisse. Vertige et discrétion, j'aimerais te connaître.

Nerval, Gérard de. 1808-1855*. Il est retrouvé pendu à une grille près des Halles à Paris. « *Lui, le plus certain d'entre les hommes à savoir que RIEN n'existe pas, il eût fallu, pour rester là qu'il admît d'être dans sa gueule, d'habiter son vertige, de vivre dans son non-lieu !* » (Armel Guerne, *L'âme insurgée*)

Nietzsche, Friedrich. 1844-1900. Pourquoi ne pas aborder l'iceberg en canot ? *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche* de Franz Overbeck et *Nietzsche* de Daniel Halévy.

Nizan, Paul. 1905-1940. Communiste, Nizan rompt avec la ligne du parti au moment du Pacte germano-soviétique et est tué à Dunkerque. Son premier livre, *Aden Arabie*, reste célèbre pour sa première phrase pleine de désillusion : « *J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie* ».

Novalis, Friedrich von Hardenberg dit. 1772-1801. « *Ses œuvres, ses amours, sa présence et sa mort ont eu tout le rayonnement profond d'une opération magique sur le romantisme, dont il reste et demeure la perle mystérieuse.* » (Armel Guerne)

Palahniuk, Chuck. 1962 aux States. Minimaliste et décadente, désabusée et violente, l'écriture de Palahniuk dégrade le rêve américain et met, dans *Fight Club*, la saponification à la portée de tous. Sorti en 2016 sous forme de comics, *Fight Club II* met lui le désespoir à la portée des enfants.

Palante, Georges. 1862-1925*. « *Ma thèse est toute négative ; je n'ai pas d'idéal social. Je crois que toute société est par essence despotique, jalouse non seulement de toute supériorité, mais simplement de toute indépendance et originalité. J'affirme cela de toute société quelle qu'elle soit, démocratique ou théocratique, de la société à venir comme de celle du passé et du présent. – Mais je ne suis pas plus fanatique de l'individu. Je ne vois pas dans l'individu le porteur d'un nouvel idéal, celui qui incarne toute vertu. Je détruis toute idole et n'ai pas de dieu à mettre sur l'autel.* » ("Autour d'une thèse refusée en Sorbonne", *Revue du Mercure de France*, 1912)

Pang Yun. Vers 740-808. Laïc, Pang n'est pas un maître anodin du bouddhisme zen ; clairement, le zen est pour lui l'école de la simplicité et du quotidien, loin des complexités cérébrales des monastères et de l'exégèse des grands textes. En résumé : si j'ai faim, je mange ; si je suis fatigué, je dors ; si j'ai mal au ventre, je...

Pavese, Cesare. 1908-1950*. La mort d'un poète est toujours respectable. Natif de la rude région des Langhe, Pavese se suicide à Turin, la ville où Nietzsche perdit la tête en embrassant un cheval. L'on ne peut alors s'empêcher de citer le philosophe pour illustrer la mort du poète : « *L'homme préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout...* » (*La généalogie de la morale*)

Perrier, Anne. Née à Lausanne en 1922. Poétesse des moyens pauvres, Anne Perrier précise ainsi sa démarche : « *Je pense, ou je rêve à une manière de "posséder comme ne possédant pas", de prendre en acceptant de perdre aussitôt, je rêve à des gestes désappropriés, à une sorte de possession aux mains ouvertes où le chant passerait comme l'eau entre les doigts.* » Fleurs, insectes, miettes et autres "petits riens" trouveront une place privilégiée dans ses poèmes. Toute ponctuation est supprimée, les majuscules marquent juste le début du vers, qui lui-même est bref comme le poème et, comme pour mieux s'effacer derrière les mots, elle laisse beaucoup de place au blanc de la page.

Pessoa, Fernando. 1888-1935. En lusitanien, *pessoa* veut dire *personne*. La marque de fabrique de Pessoa c'est l'hétéronymie ; il s'est ainsi constitué une jolie collection de doubles littéraires (environ 72), fournissant à chacun un style, une biographie, bref une existence. « *Alberto Caeiro à*

peine né, je m'employai aussitôt [...] à lui trouver des disciples. J'arrachai Ricardo Reis, encore latent, à son faux paganisme. Je lui trouvai un nom et l'ajustai à lui-même, car à ce moment je le voyais déjà. Et voici que soudain, par une dérivation complètement opposée à celle dont était né Ricardo Reis, apparut impétueusement un nouvel individu. D'un seul trait, à la machine à écrire, sans pause ni rature, jaillit l'Ode triomphale d'Alvaro de Campos – l'ode avec son titre et l'homme avec le nom qu'il porte. » Caeiro avait de toute façon prévenu : « Si après ma mort, vous voulez écrire ma biographie, rien de plus simple. Elle n'a que deux dates – celle de ma venue au monde et celle de ma mort. Entre une chose et l'autre tous les jours sont à moi. »

Pinguet, Maurice. 1929-1991. Au-delà de l'espace nippon, l'unique livre de Maurice Pinguet est une véritable étude historique sur l'acte de se donner la mort : « *Le défi que la mort ne cesse de proposer à la volonté peut s'assoupir, s'oublier. Mais s'il se réveille au gré des circonstances, le scandale du néant apparaît si tranchant, l'énigme de l'être si compacte, qu'un geste étrangement excessif illustre au mieux la souveraineté sans mesure de l'homme qui se donne la mort.* »

Platonov, Andreï. Klimentov de son vrai nom, 1899-1951. *Tchevengour* fait partie des livres rares, écrit dans les années 20 il ne sera finalement intégralement publié qu'en 1988. Deux compères accompagnés de Force prolétarienne, un cheval, s'en vont à la rencontre du socialisme spontané ; l'occasion de croiser, dans une écriture originale, ce que la Révolution produit de meilleur !

Plotin. 205 en Égypte, 270 en Campanie. « *À force d'indivision, l'homme plotinien gagne une curieuse complexité. Il n'est jamais tout entier dans ses limites car n'étant pas seulement la totalité dans une partie, il est aussi tous les degrés selon lesquels cette somme s'exprime. Il est une totalité de totalités* » (Jean Trouillard, *Le néoplatonisme*). Ramassage des copies dans deux heures.

Pouchkine, Alexandre. 1799-1837. Meurt en duel. Par son œuvre, il fonde la langue russe moderne ; par son destin, il incarne l'intemporalité de l'âme russe entre passion, générosité et tragédie. « *Les Cosaques étaient toujours divisés en deux partis : les satisfaits et les mécontents (ou, comme traduisait fort exactement le Collège de la Guerre, les soumis et*

les insoumis). *Des conciliabules secrets se tenaient dans les auberges de la steppe et les hameaux éloignés. Tout annonçait une nouvelle révolte. Il manquait un chef. Le chef allait se trouver.* » (Histoire de Pougatchov)

Powys, John Cowper (1872-1963) et **Llewelyn** (1884-1939). Les Powys sont une fratrie étonnante dont J.C. reste le plus connu, un clan constitué d'individualités fortes comme une sorte d'hydre littéraire. Tous, malgré ou à cause d'un père pasteur peu orthodoxe, ont en commun un rapport sensuel à la Nature et vouent aux éléments une dévotion païenne. Pour eux rien n'a d'importance hors du mystère présent qui en définitive ne mérite que d'être vécu sans se poser plus de questions.

Pseudo-Denys. Vers la jonction des V^e et VI^e siècle. A-t-il seulement existé ? Cuisinier avant tout, il met le néoplatonisme de Plotin à la sauce chrétienne dans une tambouille mystique en risquant l'indigestion et le mal de tête.

Radowitzky, Simon. 1891-1956. Précoce, récidiviste et multi-emprisonné, Rado est un roman à lui tout seul. Né en Ukraine, il participe à la révolution de 1905 puis migre vers l'Amérique du sud pour échapper à la répression. En 1909 il tue le chef de la police argentine à Buenos Aires en réponse aux manifestants morts lors du 1^{er} mai et devient le symbole politique d'une génération. Après une vingtaine d'années de bagne il rejoint les milices anarchistes en Espagne, puis est emprisonné en France et finit par rejoindre le Mexique où il meurt ouvrier dans une usine de jouets...

Reis, Ricardo. 1887 au Portugal. Il vivait encore en 1935 au Brésil (depuis 1919) et il y est peut-être mort. Élevé dans un collège de jésuite, latiniste par devoir et semi-helléniste par goût. « *Reis est un ermite au même titre que Campos était un vagabond* » (Octavio Paz). Il est l'auteur des *Odes* et d'un *Débat esthétique entre Ricardo Reis et Alvaro de Campos*. Il faut suivre le fil, pour ceux qui n'ont pas compris...

Rilke, Rainer Maria. Né à Prague en 1875 et mort à Montreux en 1926. Son œuvre de jeunesse, *La chanson d'amour et de mort du cornette Christoph Rilke*, reste peut être la plus authentique du poète car la plus spontanée, la plus naïve et donc la moins travaillée : « *Chevaucher. Chevaucher, le jour, la nuit, le jour. Chevaucher. Encore et toujours.* »

Robbe-Grillet, Alain. 1922-2008. Pour amateurs de SM. À sa mort, son épouse Catherine résume ainsi la vie (intime) du couple : « *Qui évaluerait notre vie sexuelle à l'aune du nombre des pénétrations, la jugerait franchement pitoyable ! Elle ne se jouait heureusement pas là mais ailleurs, dans des parages peu fréquentés où la douleur et l'humiliation sont sources de plaisir et d'amour.* »

Rodanski, Stanislas ; Bernard Glücksmann pour l'hôpital psychiatrique. 1927-1981. « *Nous avions projeté à plusieurs de faire une revue, avec des moyens de fortune, ayant la forme d'un Journal de rêve, dédié à l'aventure poétique et à la révolution de l'imaginaire. Typographie bizarre, textes calligraphiés, dessins fantastiques, comptes-rendus signés par les emblèmes du Zodiaque, devaient la caractériser. Le problème était d'en trouver le titre, et pour cela, nous nous réunîmes chez le peintre Victor Brauner, qui habitait à Montparnasse l'ancien atelier du douanier Rousseau, et nous nous lançâmes à la tête toutes sortes d'appellations selon la technique des associations libres. Nous n'étions pas satisfaits de nos trouvailles lorsque Rodanski, jusqu'alors distrait et évasif, dit soudain avec une certaine insistance : « Néon ». Nous adoptâmes aussitôt avec enthousiasme ce titre, qui symbolisait la lumière de la modernité. Il revient donc à Rodanski le mérite d'avoir donné son nom au premier organe surréaliste d'après-guerre, Néon, dont l'apparition souleva quelques polémiques à l'époque, parce qu'il opposait le mythe à la réalité quotidienne, la magie à la politique, l'érotisme à la religion, et le mystère de la vie à l'épaisse grossièreté du monde.* » (Sarane Alexandrian, in revue *Les hommes sans épaules* 23/24)

Romher, Éric. 1920-2010. L'ennui tient son cinéaste et l'insomnie son remède ; une unique comédie à son actif : *Perceval*. Au cinéma, une seconde sur deux n'existe pas ; aussi quand un spectateur se trouve dans une salle de cinéma, il passe la moitié de son temps dans l'obscurité. Le signal lumineux du projecteur pellicule est en fait un faisceau clignotant, qui passe du noir à la lumière 24 fois par seconde ; voilà pourquoi on devrait se faire rembourser la moitié du billet !

Rosset, Clément. Né comme don Quichotte dans la Manche en 1939. Spécialiste de Schopenhauer dont il n'a cessé de mettre en avant l'intuition quant à l'analyse du monde moderne. Également intéressé par les moulins à vent : « *Dire d'une chose qu'elle serait identique à elle-même, c'est ne rien dire du tout.* » (*Le démon de la tautologie*)

Rote Armee Fraktion, dite RAF. 1970-1998. La lutte armée Made in Germany. « *Ça n'a tenu qu'à un fil. Que nous n'ayons pas basculé sur le versant abrupt du combat ni ouvert les écluses de la violence qui montait de toutes parts tient sans doute au fait que certains ont vu qu'entre le problème et sa solution il n'y avait rien d'autre que des cadavres, et qu'ils ont dit, On ne va pas vers ce rien-là, on ne va pas mourir, pas encore, pas comme ça. Pourtant tout était prêt.* » (Matthieu Riboulet, *Entre les deux il n'y a rien*)

Roth, Joseph, 1894-1939. À lire Joseph Roth, on s'aperçoit que si l'esprit d'un idéal européen a un jour existé, les juifs d'Europe de l'Est auraient pu en être les passeurs. Juif galicien moins Hongrois qu'Autrichien, ancien combattant, journaliste, romancier, plus affabulateur que menteur, polyglotte, buveur jusqu'à l'alcoolisme, exilé nostalgique de la KKK, apatride, Joseph Roth s'est fait le testamentaire d'une culture européenne qu'il a autant idéalisée que rêvée. Contempteur du monde moderne dans lequel il ne voit qu'anéantissement et oppression, il dénonce tout autant le progrès technique, la démocratie parlementaire, le racisme nazi, le matérialisme athée que le capitalisme amoral.

Roubaud, Jacques. 1932. Jacques Roubaud quitte la classe d'hypokhâgne à la suite du commentaire tout personnel d'un poème de Nerval : « *Ce poème, il était à moi. Personne n'avait rien à en dire. Il était à moi parce que Nerval l'avait écrit pour moi* ». Un refus de l'analyse universitaire qu'il théorise plus tard en impossibilité de la paraphrase : « *La poésie dit ce qu'elle dit en le disant* ». Rien d'autre.

Runge, Philipp-Otto. 1777-1810. Théoricien, il avait le projet grandiose d'un ensemble où tous les arts devaient figurer et ne former qu'un tout harmonieux : une sorte de temple encore jamais vu si ce n'est... dans la Nature elle-même.

Ryner, Han. Anagramme sonore de Henri Ner, 1861-1938. Auteur d'une œuvre parfois naïve mais toujours touchante dont *Le Père Diogène* est un bon exemple.

Sábato, Ernesto. 1911-2011. « *On s'embarque pour des terres lointaines, on cherche la nature, on est avide de la connaissance des hommes, on invente des êtres de fiction, on cherche Dieu. Et puis on comprend que le fantôme que l'on poursuit n'est autre que Soi-même.* » (*Un et l'Univers*)

al-Sabbah, Hassan. 1036-1124. Bibliophile érudit, hétérodoxe musulman et chef de secte retranché dans sa citadelle d'Alamut. Praticien de l'assassinat politique il introduit de fait le mot assassin dans de nombreuses langues (d'après l'arabe *ashashin*, qui ont la foi et non pas la passion du hash), Croisés et dignitaires musulmans pâtissant de son humeur. Il lègue un héritage spirituel à ses successeurs qui finissent par abolir le Coran, au nom de l'islam, en 1164.

Sá-Carneiro, Mário de. Lisbonne, 1890 - Paris, 1916*. Ami de Pessoa, ils écriront ensemble dans la revue moderniste *Orpheu* qui fera faillite dès le deuxième numéro. Son suicide se fera en frac ; le désespoir possède son élégance.

Saint Augustin. 354-430. Romain d'Afrique, Augustin, malgré sa mère (la pieuse Monique), reste longtemps étranger aux plaisirs de l'Église, cherchant dans ceux de la chair et les séductions du manichéisme une réponse à ses (nombreux) tourments, obsessions et inquiétudes. Les Saints sont-ils tous des névrosés ? Leur vénération nuit-elle à la santé mentale des individus ? Les réponses sont dans les questions.

Saint-John Perse. Son vrai nom est Marie-René Alexis Leger, né en 1887 à la Guadeloupe et mort en 1975. Diplôme distingué, son œuvre semble le croisement entre les écrits d'un moine boulingueur et ceux d'un méhariste prussien, mais ce n'est peut-être pas clair pour tout le monde.

Sand, George. 1804-1876, Aurore Dupin pour l'état civil. En ce temps là le socialisme était pluriel et George abreuve ses illusions à la source de Pierre Leroux et à la fontaine de Lamennais, une source aujourd'hui tarie et une fontaine en ruine.

Schelling, Friedrich von. 1775-1854. On pense qu'il a pu utiliser le pseudonyme de Bonaventura pour écrire *Les Veilles*, texte étrange et sombre où l'acte de poésie permet un éloge des sens démasquant la vie comme un leurre sans fin (critique de tout idéalisme) et qui, en tant que création même, transforme ce qui n'est pas en œuvre.

Schlechter, Lambert. Né en 1941 à Luxembourg. « *La pièce où j'écris, du désordre et beaucoup de livres – et quelques portraits épinglés sur la paroi blanche, Montaigne, Pessoa et Thomas Bernhard – et quelques dessins, le pêcheur somnolent de Ma Yuan (1190-1230), une femme couchée jambes ouvertes, par Rodin, Raphaël affalé devant son modèle, braguette dégraffée, bandant fort, par Picasso, une fleur de Giotto, détail d'une fresque d'Assise.* »

Schmidt, Arno. 1914-1979. C'est aussi un photographe dont les autoportraits sont de vraies curiosités. *Scènes de la vie d'un faune* fait partie d'une trilogie avec *Brand's Haid* et *Miroirs Noirs*. Réfugié dans la solitude de la Lande de Lunebourg, Schmidt oscille entre sarcasme et ironie envers le genre humain, écrivant dans une langue en apparence décousue et hachée (sa traduction doit être un morceau de bravoure), mais fleurie et toujours poétique. Son traducteur s'est justement fendu d'un court texte, véritable grille de lecture schmidtienne : Claude Riehl, *Arno à tombeau ouvert*.

Schopenhauer, Arthur. 1788-1860. Lorsqu'il naquit, un commis de son père lança que s'il ressemblait à son géniteur ce devait être « *un beau babouin* » ; à défaut ce fut un beau bouddha.

Segalen, Victor. Né et mort en Bretagne (1878-1919) mais grand voyageur de l'Océanie à la Chine. Pour Segalen le voyageur, l'exotisme c'est l'art, subtil, d'accéder à l'autre. Loin de plaquer des critères occidentaux sur des civilisations différentes de la sienne, il essaiera toujours d'apprendre une langue, d'étudier un passé, un art ou de recueillir des traditions. Son *Essai sur l'exotisme* est posthume.

Sénac, Jean. 1926-1973. Sénac soutient fortement les artistes se réclamant de l'École du Signe, projet artistique qui donne naissance au groupe Aouchem (Tatouages) en 1967. Il s'agit, pour ses créateurs, de trouver une voie singulière, différente du réalisme socialiste et de l'art occidental, et cette

originalité passe par un ré-enracinement dans la terre maghrébine ; les signes et tatouages berbères, les lettres arabes ainsi que toutes les expressions plastiques traditionnelles devenant sources d'inspiration. Sénac meurt mystérieusement assassiné en Algérie, sa mort rappelant celle de Pasolini.

Sénèque, Lucius Annaeus Seneca dans le texte. Né à Cordoue et contemporain du Galiléen, apologue de l'ascétisme et précepteur de Néron qui lui demande, reconnaissant, de s'ouvrir les veines en 65.

Sérapion. IV^e siècle. Disciple de Makaire l'Ancien, Sérapion s'installe avec lui au Désert, affrontant la faim, la soif et les assauts des démons tentateurs ; toutes choses rendues plus faciles à supporter grâce à celui qu'il appelle « *le grand lumineux, le grand pneumatophore, chef des moines de la sainte montagne de Shiït* ». Sur l'érémisme oriental, les stylites et autres brouteurs, voir le livre de Jacques Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*.

Sextus Empiricus. 160-210. Sceptique avant tout, Sextus doit son surnom à l'empirisme de ses méthodes. Rejetant tout dogmatisme, il préconise devant l'immensité de toute tâche de suspendre à un moment son jugement, autrement dit de stopper sa réflexion, afin d'atteindre la paix de l'âme (ataraxie) et ainsi de se contenter d'un savoir limité. Je doute donc je suis, je cherche et je ne trouve... rien.

Shakespeare, William. 1564-1616. To be or not to be, what else ? Nothing ! Facile.

Socrate. 470-399 avant JC. Condamné à la ciguë fatale pour « *corruption de la jeunesse* ».

Södergran, Edith. 1892-1923. Fille du Grand Nord, née à Saint-Petersbourg, vivant en Carélie finlandaise et d'expression suédoise, Edith Södergran crée une œuvre habitée par l'ombre de la mort et le rapport à la nature, une route vers « *le pays de rien* » :

Ma vie fut une brûlante illusion.
Mais il est une chose que j'ai découverte,
une chose que j'ai véritablement conquise –
le chemin du pays qui n'est pas.

Sologoub, Théodore (Fiodor). 1863-1927. Il introduit le style décadent et fin de siècle en Russie mais le virus bolchevique ne passe pas par lui.

Sri Ramana Maharshi. 1879-1950. Pour les gens pressés, la pensée du Bhagavan Ramana est une sorte d'autoroute menant à la Félicité, une voie directe vers la quête du Soi passant par l'ascension de sa colline, ashram devenue Cœur spirituel du monde. Vite fait, bien fait.

Stendhal. Son pseudonyme est passé à la postérité mais son nom est Marie-Henri Beyle. Il naît en 1783 à Grenoble et meurt en 1842 à Paris et l'on apprend à l'aimer une fois sorti du carcan scolaire. C'est aussi l'auteur d'un court texte, *Les Privilèges*, sorte de songe délirant où Stendhal se voit offrir la possibilité d'exaucer ses vœux.

Stirner, Max. De son vrai nom Johann Caspar Schmidt, 1806-1856. Il doit son surnom à son grand front (Stirn en langue teutonne). L'Unique paraît en 1844 et n'est pas interdit car jugé « *trop absurde pour être dangereux* » par les services policiers compétents. Méprisant ou jaloux, le poète marxiste Engels écrit à son sujet ces quelques vers :

Regardez Stirner, regardez-le, le paisible ennemi de toute contrainte.

Pour le moment, il boit de la bière, bientôt il boira du sang comme si c'était de l'eau.

Dès que les autres poussent leur cri sauvage « *À bas les rois !* »

Stirner complète « *À bas aussi les lois !* »

Sylvestre, Anne. 1934. Autrice-compositrice-interprète adepte d'*Une Chanson Dégagée* qui n'épargne rien aux sujets de société sur laquelle elle porte un regard décalé qui vise juste. Armée d'une guitare sèche, elle amuse les enfants par ses fables et comptines et apostrophe les adultes par ses textes drôles et percutants comme *Reine Du Créneau* qui balaye les a-priori sexistes.

Tardieu, Jean. 1903-1995. « *Que suis-je, bon sang ? Que suis-je ? Que sommes-nous ?* », demande le poète dans *La Part de l'ombre*. Le soupçon du Rien « *affleure en nous sous le vacarme de la vie, à certains moments de lassitude, quand il semble que notre personne, qualifiée, temporelle et nommée, s'efface devant son épouvantable contraire : présence informu-*

lée, pressentiment, menace ou reproche, tribunal secret où toute vie, – pire : où tout être est condamné ». (d'après Frédérique Martin-Scherrer, *Jean Tardieu à 360°*)

Tauler, Johannes. Vers 1300-1361 à Strasbourg. Il semble qu'il était adepte d'une mystique pratique, voire expérimentale, plutôt que spéculative et on le connaît aussi sous le surnom de "Docteur illuminé", ce qui donne une idée de son potentiel effectif de divagation. Un petit sermon pour la route : « *Une secrète loi, profonde dialectique du renversement des contraires, régit la vie spirituelle. Plus tu approches de ton propre néant, plus tu atteins ce point de rupture où tu bascules dans l'absolu de l'être. Deviens rien et tu deviens tout. Vide-toi et la plénitude te sera donnée par surcroît.* »

Tchouang-tseu. IV^e siècle avant JC. L'un des sentenceurs du Tao, sa vie et son œuvre sont tellement liées que son nom regroupe à la fois l'homme et l'œuvre. « *À l'opposé des confucianistes qui se fient au destin dicté par le Ciel, les taoïstes mènent leur existence suivant la devise : Mon destin dépend de moi-même et non du Ciel.* » (Ngô Van, *Utopie antique et guerre des paysans en Chine*)

Tourgueniev, Ivan. 1818-1883. Un incontournable pour qui veut connaître la Russie de ces années-là sous un angle autant littéraire que politique. « *Gravement, impitoyablement, le destin conduit chacun d'entre nous, et au début de la vie, absorbés par des détails de toute sorte, par des riens, par nous mêmes, nous ne sentons pas sa dure main. Tant que l'on peut se tromper, on peut vivre et il n'y a pas de honte à espérer.* » (Assez)

Valéry, Paul. 1871-1945. Hooligan avant l'heure, on lui doit cette définition : « *Le monde ne vaut que par les extrêmes et ne dure que par les moyens. Il ne vaut que par les ultras et ne dure que par les modérés.* » (*Tel Quel*) ; mais finalement raisonnable il constate « *le sentiment d'être tout et l'évidence de n'être rien* » (*Le Messie*).

Vold, Jan Erik. 1939. Norvégien sensible aux sonorités du Jazz et aux effluves (Smoke, baby, smoke !) de la Beat Generation, Vold a utilisé de manière originale le disque vinyle comme vecteur de sa poésie. Poète de la rupture, il devient poète en rupture, son style devenant plus précis, plus haché, plus minimaliste.

Waiblinger, Wilhelm. 1804-1830. On trouve désormais en français *Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin*. À vingt-six ans, Waiblinger écrit cette biographie qui repose sur un travail minutieux d'observation d'une pathologie mentale inconnue quatre-vingts ans avant Eugen Bleuler son formulateur : la schizophrénie. Ce texte est celui d'un profane, à une époque où les schizophrènes étaient encore considérés comme des idiots et montre ce qu'a été le premier placement familial, celui d'Hölderlin hébergé chez le menuisier Zimmer où il reste jusqu'à sa mort.

Weil, Simone. 1909-1943. Pauvre Simone, politique et religion sont de même nature et se retrouvent dans les mêmes impasses : « *Participer, même de loin, au jeu des forces qui meuvent l'histoire n'est guère possible sans se souiller ou sans se condamner d'avance à la défaite. Se réfugier dans l'indifférence ou dans une tour d'ivoire n'est guère possible non plus sans beaucoup d'inconscience* » (*Méditation sur l'obéissance et la liberté*). So what ?

Weininger, Otto. 1880-1903*. « *Je vais me tuer, pour ne pas devoir en tuer d'autres* » laisse-t-il en guise de bon mot. « *Ce suicide a été commis dans un accès de lucidité intellectuelle... Weininger avaient des raisons, métaphysiques et religieuses, de rejeter la vie au seuil d'une grande carrière.* » (Carl Kraus)

White, Kenneth. Né en 1936 en Écosse. In(c)lassable explorateur des confins entre Asie et Occident et fondateur de la géopoétique. Quoi ça ? Et bien, en parts variables, une dose de science (naturelle), une dose de philosophie, une dose de poésie et une pointe de mysticisme ; touiller, déguster les pieds nus et le ventre vide. À lire en priorité : *Lettres de Gourgounel*.

Witkiewicz, Stanislaw Ignacy. 1885-1939*. Il se suicide lors de la double attaque de la Pologne par les armées nazie et soviétique. Les curieux peuvent chercher l'étrange roman d'anticipation de Gérard Stehr, *La toilette du mort*, dont les événements sont datés suivant une chronologie dite witkacyenne c'est-à-dire commençant le jour de la mort de l'écrivain.

Woolf, Virginia ; du nom de son mari, le sien propre étant déjà celui de son père. 1882-1941*. « *Pour écrire un roman, une femme doit avoir de l'argent et une chambre à soi, un espace rien qu'à elle.* » (*Une chambre à soi*)

Yogindu. VI^e siècle. Adeptes du jainisme, une communauté philosophico-religieuse d'Inde datant du V^e siècle avant JC qui, contrairement au bouddhisme, ne connut pas sa chance historique et demeure depuis une secte. Au croisement d'une doctrine spéculative, d'un ascétisme rigoureux et d'une intériorisation de la vie spirituelle se trouve la Lumière de l'Absolu...

Zweig, Stefan. Né à Vienne en 1881 et mort au Brésil en 1942*. Exhibitionniste diagnostiqué et excusé par Freud. Pour les nostalgiques de la culture mitteleuropa, il lègue *Le monde d'hier*.

Appendice

- **Vie et œuvre de F. Merdjanov**

Une analyse protivophile détaillée des principales données biographiques et de l'ensemble des textes.

- **Le Tout, le Rien**

Texte anonyme, traduit du macédonien, sous titré "Re-craché suprême et pratique, au minimum" et attribué à F. Merdjanov

VIE ET ŒUVRE DE F. MERDJANOV

« - T'as dit quelque chose ?

- Non, rien...

- Ah, j'avais cru.

- C'est rien ! »

Pièce en un acte.

in *Éloge de rien*. anonyme

La courte notice biographique concernant F. Merdjanov reproduite au début des *Analectes de rien* est identique à celle du manuscrit original de l'ouvrage, daté de 2016, et montre le peu d'informations dont nous disposons sur l'auteur. S'il est vrai que les personnes les plus intéressantes sont celles que nous connaissons le moins, il nous semble néanmoins bienvenu de compléter cette biographie sommaire afin de mieux cerner le contexte propre à la naissance de toute grande œuvre. Le facteur déclenchant remonte à notre rencontre avec un certain B. Smotivni en Macédoine, lors de recherches que nous menions de manière transversale dans des domaines pourtant fort éloignés – en apparence – de l'archéologie politique et de la quantification du rien. Cette vieille personne, encore très alerte quand il s'agit de disserter sur le monde, nous parla alors longuement des *Analectes de rien* dont elle connaissait la moindre citation et nous, rien. L'utilité de rien étant le centre de ses préoccupations, nous parlions avec beaucoup de verve de choses plus futiles. Voire inutiles. Nous en avons discuté des nuits entières. Des veillées bavardes

où les évidences vacillent, les mots s'enflamment, les corps s'échauffent dans un mouvement permanent où nier transfigure rien. Moments intenses où parfois se prennent de grandes décisions. B. Smotivni nous donna ainsi l'unique exemplaire en sa possession des *Analectes de rien* contre notre promesse de publier cette œuvre majeure de F. Merdjanov. Ce manuscrit lui avait été donné par F. Merdjanov en personne lors de leur seule et unique rencontre dans un petit village macédonien quelques jours auparavant. Nous avons fait le choix d'annexer à la présente édition la traduction d'un court texte dont nous tenterons plus loin de lever les incertitudes quant à son auteur et à la multiplicité de ses interprétations possibles. Nous n'avons jamais revu B. Smotivni. Unique source directe de nos connaissances actuelles à propos de F. Merdjanov, sans rien en savoir pour autant, il peut être considéré à juste titre comme l'initiateur de la protivophilie moderne dont nous sommes le seul spécialiste connu. Le terme est construit sur le radical slave *protiv*, que l'on pourrait transcrire par *contre* au sens « opposé à », et le radical grec *phili* par *pour* dans le sens « attiré par ». Cette dialectique se moque d'un passé déjà révolu et refuse un futur qui ne se vit pas au présent. Et, quoi qu'en diront nos détracteurs, le présent, c'est maintenant ou jamais. D'autres options que le terme « protivophilie » s'offrent à nous, mais toutes ne permettent pas la finesse de la racine *protiv*. Et certaines existent déjà. La paraphilie, par exemple, définit, selon les spécialistes de la sexualité médicalisée, une propension aux déviances sexuelles en tout genre. Construite sur *para* avec le sens de proximité, de *contact* et non avec *para* au sens de *contre*, « opposé à ». Ne pas confondre avec la parologie qui serait une science de la parole qui s'écoute parler, à mille lieux des pratiques de la protivophilie. Ni avec le paralogisme qui nous obligerait à lire de la philosophie pour savoir ce qu'il en est exactement. La nihilologie ou la nihilophilie – basées sur le radical *nihil* au sens de « rien » – ne sonnent pas très bien. Quant à la protivologie, elle risque d'inciter à une énième imposture scientifique, un savoir sur rien. La protivophilie n'est pas une foi ou une croyance, elle est une remise en cause permanente. La protivophilie n'est ni une science ni une théorie, elle est un doute persistant. À la grande question de savoir à quoi elle sert, le seul et unique protivophile – l'auteur de cet article – avance une réponse radicale : à rien. L'affirmation protivophile est que nous basons notre cause sur rien.

Nos différentes recherches effectuées sans relâche depuis notre rencontre macédonienne et nos nombreux travaux non encore publiés à ce jour ne comblent que quelques lacunes sur la vie et les écrits de F. Merdjanov.

I. Sa vie

Le développement fulgurant de la protivophilie dans la période séparant la première mention connue de F. Merdjanov et la publication de cette édition des *Analectes de rien* mettent en avant l'impossibilité d'en savoir beaucoup plus sur la vie de son auteur. Nous avons cependant beaucoup à en dire. Les études graphologiques montrent clairement les différences de réalisation entre le manuscrit proprement dit (le corps du texte) et la page contenant la courte notice biographique. Les tests quantiques confirment l'hypothèse de l'utilisation de deux encres dissemblables – une noire et une bleue. Cela n'invalide pas le contenu de la notice biographique mais nous permet de douter que rien n'est simple. De plus, la véracité de cette notice nous a été confirmée de vive voix par B. Smotivni. Dans ce domaine, ne doutons donc de rien. Naissance de FM à Nice en 1970. Cette petite ville est située dans le sud de la France et l'année 1970 est celle qui suit 1969. Qu'en dire de plus sans avoir à se livrer à de longs monologues inutiles ? Et s'il ne se passe rien, l'année 1970 devient exceptionnellement celle qui précède 1971. Sans vouloir généraliser outre mesure, nous pourrions émettre l'hypothèse que cela semble se passer souvent ainsi. Que ce soit par la médiocrité particulière de sa petite élite locale ou les joies de partager le sort de ses miséreux, Nice ne se distingue en rien d'une autre ville identique si ce n'est qu'elle est la seule ville de l'ancien comté de Nice à porter ce nom et à avoir une communauté russe en son sein. Une autre de ses singularités (finalement nombreuses) est d'avoir hébergé la plus petite communauté d'exilés macédoniens de l'ancien territoire du comté. Dans des temporalités historiques assez semblables à la communauté russe, les exilés de Macédoine s'installent dans la ville, fuyant des situations politiques féroces. À l'instar de la Genève de la fin du XIX^{ème} siècle où les plus radicaux de toutes les tendances révolutionnaires de Russie s'installent pour ourdir faits et gestes, Nice devient le centre politico-illusionniste des exilés macédoniens. Un obscur texte russe fait d'ailleurs mention de la « *très dynamique communauté de macédoniens fiers de faire rien* », mais aucun texte écrit directement par les intéressés ne nous est parvenu. De futures études devront être menées pour établir la véracité de ce document. Nous n'en avons pas les moyens techniques pour l'instant. Malgré nos recherches et nos études locales dans les archives départementales, nous n'avons pas mis en évidence la présence d'une quelconque communauté macédonienne. Un siècle et demi a suffi à faire disparaître tout héritage décelable, toute marque de la présence de cette communauté qui,

finalement, n'a peut-être jamais existé – il s'agit simplement d'une supputation. Des travaux, non encore publiés, formulent l'hypothèse de l'influence de cette communauté – et donc de son existence – par l'empreinte laissée dans l'émergence d'une gastronomie locale et plus précisément sur la salade niçoise qui est une sorte de macédoine de légumes. La seule trace dont nous disposons est la présence, avérée par la notice, de F. Merdjanov à Nice pour y naître. En 1970. Dans une famille de nihilistes macédoniens précise cette même notice. L'emploi du terme « nihiliste » est assez troublant, surtout dans un contexte où tout veut souvent rien dire. Faut-il comprendre par nihiliste, qui est rien, qui ne veut rien, qui veut rien ou qui est pour rien ? La polysémie est source de confusion. À travers nos travaux, nous, protivophiles, tentons confusément d'y mettre du sens. Nos différentes hypothèses nous font penser que cela renvoie très certainement aux forts désordres sociaux et politiques que la Macédoine a connu dans cette période charnière de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle. En effet, de nombreuses tendances politiques s'affrontaient alors à l'empire ottoman, mais aussi entre elles pour des visions du monde parfois très différentes, et la Macédoine était une véritable poudrière politique. Les techniques des « bombes macédoniennes » font alors sa réputation parmi les révolutionnaires qui leurs décernent le Nobel de l'efficacité. Mais pour autant, aucune de ces tendances n'est connue pour s'être auto-définie, paradoxalement, en affirmant radicalement une négation radicale en se disant nihiliste : ce qui reste une affirmation ! Comme n'importe qui, privé de nourriture et d'eau, un « nihiliste radical » ne survivrait pas plus de quatre jours ! Bien sûr l'historiographie classique ou les sciences politiques parlent d'insurrections et de destructions mais elles restent trop vagues. La protivophilie n'échappe pas aux limites imposées par les sciences spécialisées, et jusqu'à ce jour aucun groupe nihiliste macédonien ne doit être considéré comme historique tant que nous n'aurons pas de preuves plus « parlantes ». Malgré cela cette hypothèse reste valable et défendable sous l'angle de la protivophilie : on n'a rien sans rien. Là encore nous pouvons placer quelques repères afin de mieux synthétiser les quelques données avérées à notre disposition : l'existence même des *Analectes de rien*, et plus particulièrement de la courte notice biographique, nous permet de croire que ce groupe macédonien de nihilistes a bien existé. La synthèse principale à retenir de cette démonstration est que F. Merdjanov est issu d'une famille de nihilistes macédoniens.

Personne – et pour cause – n'a encore émis l'idée sérieuse que la ville de Nice puisse finalement désigner la ville de Niš en Serbie ou celle d'Iznik (ex

Nicée) en Turquie qui, elles aussi, hébergent possiblement une petite communauté macédonienne. Ce qui invaliderait partiellement nos recherches précédemment citées.

Des recherches contemporaines dans le domaine de la protivophilie nous permettent de poser comme évidente l'absence totale de mention de FM dans les fichiers de la ville de Nice entre 1970 et maintenant. Nous avons passé des heures à visionner tous les microfilms et à scruter les fichiers des cantines scolaires, des associations culturelles ou sportives, des établissements scolaires, des amicales diverses et variées sans ne jamais rien trouver. La seule nouveauté que nous ayons pu extraire de cette somme d'informations est la mention de l'emprunt d'un livre à la médiathèque municipale sous le nom de Merdjanof dans le courant des années 90. L'état du document ne permet pas plus d'interprétation pour le moment. Les entretiens menés avec l'ancienne employée communale attachée à la bibliothèque ne permettent de déterminer ni le titre ni l'auteur de ce livre. Sans autres indications, il nous est impossible de tirer une conclusion hâtive quant au fait qu'il puisse s'agir des deux mêmes personnes. Nous ne sommes pas sans ignorer les règles élémentaires de la linguistique qui consiste à substituer le *v* final par un *f* lors de la francisation d'un nom à consonance slave, mais, si Merdjanov ressemble à s'y méprendre à Merdjanof, nous ne pouvons que prendre de la distance avec tout ce qui a odeur d'illusion. La prudence est une attitude propre à chaque protivophile. Nous verrons brièvement dans un autre chapitre de cet article que la protivophilie a pourtant tenté de lever quelques voiles sur la nature du livre emprunté. Sachant que chaque personne est susceptible d'être en opposition directe avec l'environnement social et politique qui la contraint et donc de se heurter aux mécanismes de répression, la protivophilie nous incite à chercher aussi des informations auprès des archives et fichiers de la police et de la justice. Rien de surprenant à ce que FM ait pu être un jour confronté à cette réalité partagée par tant d'autres. Grâce aux outils télématiques, notre travail de recherche s'est fait à distance, nous tenant ainsi aussi éloignés que possible de toute proximité désagréable. Protivophile comme nous le sommes, rien n'est aussi glaçant qu'un commissariat ou une prison (si ce n'est une usine, une plage ou un métro). Aucune condamnation. Aucune trace dans les fichiers policiers et pénitentiaires, ce marquage social au fer rouge qui touche la plupart du temps l'univers prolétarien – et très occasionnellement celles et ceux qui s'en réclament. D'abord nominale, notre recherche s'est ensuite portée sur les motivations, les dates et les lieux. Dans les critères de recherche, pour la

case motif, nous n'avons rien rentré et cela nous a renvoyé à une somme d'informations (pour l'instant inexploitable) concernant des incivilités en tout genre, du crachat poisseux à l'incendie volontaire, du vol prémédité au meurtre innocent, de la destruction acharnée au simple refus, voire à la désertion... Les croisements occasionnels avec d'autres disciplines nous permettent maintenant d'inclure des critères tel que « sans motif », « aucun », « inconnu », « ? » et quelques autres encore. Ceci étend considérablement notre domaine de recherche sans faire perdre sa spécificité à la protivophilie. Des milliers et des milliers d'actes délictueux sont enregistrés dans ces fichiers tous les ans mais il ne nous est sérieusement pas possible de tous les attribuer à FM, même si des liens protivophiles semblent crédibles, même s'il nous serait plaisant d'imaginer qu'il en soit ainsi. Mais la protivophilie n'est pas une religion avec son cortège de prétendus faits miraculeux. La recrudescence ces dernières années de tags « rien » ou d'affiches n'en disant pas plus sur les murs de grands centres urbains ne doit pas non plus nous tromper et nous laisser penser que FM en serait l'auteur. N'inventons rien !

Plus méconnue encore que celle de F. Merdjanov, l'histoire familiale reste pour nous un grand mystère. Nous pouvons une fois de plus, sans risquer de nous tromper, affirmer que FM a dû avoir nécessairement deux géniteurs, et ainsi de suite en remontant son arbre généalogique. Si les moyens techniques de l'époque de ses parents permettent d'imaginer des méthodes alternatives de conception, ceux de ses grand-parents laissent plus songeurs. Bien que n'en sachant rien, la protivophilie permet bien entendu d'imaginer ou de reconstruire tout un pan de cette histoire familiale. Le mode de procréation ne présupposant pas le type de structure familiale, il est aisé pour nous d'envisager la possibilité d'une famille recomposée, hypothèse à développer. Si nous donnons un peu de profondeur historique à notre démarche, deux cas de figure doivent être posés. Dans le premier, l'histoire familiale s'inscrit profondément dans l'histoire d'une Macédoine qu'il a nécessairement fallu fuir, dans une temporalité située entre un avant et un maintenant. Le second consiste à supposer l'arrivée récente d'au moins un des deux géniteurs de FM afin qu'il y ait naissance à Nice en 1970, comme prévu par la notice biographique. Les contraintes biologiques tendent à favoriser l'hypothèse de la venue de la mère biologique – porteuse de l'enfant à venir – plutôt que celle du père biologique. Ceci implique que nous puissions être soit devant une situation de mère célibataire, soit de couple de type hétérosexuel si le géniteur – ou un autre – vit avec la génitrice ou partage l'élevage de l'enfant, soit dans la situation d'une femme homosexuelle,

élevant son enfant seule ou avec sa compagne. Peut-être même pansexuelle ? Mais là encore la protivophilie ne nous permet pas d'aller plus loin que la simple conjecture. [Évidemment la possibilité d'une immaculée conception pour expliquer la naissance de FM est totalement hors de propos et relève des croyances populaires, non de la protivophilie.]

Quand la famille de F. Merdjanov est-elle arrivée à Nice ? Nous n'en savons strictement rien. S'impose maintenant à nous de vous livrer un peu de cette histoire macédonienne. La Macédoine a des particularités qui la distinguent des autres pays. Son nom d'abord, qu'elle est la seule à porter. Aucun autre pays de nom différent ne se désigne sous le même terme. Sa géographie et ses frontières la singularisent aussi des autres pays et lui offrent cette possibilité d'être l'unique pays à exister dans ce qu'elle considère être ses frontières. Il n'y en a pas d'autres au même endroit, ni ailleurs. Après avoir été baignée dans la foi d'un eldorado prolétarien à l'Est, la croyance populaire de l'existence de régions très prospères plus à l'ouest se revitalise en Macédoine. Comme dans les pays qui lui sont occidentaux. (Avec un regard parfois béat tourné vers ce grand et riche continent – encore plus à l'ouest – colonisé pendant la préhistoire par des migrants sibériens, puis recolonisé, et aujourd'hui habité par un mélange de populations dont une partie traite l'autre avec des relents d'apartheid de l'ex-régime prétorien). Des formes revisitées de nostalgie permanente perdurent pour des utopies fictives, passées ou futures, et des territoires perdus ou inaccessibles. Mais ces similitudes sont un trompe-l'œil. Car si certains s'inventent une île-continent disparue, perdue dans l'océan atlantique, où maintenant il n'y a rien, la Macédoine est seule à pouvoir prétendre à des liens archéologiques avec les prospères et antiques royaumes illyriens – à l'ouest de la Macédoine actuelle – mais qui, contrairement aux résultats d'une étude étymologique trop superficielle, ne sont pas des îliens. Le climat est typique d'une latitude semblable et n'est pas particulièrement pluvieux comme le laisse à penser le titre du docu-fiction *Before The Rain*, véritable macédoine ciné-anthropologique de désillusions. Pour le reste, la Macédoine est un pays comme les autres : ses frontières sont une chimère, son histoire nationale une mythologie, son pouvoir politique un rapport de domination et son organisation sociale une contrainte. Comme toute identité collective, la Macédoine est une illusion. Bien sûr, la Macédoine a connu des épisodes de son histoire qu'elle ne partage pas avec les autres pays, mais cela ne change rien. La France a-t-elle été secouée par des insurrections dans la vallée du Vardar en 1903 ou par les actions explosives des anarchistes bulgardo-macédoniens ? Non, bien évidemment car le

Vardar ne coule pas en France et que ces dits anarchistes n'ont fait aucune action dans ce pays, mais la protivophilie nous pousse inlassablement à poser toutes les questions qui nous permettent de mieux contrer. « *Se faire des illusions est un problème dans la mesure où, justement, il est question d'une illusion* » pourrait être la devise simplifiée de la protivophilie telle que nous l'envisageons. Que vaut alors le qualificatif de macédonien appliqué à la famille nihiliste de FM ? Faisait-elle partie de l'un de ces innombrables groupes humains de la mosaïque macédonienne faite de proximités et de nuances, de connivences et d'oppressions ? Roms musulmans ou bulgardo-macédoniens ? Aroumains ou macédoniens ? En quoi est-elle macédonienne et quel sens cela a-t-il de la considérer telle ? Que cela nous apprend-il sur ses conditions sociales ? Notre approche protivophile apporte une réponse claire à ces questions. Rien. Ou pour le dire autrement, si cette dite famille n'est finalement pas macédonienne mais originaire d'une autre région, cela nous importe peu. Des travaux sont en cours afin de balayer toutes les autres possibilités mais l'ampleur de la tâche en retarde la restitution.

Ce ne sont pas les seules choses sur lesquelles nous ne savons rien à propos de F. Merdjanov. Quelle est par exemple la signification de ce « F. » placé juste avant Merdjanov ? Nous imaginons aisément cette lettre comme étant l'initiale du prénom mais il devient plus hasardeux de déterminer avec certitude les autres lettres de ce mystérieux et supposé prénom. Le réseau internet nous apprend que Merdjanov peut être un prénom porté par un petit nombre de personnes. B. Smotivni n'a jamais évoqué ce sujet en notre présence, pas plus que nous n'avons eu l'idée de lui demander. La possibilité que le genre puisse être réductible au prénom est hors du champ de la protivophilie et n'inclut donc pas la possibilité d'un sens à chercher dans le genre. Pour ne pas trahir le résultat de nos recherches, nous avons opté dans ce texte pour une alternance des formes masculines et féminines pour désigner F. Merdjanov. Notre emploi d'un masculin grammatical pour nommer le général ne sous-entend donc pas une « masculinité » de celles et ceux qu'il désigne, c'est une norme grammaticale, une contrainte langagière qu'il nous est difficile de contrecarrer même avec des artifices linguistiques. Conformément à son approche désillusionnée, la protivophilie n'a pas retenu les propositions de nouvelles normes : pari osé qui consiste à considérer la personne qui lit, une fois avertie, comme seule responsable de ce qu'elle veut y voir. La protivophilie naissante a cru déceler dans ce F mystérieux une référence aux dires d'un centenaire bulgare qui désigne sous le pseudonyme de Floresco l'un des auteurs du *Catéchisme du Révolutionnaire* lors de son pas-

sage en Macédoine, ce Serge Netchaïev dont ses détracteurs littéraires ou politiques ont fait une pauvre caricature, mélange de père-fouettard et de froideur militante. Et peut-être alors y voir un clin d'œil, une tentative de démythification. Un peu comme si nous avions appelé nos éditions du nom de sa compagne, Albertine Hottin. Rien de plus, car, bien loin de la protivophilie, un catéchisme, même révolutionnaire, n'en reste pas moins un catéchisme, avec sa martyrologie, ses oublis de soi et sa négation des autres. D'autres hypothèses protivophiles voient dans l'emploi de cette lettre « F » une simple convention dont le sens nous échappe permettant de précéder le nom Merdjanov. Sans omettre pour autant la possibilité d'une faute de frappe, ce qui, dans ce cas, complexifie la possibilité d'émettre une hypothèse. Même petite. Même pour le spécialiste de la protivophilie que nous sommes.

L'existence même des *Analectes de rien* montre que la supposée et réelle famille de nihilistes macédoniens de FM a su préserver ce qui la caractérise malgré les horreurs humaines du XX^{ème} siècle. Elle s'est battue contre les prophéties des faux aryens, affirmant sans doute son nihilisme jusqu'à diluer totalement ce qualificatif de macédonien. Elle s'est débattue contre les promesses des littérateurs, des utopiens et autres gentils révolutionnaires, affinant sans doute son nihilisme jusqu'à le dissoudre dans ses dernières illusions. Ce processus est trop long à expliciter dans le cadre étroit du présent article. De telles données sont pour la protivophilie une somme de nouvelles questions. Si l'aspect communautaire n'est pas une réalité quotidienne pour FM, et que nous admettons pour autant qu'il n'est pas un individu véritablement isolé, il nous faut pouvoir déterminer la nature de son entourage. A-t-il des relations amicales et sociales autres que celles que l'on entretient habituellement avec un animal domestique ou une plante verte ? Qui sont ces personnes ? Sont-elles liées à l'apiculture ? Cette dernière question reste pour l'instant sans réponse. Les deux premières questions s'entremêlent, et résolvent directement la seconde – ce que nous allons faire – est une manière de répondre par l'affirmative à la première, et ainsi d'affirmer que FM est un être social comme les autres. Difficile sans verser dans les généralités, de déterminer les raisons des liens entre FM et ses proches et connaissances. Sans en savoir plus, nous pouvons en déduire qu'au moins un rien les unissait. Mais il est trop facile – pour les non-protivophiles – d'imaginer qu'ils puissent être algériens, équatoriens, nigériens, comoriens, libériens, salvadoriens, honduriens, ivoiriens, syriens ou singapouriens. Réduits à de pauvres catégories nationales ou régionales qui effacent les singularités et la complexité de chaque personne. La protivophilie ne reconnaît aucune catégorie généra-

lisante et par conséquent ne se livre pas à ce genre de spéculation. Elle postule que FM – comme n’importe qui d’autre – a pu faire des rencontres sur des critères différents, ne s’arrêtant pas aux illusions partagées, refusant les classifications et les divisions artificielles, cherchant à multiplier les possibles et à en entrevoir les limites. Pour démentir l’expression populaire utilisée dans les régions à l’ouest de la Macédoine qui prétend que nous sommes « *Tous dans le même bateau* », nous affirmons sans ambages que ces familiers n’étaient sans doute pas des croisiéristes ou des plaisanciers, attachés au bateau, mais bien plutôt de ceux qui veulent le couler, des galériens. Ils sont les héritiers symboliques des Bateliers (*Gemidžii* en macédonien), ces jeunes anarchistes bulgare-macédoniens qui en avril 1903 entamèrent une série d’actions explosives dans la grande métropole ottomane de Salonique par la destruction d’un cargo militaire français. Théorisé et mis en pratique par un célèbre littérateur français du XX^{ème} siècle et ses post-adeptes, le détournement « *Un tricard sinon rien* » [d’après une expression utilisée dans une grande ville portuaire à l’ouest de Nice] aurait pu parfaitement s’appliquer à ces hypothétiques proches de FM. Peut-être un de ces ramassis – selon le terme officiel – de bons-à-rien en qui la normalité ne voit rien de bon ? Sans doute vauriens. Une infinité de possibilités qui explose les cadres étroits des prédéfinis. Si nous devons nous éloigner temporairement de la protivophilie et accepter d’utiliser, du bout des lèvres, un langage qui n’est pas le nôtre, nous pourrions reconnaître l’existence d’une seule catégorie : terrien. Nous vous épargnons ici les blagues internes à la protivophilie gloussant sur le seul motif valable de cette acceptation, le jeu de mot facile avec « *T’es rien* ».

Dans une vision plus déconcertante de la protivophilie, un rapprochement est tenté entre les deux étymons *protiv* et *nihil*. Mais ces flirts avec la linguistique ne sont pas toujours concluants en terme d’approches plus protivophiles. C’est sans doute aussi par glissement, qu’au fil de nos longues conversations avec B. Smotivni autour de F. Merdjanov, nous avons évoqué une histoire de voyage en Égypte, direction les sources du Ni[hi], en route pour le paradis (artificiel) rastafarien ! Par anticipation, nous pouvons d’ores et déjà refuser toutes les hypothèses linguistiques qui voudraient voir dans ce voyage une tentative d’installation à Bir Tawil (« Puits Profond »), à la frontière entre l’Égypte et le Soudan, dans ce minuscule bout de territoire de 2000 km² qu’aucun des deux pays ne revendique : ce qu’une expression latine désigne sous le nom de *terra nullius*. Avec de tels raisonnements, il est aussi possible de s’imaginer FM en partance, via l’Égypte, pour les grands espaces désertiques sahariens ou arabiques. À la recherche d’une improbable

oasis de solitude du nom de Walou (« rien », en arabe maghrébin), coincée entre les dunes mouvantes de l'Azawad, ou de celle abritant l'énorme bibliothèque qui, partie de rien, s'est constituée razzia après razzia dans l'Est du désert libyque sous l'impulsion d'un érudit-guerrier-bédouin. À jamais disparue, la bibliothèque de ce touche-à-tout aurait pu compléter le recueil de FM. Ou encore, aux portes du désert de Rub al-Khali (« Quart Vide ») dans la péninsule arabique, sur les traces de survivances des musulmans qarmates qui, dix siècles plus tôt, dévastèrent et pillèrent la Mecque, instaurant une société prétendument égalitariste dans le nord-est de la péninsule et dont l'inspirateur aurait déclaré que Moïse, Jésus et Mahomet n'étaient que des imposteurs. Malgré des évidences linguistiques, des liens historiques possibles et les proximités géographiques – par méfiance protivophile – nous refusons de faire un lien direct entre ces qarmates et les actuels habitants du Qatar, les qataris, que certains nomment abusivement les qatariens. Nous sommes là encore dans l'illusion, celle qui confond le désert avec le rien : mais, tout comme les sciences mathématiques ou physiques, nous réaffirmons que presque rien n'est pas rien. [Sciences avec lesquelles pourtant nous ne partageons rien.] L'incongruité de tels périple et le peu de vraisemblance historique nous poussent à penser, d'une part que la mémoire n'est pas une source très fiable et que, d'autre part, les glissements linguistiques sont toujours des raccourcis pourvoyeurs d'illusions. Par conséquent, nous ne pouvons qu'évoquer ces faits, sans jamais, toutefois, les confirmer.

Les limites de notre démarche sont atteintes lorsque l'on tente d'en savoir plus sur le voyage de FM en 2016 lors duquel il rencontre B. Smotivni et lui donne le manuscrit des *Analectes de rien*. Ce que nous savons, nous le tenons de notre propre rencontre avec B. Smotivni, mais il fut alors peu disert sur le sujet. Des données aussi floues que « *dans un petit village macédonien* » ne sont pas suffisantes pour y voir plus clair. Nous ne nous étendrons pas là-dessus, un ouvrage spécifique consacré à cette problématique est en cours de préparation. Sur la question épineuse de sa présence sur les bords de la mer Noire, la protivophilie bute. Les plus astucieux nous font souvent remarquer que cette mer est pourtant facilement détectable sur la moindre mappe-monde et que pour cela il suffit de regarder au nord – comme son nom l'indique dirait un spécialiste de l'empire ottoman – mais pour cela, évidemment, il faut être placé au sud de cette mer. Ce qui n'est pas le cas de la Macédoine pour qui la mer Noire est orientale. Mais ne nous éloignons pas du sujet qui reste de savoir la raison de ce choix. Seule une rencontre directe avec FM pourrait lever le voile. Le reste ne repose sur rien. Les choix et leurs

absences sont d'une telle complexité, un véritable sac-de-nœuds, que même les calculateurs les plus puissants ne peuvent prétendre imaginer les multiples situations et interférences auxquelles chaque être humain est soumis. La protivophilie n'est pas une science extra-terrestre. Par conséquent, elle seule est en mesure d'affirmer que nous n'en saurons peut-être jamais rien.

De nouvelles méthodes de recherche s'imposent progressivement parmi la communauté très fermée des protivophiles. L'étude de texte est l'une de ces nouvelles méthodes qui ouvrent à une meilleure connaissance de rien. Nous allons donc nous concentrer sur le sens des textes choisis par FM pour faire les *Analectes de rien*, afin d'en dégager – c'est encore flou – un lien entre ce prétendu sens et ce qu'à pu être FM en tant que personne sociale. Vaste question à laquelle nous ne sommes pas en mesure d'apporter une quelconque réponse. Mais en couplant cette approche avec une recherche biographique nous pouvons d'ores et déjà établir quelques faits. Si, par exemple, nous remarquons que dans les *Analectes de rien* les quelques chansons mentionnées sont de périodes et de styles musicaux très différents, nous pouvons en conclure avec une quasi-certitude que FM doit en connaître d'autres. Lesquelles ? Ce nouveau champ d'études est pour le moment trop vaste et nécessiterait de mobiliser pour les prochaines années toutes nos équipes de recherche. Étant le seul protivophile, nous n'en avons pas les moyens financiers et humains.

Pour nous, la dernière question à se poser est l'authenticité de cette courte notice biographique. Nous sommes ici à la limite de la protivophilie, presque hors de ses champs conceptuels. Même si les tests approfondis ont confirmé l'utilisation de deux couleurs différentes entre le corps du texte et cette notice – voir plus haut –, la remise en cause de cette authenticité tendrait à valider l'argument que les deux écritures sont si différentes – l'une manuscrite, l'autre tapuscrite – qu'il pourrait s'agir de deux personnes distinctes. Avec ce raisonnement, l'hypothèse que FM ne soit pas l'auteur de sa propre notice biographique prend dangereusement forme. Si cela était le cas, il nous faudrait en déduire qu'il n'y a rien à en savoir. Et qui en serait l'auteur ?

Pour finir cette synthétique exégèse de la notice biographique, nous voudrions aborder la problématique et les difficultés de l'installation en apiculture pour des riverains de la mer Noire, mais par manque de place dans le présent ouvrage, il nous paraît plus opportun de rendre accessible ces travaux par le biais d'un site internet dédié. Actuellement en cours de réalisation.

II. Son œuvre

Exégèses poétiques

Il est toujours difficile pour un protivophile comme nous de parler poésie sans grimacer devant la complexité d'une telle approche. « *Tout faire pour rimer à rien* » pourrait être le sens d'une exégèse poétique dont le cœur, épuré, dénudé, nous renvoie à un essentiel : « *Tout rime à rien* ». Ce petit poème anonyme et sans titre, trouvé lors de nos recherches, illustre parfaitement notre propos :

Tout faire rimer à rien.

Tout doit rimer à rien.

Tout peut rimer à rien.

Tout rime à rien.

Nous sommes ici dans l'épicentre de ce que nous appelons la « poétique merdjanovienne ». Du moins ce que nous en imaginons car, à ce jour, aucun extrait des exégèses poétiques de FM – même très partiel – ne nous est parvenu. La seule mention connue est celle de la notice biographique présente sur le manuscrit des *Analectes de rien* qui nous a été remis.

L'égosolisme klímaïen et le matérialisme du rien

L'existence de *L'égosolisme klímaïen et le matérialisme du rien* pose des questions d'un autre ordre. Dans la notice, ce titre est en macédonien, ce qui nous incite à penser qu'il a été écrit en Macédoine. Peut-être dans le cadre de ses études universitaires de philosophie et de littérature dans ce pays ? Rien n'est moins sûr. Si aucune trace de FM n'apparaît dans l'ensemble des fichiers de l'éducation nationale française, nos demandes répétées auprès de son homologue macédonien sont pour le moment restées sans suite. Le problème majeur reste la traduction. La première partie du titre fait clairement référence au concept forgé par Ladislav Klíma et ne comporte aucune difficulté traductionnelle. La deuxième partie, par contre, offre son lot de difficultés. Faut-il traduire par « matérialisme du rien » ou par « matérialisme de rien » ? Le passage de la langue bulgare-macédonienne au français permet ce léger glissement, cette nuance. L'inverse n'est pas vrai. Si nous avons suivi une traduction plus littérale, dans un glissement supplémen-

taire, nous aurions proposé « matérialité de rien ». Là encore, le glissement de sens ne nous permet pas de rendre la complexité de l'intitulé, tout en restant plus juste que la proposition radicale de traduire par « matérialité du rien ». La protivophilie est ici un outil indispensable. S'il y a matérialité du rien, il devient autre que du rien. Alors il n'est plus rien, il est autre. S'il y a matérialité de rien, de vraiment rien, autant dire que rien n'existe. Pas même sa matérialité. Les nombreux travaux entrepris pour résoudre cette problématique ont porté sur l'effet du sens attendu et l'effet du sens affectif. Sans entrer dans les détails d'une approche encore balbutiante, nous pouvons constater que nous avons fait un choix. Le « matérialisme du rien » se caractérise par son effet du sens provoqué et le « matérialisme de rien » par son effet du sens affectif. Commençons par ce dernier puisque nous avons décidé de ne pas le retenir. Cette proposition de traduction affirme une absence alors que tout est concerné par rien. Elle sonne bien à l'oreille dans sa construction grammaticale, mais son esthétique sonore est un piège dans lequel la protivophilie ne saurait tomber. C'est cela l'effet du sens affectif, une belle illusion grammatico-sonore qui n'incite pas au questionnement. Nous avons donc décidé de retenir la traduction de l'intitulé original sous la forme « matérialisme du rien ». Ce choix s'explique par notre volonté de privilégier le sens profond plutôt que le sens superficiel, et par là même, de toujours chercher à favoriser une meilleure compréhension de ce qu'est rien. Cette construction grammaticale ne doit pas laisser penser qu'elle matérialise le rien en l'incluant dans une mécanique. Bien au contraire, elle nous indique qu'elle pose « matérialisme » contre « rien ». Pas en opposition mais en proximité. L'expression « Être tout contre » a cette même polysémie évidente qu'en terme protivophile nous pourrions traduire par « Être pour rien » dans une forme oppositionnelle et par « Être à rien » dans une forme de proximité. Au delà d'une problématique franco-macédonienne, nous touchons là aux limites même des langages parlés et écrits, inaptes bien souvent à rendre la complexité des choses. Disons sans faille que le « du » est un simple artifice visant à garder une sorte de cohérence linguistique. Peut-être eût-il fallu que nous inventions pour cette occasion un nouveau signe, mélange entre le slash (/) et les deux points (:), pour mieux rendre la subtilité conceptuelle ? Mais alors se serait posée la question de la lecture de ce signe et de sa vocalisation, ce qui est loin d'être chose simple. Par sa construction et sa sonorité, le « matérialisme du rien » est la forme optimale pour l'effet de sens provoqué, l'interrogation. Un rien provocateur. Inutile d'y voir une forme d'extrême-orientalisme confondant le néant, le vide ou la vacuité de certaines religiosités d'Asie avec rien. Le vide n'est pas rien puisqu'il est vide.

Ne mélangeons pas tout. Pour finir, nous voudrions revenir sur la première partie de l'intitulé. L'expression « égosolisme klímaïen » est une redondance qui se rapprocherait d'un « êtr'xistantisme merdjanovien ». Le concept d'égosolisme est forgé par Klíma afin de se placer lui-même au centre de sa réflexion, aussi l'égosolisme ne peut-il être que klímaïen. Cette forme rhétorique accentue la conceptualisation sans pour autant donner la moindre information. Dans un écrit de FM, nous attendons que rien ne nous échappe. Si une fois de plus nous conceptualisons, certains diront à l'excès, la protivophilie ouvre des perspectives de compréhension plus subtiles. L'étymon *protiv* possède, nous l'avons vu, ce double sens de contre, opposition ou proximité. Appliqué à une analyse de l'intitulé nous pouvons avancer que la volonté de FM est d'associer les mots « égosolisme » et « klímaïen », les mettre contre, tout comme le sont les mots « matérialisme » et « rien », par l'intermédiaire de « du ». De ce fait, la première partie de l'intitulé se retrouve contre la seconde partie, dans le sens d'une opposition en même temps que dans celui d'une proximité. Ce que marque le « et ». Polysémie parfaitement rendue par l'intitulé. Le reste n'est que limite du langage pour conceptualiser. Par le choix d'un tel intitulé pour ses recherches, FM nous rappelle une fois de plus que rien n'est simple en philosophie ! Nous pourrions en dire plus lorsque nous aurons réussi à nous procurer un exemplaire, à le faire traduire, puis à le lire. Pour l'instant *L'égosolisme klímaïen et le matérialisme du rien* reste introuvable. De manière marginale, nous avons avancé que ce seul passage en macédonien pouvait être aussi la marque d'un début de traduction vers cette langue. S'il existe une édition en macédonien, y a-t-il eu plusieurs versions ? Un immense travail de recherche en Macédoine reste à faire.

Dans les paragraphes précédents consacrés à la vie de FM à Nice, nous avons mentionné l'existence de l'emprunt d'un livre au nom de Merdjanof à la médiathèque municipale. Sans en connaître ni le titre, ni l'auteur. Cette information est pour tout protivophile un sujet d'interrogation et de débats depuis toujours. La tâche est complexe tant le fonds de la bibliothèque est immense et le turn-over des livres important depuis 1970. Les hypothèses sont nombreuses et souvent fragiles. Dernièrement, une avancée majeure pour la protivophilie a été faite en posant la double hypothèse que ce Merdjanof et FM ne faisaient qu'une seule et même personne, et que ce fantomatique livre était un livre de Klíma. Lequel ? Personne n'est en mesure de le dire. La corrélation entre l'intitulé *L'égosolisme klímaïen et le matérialisme du rien* et l'hypothèse de la lecture d'au moins un livre de cet auteur n'est

pas dénuée de sens. Nous sommes retournés récemment à Nice, lors d'un bref voyage d'études, afin de questionner de nouveau l'ancienne responsable de la bibliothèque de la ville. « *Klíma, klimat, climat ? Non, ça me dit rien !* » nous a-t-elle répondu.

Analectes de rien

Ce recueil est sans conteste l'œuvre majeure de FM, le texte le plus complet jamais réalisé par l'auteur. Pour le moins, il est le seul écrit qui nous soit parvenu à ce jour. Cette œuvre est écrite en français et ne contient aucun passage en macédonien, si ce n'est la mention de *L'égosolisme klímaïen...* dans la notice biographique (cf chap. préc.) S'ils parlent de rien, ces analectes réussissent toutefois le tour de force de regrouper plus de 180 auteurs différents répartis en autant d'entrées « thématiques ». Cela ne nous a pas échappé que si les auteurs cités sont tous humains, l'écrasante majorité d'entre eux est de genre masculin – ce qui n'est pas le cas des entrées. Nous ne pouvons pour autant prêter des intentions sexistes à FM qui, comme tout un chacun, est contraint par son environnement sociétal et, par conséquent, ne peut échapper totalement à la misogynie de l'édition littéraire. Nous touchons une fois de plus à une des limites de la protivophilie.

L'étude du manuscrit original que nous possédons est d'une grande utilité pour mieux cerner la portée et la complexité de cet ouvrage. Ce manuscrit, outre la notice biographique, se compose de 199 pages dactylographiées non reliées. Aucune de ces pages n'est numérotée. Une étude poussée met en lumière l'inversion évidente de quelques pages. C'est par la simple logique que nous pouvons régler cela, sans même recourir à la protivophilie. S'il est aisé pour nous d'en replacer certaines, cet état de fait pose à la protivophilie le plus grand de ses défis. Qu'en est-il des autres ? Y a-t-il eu un autre sens à ces *Analectes de rien*, une manière différente d'agencer les pages entre elles ? Les pages ont-elles été mélangées ? Sciemment ou non ? Et par qui ? Hormis les retouches logiques sus-mentionnées, la présente édition respecte l'ordre des pages dans lequel le manuscrit nous a été confié. Ceci n'est pas vraiment un choix de notre part, mais s'avère être une forme de protivophilie appliquée. Si rien n'a de sens, il existe néanmoins de multiples façons de lui en donner. Extrapolons à partir de ce « Rien n'a de sens ». En nominalisant le « Rien » nous sous-entendons l'introduction d'un article défini initial impliquant de nouveaux guillemets : « Le « rien n'a de sens » ». Transformant ainsi l'idée en expression, au sens grammatical du terme. De plus, nous pou-

vons encore compléter la négation et en faire « Rien n'a pas de sens ». Dans ce cas, l'indication principale est qu'il n'y a pas de sens à rien et que donc le reste est faux. En nominalisant une nouvelle fois nous sommes face à la formule « Le rien n'a pas de sens ». De ce nouveau glissement nous pouvons entrevoir une volonté de réaffirmer radicalement l'omniprésence de rien. En effectuant un retour au « Rien n'a de sens » et en optant pour une approche jusqu'au-boutiste nous en extrayons l'étymon rien qui nous ramène inlassablement aux bases de la protivophilie. Que tirer de tout cela ? Rien. Malgré sa complexité, ce passage très technique de pure protivophilie nous paraît nécessaire afin d'éclaircir notre absence de choix quant à l'ordre des pages, et de souligner l'impossibilité conceptuelle d'y mettre du sens. Si nous en avons eu la possibilité technique, nous aurions opté pour la réalisation du présent ouvrage dans une version non reliée. Conformément au manuscrit. Nous espérons, par cette contrainte malgré nous choisie, ne pas changer le sens de notre démarche qui reste marquée par la volonté de ne pas vouloir lui en donner un. Les plus techniques d'entre les protivophiles ont tenté de penser un format plus adapté afin de rendre au mieux toute la complexité de cette œuvre majeure. Des pages pré-découpées facilement déplaçables ? Donc mélangables si le lecteur décide d'en déplacer plusieurs. Des pages blanches ? Pré-découpées ou pas ? Et suffisamment de place pour en ajouter une bonne quantité. Cette situation aurait multiplié le nombre d'exemplaires uniques. Plus de chances qu'ils s'approchent ainsi de l'original complet ? Ou plus de possibilités que des pages se perdent, se froissent, se remplissent, finissent à la poubelle. Par choix ou par mégarde.

Cette volonté d'introduction de pages blanches ne vise pas un objectif particulier. Dans cette attitude humble, inhérente à la protivophilie, nous tentons d'introduire ce questionnement essentiel : En manque-t-il ? L'absence de reliure, de numérotation des pages et le mélange évident de quelques unes d'entre elles dans le manuscrit original permettent toutes les conjectures possibles. Nous ne sommes pas sans ignorer que de nombreux autres auteurs que ceux présents dans les *Analectes de rien* parlent de rien, sur rien ou pour rien. Il y a ceux que nous connaissons déjà et ceux dont nous ne connaissons rien. Ceux qui méprisent la protivophilie et les autres. D'évidence, pages perdues ou pas, ces analectes sont singuliers. Incomplets, pourrions nous dire. Mais peut-il en être autrement ? Loin de remettre en cause le travail fondamental de FM, la protivophilie s'acharne à dénier tout sens extérieur à une œuvre qui n'y prétend pas. Nous sommes en pleine « poésie merdjano-vienne » diront les spécialistes. « *Au cœur de rien* » diront les poètes.

Si nous extrayons des *Analectes de rien* l'ensemble du *corpus citationnel* [la protivophilie utilise cette expression pour désigner les citations et extraits, ce qui représente environ 97,5 % de l'ouvrage], il nous reste très peu de matière pour étudier les textes attribuables directement à FM. Ces courts écrits se divisent en deux catégories – d'une part les quelques liens et commentaires entre chaque citation (non systématiques), et d'autre part la bio-nécrologie (systématique) des auteurs cités. Chacune remplit une fonction différente car elles ne sont pas construites identiquement. La première n'a aucun rôle fondamental quant à la bonne compréhension de la citation, ou plus généralement de l'ouvrage entier, elle ne sert souvent que de prétexte à une nouvelle citation. Si ce n'est de rares traits d'humour et d'humeur, cette catégorie de texte de FM n'apporte que peu de chose et remplit la fonction essentielle de mettre contre, au sens de proximité. Rien n'échappe à la protivophilie. L'autre catégorie est constituée uniquement d'une suite de courtes notices biographiques. Plus de 180 donc, qui partagent la plupart des caractéristiques de la première catégorie : prétexte et proximité. Et toujours ce petit trait d'humour et d'humeur. Limite inhérente à ce style, les bio-nécrologies regorgent de dates, la plupart indiquant celle de la naissance et de la mort. Un peu comme s'il ne s'était rien passé entre les deux ! Puis suivent un ou deux commentaires légers ou une citation de plus, coincés entre des choses aussi importantes que la mention d'un autre écrit ou d'un détail insignifiant – sauf pour la protivophilie – dans lesquels FM s'immisce pour y mettre sa touche. Ces bio-nécrologies nous en apprennent autant sur les auteurs cités que la notice biographique sur FM. Si, une nouvelle fois, nous extrayons ce qui n'est pas directement de FM de ces courts textes, il ne nous reste tout au plus qu'une poignée de mots pouvant lui être imputée – si on enlève les conjonctions et les articles. Tous ne servent pas pour chaque notice, et sont agencés différemment à chaque fois. Aucune notice ne ressemblant vraiment à une autre. Nous avons établi patiemment la liste complète de cette poignée de mots mais l'avancée de nos travaux ne permet pas encore d'en tirer des conclusions. Il semblerait qu'en l'état actuel de nos recherches, nous ne soyons pas en mesure de dire quoique ce soit de plus sur FM. Alors autant ne rien dire...

Afin de faciliter le décryptage de cette œuvre complexe par ceux qui ne sont pas aussi protivophiles que nous, nous avons ajouté des notes de l'éditeur [N.d.é.] – nous-mêmes – à chaque fois que cela nous a semblé nécessaire. Il est possible sans trop de difficultés de se passer de leur lecture car ces précisions n'apportent que peu de chose à la compréhension générale des *Analectes de rien*.

Lecteur attentif que nous sommes de l'œuvre de FM, il ne nous a pas échappé que le terme *analecte* a de multiples sens. Dans un des parlars grecs anciens, le verbe désignant l'action de choisir, de ramasser ou de recueillir a donné le terme *analekta* pour nommer les choses recueillies. L'emprunt de ce mot par le latin – devenu *analecta* – s'est doublé d'un glissement de sens. Depuis on appelle ainsi les esclaves chargés de glaner la nourriture qui tombe pendant les repas, puis les restes, et enfin de nettoyer l'espace-mangeoire des maîtres-esclavagistes. Un ramasse-miettes pré-industriel humain. Le terme *analecte* est resté dans la langue française standardisée sous différentes formes. Au pluriel, et par extension de la définition latine, *analectes* est synonyme de restes de repas, de miettes tombées à terre. Mais le sens donné par le grec ancien a aussi perduré en français. Ainsi, *analecte* est un terme littéraire pour désigner un recueil de textes d'un auteur donné. Un emploi au pluriel semble parfois utilisé dans le même sens. Il est aussi synonyme de « ramassis », dans un sens péjoratif. Plus généralement, *analecte* employé au pluriel permet d'insister sur le fait qu'un recueil de plusieurs auteurs est donc constitué de plusieurs *analectes* ; une macédoine de citations. Les dictionnaires ont gardé la trace de *analecta* mais son emploi est vieilli et peut sembler mystérieux par son orthographe peu commune dans la langue française. Nos travaux les plus récents ne nous permettent pas de comprendre le sens exact que FM a voulu donné à ce mot. Peut-être a-t-il été choisi pour cette polysémie plaisante, pour ses glissements possibles et ses débordements de sens. Peut-être aussi est-ce un clin d'œil de sa part à des amis grecs pour qui tout ce qui vient de Macédoine est... grec ? Écrit au pluriel, *analectes* renvoie de cette manière à tout cela en même temps : cueillette, choix, recueil, esclave, miette. Cinq mots qui, pêle-mêle, en disent long sur la condition humaine. Nous avons décidé de maintenir cette polysémie et de ne pas entreprendre de recherches dans ce sens afin de conserver l'esprit de FM. Sans y voir une source cynique forcément illusoire d'un « nihilisme macédonien » tout aussi illusoire, ni un adage protivophile, notre volonté de maintenir l'ambiguïté est portée par l'inscription antique retrouvée lors de fouilles archéologiques très récentes sur un site sumérien : « *Naître esclave de tout. N'être esclave de rien* ».

Pseudos ?

Pour le protivophile que nous sommes, cette question est double. FM est-il le pseudonyme d'une personne encore plus inconnue qu'elle ? Est-ce son vrai nom et a-t-elle commis alors d'autres écrits sous d'autres pseudo-

nymes ? La réponse à la première est très facile pour la protivophilie qui postule qu'il n'y a pas plus inconnue que FM et que par conséquent elle n'est pas un pseudonyme mais une personne en chair et en os. C'est d'ailleurs ce qu'indique sa courte notice biographique (cf préc.) qui la fait naître à Nice. En 1970. Quant à la seconde question, nous y répondrons en deux temps. Dans un premier temps, rappelons que nous venons de répondre par l'affirmative à la question de savoir si FM était son vrai nom. Dans un second temps, il nous semble judicieux de rappeler une évidence : nous n'avons aucun moyen d'en savoir plus sur le sujet car la protivophilie ne permet pas de répondre à tout, mais à rien.

Depuis que nous avons commencé nos recherches autour de FM et des *Analectes de rien* nous n'avons eu affaire qu'à deux cas intéressants sur lesquels nos travaux ont apporté un éclairage novateur. Pendant une très brève période de l'histoire récente de la protivophilie, il y eut la tentation d'attribuer à FM le court (pseudo-)poème ci-dessous, intitulé *Rien résiste* :

rien existe
rien n'existe
rien excite
rien, exit
rien ex shit
rien, ex Scythes
rien, ex hit

2&Rien

L'évidence de thèmes communs avec ceux de FM saute aux yeux, même pour le plus novice des protivophiles. Ce qui a attiré notre attention est la signature de ce court septain : 2&Rien. Nous avons d'abord cru y voir une sorte de formule mathématique déguisée où deux fois rien donnait rien. Un goût de signature. Mais le doute s'est immiscé lorsque nous nous sommes lancés dans l'étude du texte à proprement dit. Les trois derniers vers du septain nous sont apparus alors pour ce qu'ils sont : des ajouts inutiles afin de faire des rimes. « *Comme dans le rap !* » s'est excusé l'un d'entre nous. Ce brusque retour a débloqué notre regard pour enfin voir la réalité d'une signature dont le sens se modifiait devant nos yeux. Nous étions en présence d'un rappeur du nom de Tout (2 en anglais) & Rien et non de FM. La mégalomane majuscule à rien aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. L'hypothèse a donc été définitivement écartée.

Peu nous chaut finalement que ce pseudo-poème soit de la chanson à texte, de la variété populaire, du hip-hop conscient, du post-punk macédonien, un hit international ou une toute autre soupe grammatico-sonore. L'important est de nous concentrer plutôt sur l'étude du texte reproduit en annexe dans la présente édition des *Analectes de rien*. Le choix d'inclure ce texte est le fruit de nombreuses discussions entre nous, de longs travaux de recherche et de moments de doute, mais il est surtout pour nous une manière de poser cette conclusion : nous pouvons, avec une quasi-certitude, l'attribuer à FM. Intitulé *Le Tout, le Rien* et sous-titré « Re-craché suprême et pratique, au minimum », c'est un texte dense, où rien est à son comble, où tout est abordé, sans que rien ne manque. Une véritable apologie de rien. Trop précis pour être un tract réducteur, trop long pour être une affiche classique. Devant une telle proximité avec ce qui nous ressemble, l'évidence est pour nous que seul FM pouvait en être l'auteur. Un acharné de rien, comme nous. Ce texte est arrivé jusqu'à nous par B. Smotivni. Glissée au hasard du manuscrit, nous avons découvert une feuille, pliée en quatre, sur laquelle il était imprimé. Au dos, écrite à la main et en français, figurait la note suivante : « *Feuille individualiste. Tirage unique. Numéro unique (Jamais diffusé)* ». Les études graphologiques montrent clairement que cette écriture ressemble en tout point à celle utilisée dans la notice biographique du manuscrit original – en français – des *Analectes de rien*. Par contre, nous n'avons pu déterminer exactement si elle émanait d'une personne gauchère, ambidextre ou droitère (contrainte ?) et par conséquent du niveau d'oppression subi dans des sociétés où les normes sont établies pour et par des droitiers. Le texte n'est pas daté et rien dans son contenu ne permet de le faire. La seule illustration présente est une hache – peut-être une référence à cet outil que des révolutionnaires russes du XIX^{ème} siècle agitaient symboliquement ou littéralement pour terroriser les tyrans et exalter les exploités qui, contrairement aux premiers, se tuent à la tâche. L'état général du document ne permet pas d'avoir accès à l'intégralité du texte. Nous avons repéré les passages manquants ou illisibles par [...] dans la version inédite reproduite dans cet ouvrage. L'ensemble du texte est écrit en macédonien. La traduction a été pour nous les protivophiles un long exercice physique et psychologique. Physique d'abord car il nous a fallu parcourir toutes les librairies spécialisées, de plusieurs villes, afin de collecter suffisamment de dictionnaires bilingues franco-macédoniens et de méthodes d'apprentissage rapide pour nous familiariser avec cette langue. Puis dans un second temps, nous nous sommes lancés dans cette œuvre colossale qui est de rendre au mieux la complexité du texte. Une épreuve psychologique, même pour un protivophile aguerri, un de ces

éphémères moments au cours desquels nous pensons nous diriger vers plus de profondeur. S'illusionnant alors, dans ce présent extatique, de tout penser de rien, nous nous effondrons, devant l'évidence que finalement nous ne pouvons rien penser du tout. Au delà des évidentes difficultés de traduction, nous pensons avoir su garder l'esprit de ce texte, en respectant au mieux les subtilités de langage et les jeux de mots. La construction *постојат-постоене* en macédonien présente dans le texte peut être rendue en français par le néologisme composé *êtr'xistant*, restituant ainsi le rapport protivophile entre l'être, au sens d'individu singulier, et le fait d'exister. Traduire par *être-étant* ne nous a pas semblé pertinent car trop semblable phonétiquement au titre du libelle d'un philosophe bavard et abscons, intitulé *Être et Temps*, et qui semble traiter de problématiques proches. Sous une forme plus simpliste, mais dans une complexité langagière qui en fait une œuvre singulière, drôle et inutile, assez proche de la figure de style comico-littéraire appelée amphigouri, Ladislav Klíma a développé le concept de *tout-étance* pour exprimer ce rapport entre l'être et l'existence mais nous n'avons pas retenu cette option de traduction car il nous faudrait, pour la justifier, lire les œuvres de Klíma en macédonien afin de s'assurer que FM s'appuie précisément sur ce concept. Des travaux récents à partir de la version tchèque ne nous ont pas permis d'éclaircir un point qui peut s'avérer n'être finalement qu'une nouvelle impasse. Philosophique cette fois. La philosophie n'est pas un isthme vers la protivophilie et, dernière illusion des illusions, l'êtr'xistantisme, s'il devait prendre forme, ne devrait être que l'ultime *-isme* avant la protivophilie. « *C'est ça ou rien !* » conclurait une philosophie de l'amphigourisme ! La question de la restitution du ton est encore en discussion entre nous. Pour l'instant nous avons opté pour une certaine véhémence, une colère non dissimulée mais, encore une fois, les traductions ne sont que trahisons. Peut-être eût-il mieux valu pointer ses accents destructifs et joyeux ? Ses penchants déicides et vengeurs ? Ses névroses bienfaitrices et ses envies d'être contre ? Ou tout simplement ses envies violentes et apaisées de rien. Bien que nous soyons contre, cet écrit majeur de la protivophilie peut être considéré à juste titre comme son acte fondateur. Notre niveau général en macédonien nous fait accepter facilement, en bon protivophile, toutes les interprétations possibles qui peuvent se dessiner. Nous pensons fournir par la suite plusieurs traductions selon les différents types de dictionnaires et les méthodes de langue déjà à notre disposition. Une donation récente nous a permis d'acquérir des dictionnaires macédoniens en macédonien et d'entrevoir cette idée folle d'ouvrir une bibliothèque consacrée à cette langue. Son but unique serait de collecter tous les dictionnaires, anciens et actuels,

en macédonien avec pour seul critère qu'ils soient différents entre eux, même d'un rien, dans les définitions données aux mots pour permettre d'autres interprétations – plus fines ? – du texte *Le Tout, le Rien*. Particularismes linguistiques locaux compris. Modernes que nous sommes, nous pensons à un financement participatif.

Nos travaux quant à la création d'un signe particulier, un peu comme l'esperluette &, entre le slash et les deux points pour exprimer le rapport protivophile entre deux choses n'ayant pas encore abouti, nous avons préféré conserver la virgule entre « le Tout » et « le Rien », comme dans la version originale en macédonien. Nous avons en cela suivi les recommandations des traducteurs « traditionnels » – sans aucune formation protivophile – espérant ne pas avoir trahi FM. En l'absence de texte sur la signification exacte de la virgule, écrit de sa main même, nous ne pouvons lui en prêter une. C'est par contre avec une audace qui dément la traditionnelle prudence protivophile que nous avons préféré « êtr'xistant » à « être-existant », anticipant ainsi nos futurs travaux contradictoires sur le sujet.

Une étude approfondie de ce papier, plié en quatre, met en évidence la présence de quatre minuscules trous, placés à quelques millimètres de chacun des quatre coins de la feuille. Nous émettons l'hypothèse qu'il s'agisse d'anciennes marques de punaises. La présence de légères traces en forme de cercle va dans ce sens. Tout comme les résidus de peinture sur le verso. Si l'on s'en tient à l'indication « *Feuille individualiste. Tirage unique. Numéro unique (Jamais diffusé)* », il nous est difficile d'en tirer des conclusions définitives. Toutes les ressources de la protivophilie doivent être mobilisées, et bien au-delà, pour penser l'histoire de ce texte et de son support papier. Les quatre punaises et la peinture laissent entrevoir la possibilité d'un accrochage mural. À Nice ? Dans quel but ? Si l'indication qu'il s'agisse d'une feuille individualiste, à tirage et numéro unique, et de plus jamais diffusée, est vraie, la protivophilie postule que le texte s'adresse donc à son propre rédacteur, qu'il n'existe pas d'autres versions, ni projets d'autres versions, et qu'en plus personne ne l'a jamais lu. Sauf son rédacteur, évidemment. Ces indications précieuses, combinées aux résultats de nos conclusions sur les minuscules trous, bousculent la communauté protivophile. Et s'il s'agissait d'une sorte de grand pense-bête mural ? Une sorte d'auto-invitation permanente, affichée sur les murs de chez soi, à ne pas sombrer dans le sens des illusions et l'illusoire des sens. Une affiche de propagande pour soi-même selon FM ? Une auto-analyse permanente, sans médiateur entre soi et l'extérieur. Nous

avons voulu respecter ce choix de l’anonymat en n’imposant pas sa signature à la fin du texte *Le Tout, le Rien*. Sans paradoxe, pas de protivophilie ! L’analyse quantique des traces de peinture et du papier a permis de révéler une présence, multiple, de déchets organiques humains. Les marques d’un univers toujours un peu humide, de nombreuses traces de doigts, des taches mal identifiées, des morceaux déchirés, des bouts griffonnés et des poussières un peu collantes trahissent un séjour prolongé dans des toilettes. Être un temps entre les murs de toilettes est un moment de pleine solitude, de seule plénitude, lors duquel nous pensons – à tort – ne rien faire. L’espèce humaine vue comme fabrique à excréments dans le cadre d’un écosystème plus vaste dans lequel elle s’inclut. La présente édition des *Analectes de rien* y a toute sa place. Dans la tragédie humaine ou dans les toilettes. Une forme de retour.

Pseudo-

Nous voulons terminer ce long avant-propos à la présente édition de *Analectes de rien* en évoquant les quelques théories fallacieuses qui pourraient naître après sa publication. Nous étant acharnés à démontrer dans les pages précédentes l’existence historique de FM à travers tout ce que nous en savons, nous rejetons par avance les hypothèses qui affirmeront que FM est un pseudonyme et que par conséquent il y aurait un sens caché à découvrir. Admettre que FM ne soit pas une personne existante, réelle, ouvre des perspectives très éloignées de la protivophilie. Ainsi le manuscrit des *Analectes de rien* pourrait à ce compte être aussi la résultante d’une collecte patiente d’écrits sur rien, à travers les siècles, de génération en génération, par des nihilistes macédoniens. Imaginons. Le manuscrit voyage de Macédoine à Nice, par les Balkans, les mers déchaînées et les désillusions politiques, s’augmentant sans cesse de nouvelles citations. Longue et périlleuse traversée qui connût sans doute son lot de sang et de joie. Dans ce scénario, FM est une signature collective dont le sens nous échappe encore. Et celui qui se cache derrière cette identité, rien de plus qu’un continuateur. Avec ces raisonnements absurdes, nous pouvons aussi imaginer que ce recueil de citations ait été effectué au fur et à mesure de son écriture par les auteurs cités eux-mêmes. Ceci fait des *Analectes de rien* une œuvre entamée dans l’antiquité, écrite pendant des siècles, puis arrivée jusqu’à nous par des méandres inconnus, grâce à l’intervention indispensable de troubadours balkaniques ou de bandits-paysans *khaïdoutsi* tant chantés par les poètes-révolutionnaires macédoniens ! Et pourquoi pas le messie tant que nous sommes dans l’irréel ? Les *Analectes de rien* se transfigurent alors en livre

saint, une parole divine dont FM n'est que le prophète, le prête-nom d'une nouvelle foi, comme toujours ridicule. La base obscure de croyances qui transforment la réalité en faux espoirs et font du présent une tombe à ciel ouvert. Une vérité immuable. Les spéculations théologiques autour de rien ne sont que des versions maintes fois ressassées d'histoires à dormir debout. La protivophilie évacue la question de dieu, inutilité humaine qui persiste à affirmer et à incarner une omniprésence, une omnipotence et une omniscience. Une vision très éloignée des prétentions de la protivophilie à rien. L'illusion n'est pas de notre ressort, nous avons déjà eu l'occasion de le préciser... Inutile de s'évertuer à tuer dieu, car il n'existe pas. Le même raisonnement est applicable avec le Père Noël ou le dahu. À deux doigts d'être en pleine science-fiction, pourquoi ne pas partir dans des histoires de failles temporalo-spatiales ou de machines surpuissantes, inimaginables – et éventuellement d'origine extra-terrestre – qui transporteraient FM à travers le temps et l'espace pour que se réalise une recension directement auprès des auteurs qui sont peut-être ses amis personnels ? Et sur qui les idées de FM influent, bien avant sa naissance même ? La magie des histoires merveilleuses. Où de sur-humains antiques et secrets, cachés dans les entrailles de la terre (ou sous les mers selon d'autres spécialistes), qui, à l'aide d'une technologie très-très avancée, ont projet de mener l'espèce humaine vers un avenir glorieux. FM est dans ce joli conte une sorte de super-héros dépassé par la mission qui lui est assignée bien malgré lui. À fantasmer des proximités avec les nombreuses hérésies, pourquoi les *Analectes de rien* ne sont-ils pas la suite inconnue du livre secret des bogomiles ? Avec de tels raisonnements il devient facile pour les affabulateurs d'inventer toutes sortes d'histoires abracadabrantes sur la réalité de FM et de son œuvre majeure, les *Analectes de rien*. Contre cela, nous renvoyons à la courte notice biographique.

Nous nous attendons à être critiqués par tous les adeptes de quelque chose, à nous voir traînés dans la boue par les protivophobes, tenants d'une critique molle et verbeuse. Et pire encore. Des attaques contre les fondements même de la protivophilie. Le réseau internet sera sans doute le vecteur principal des calomnies dont va être couvert FM, celui par lequel sa propre existence va être niée, son œuvre dénigrée pour n'être qu'un simple copier/coller, et toute sa pensée livrée à la vindicte populaire des réseaux sociaux.

Nous serons évidemment attentifs à ce que rien ne soit dit que l'on ne connaisse déjà sur FM et les *Analectes de rien*. Rien d'autre que ce qu'il a voulu que l'on sache de lui. La courte notice biographique est suffisante pour

connaître ce qu'il y a à en connaître. Rien de plus, rien de moins. Nous n'invitons personne à se penser apte à apporter de nouvelles informations concernant la vie et l'œuvre de FM sans les passer au crible de la protivophilie. Il est même préférable de nous faire parvenir toute hypothétique nouvelle information, avant de la divulguer publiquement, pour que nous puissions l'analyser avec toutes les ressources à notre disposition. Nous ne sommes pas à la recherche de FM et ne souhaitons aucunement apporter d'informations permettant de l'identifier clairement ou de le localiser précisément. Il nous faudra démonter toutes les tentatives audacieuses, forcément fallacieuses, de situer géographiquement FM. Même croisée à l'apiculture (qui s'interroge sur les conditions optimales pour cette activité), la géographie (qui affirme la proximité de la Macédoine avec la Croatie et la Serbie) reste une discipline périlleuse et guerrière dans les recherches qu'elle produit et les conclusions qu'elle en tire. Ainsi il est impossible d'avancer, que pour des raisons liées à l'apiculture et à une analyse géographique, FM puisse être non pas sur les rives de la mer Noire, comme l'indique pourtant clairement sa courte notice biographique, mais dans une des quelques *terra nullius* sur le Danube, entre la Croatie et la Serbie. L'aspect pointu de la protivophilie nous pousse à préciser ici que certains de ces territoires ont été accaparés récemment par des adeptes de la liberté qui y ont fondé un pays du même nom, le Liberland ! Libéral ou libertaire, libéralisé ou libérateur, libéré ou libertarien ? Peu importe pour nous de nuancer et de choisir le moins illusoire, la racine *liber* – libre – nous indique le degré d'illusions que tout cela contient. Des illusionnistes, qui veulent faire croire qu'il n'y a rien derrière alors que s'y cache le quelque-chose, restent des illusionnistes. L'illusionnisme consiste en cela, c'est même la meilleure définition à en donner. (Si nous pouvons nous permettre un brin d'humour, pourquoi pas le Nihilistan dans un recoin du désert du Taklamakan – terme qui signifie « lieu des ruines » en langue ouïghoure – et qui, jadis, était le territoire des tokhariens, ou alors un jumelage avec la vallée afghane du Kafiristan, le « pays des mécréants » sur les pentes de l'Himalaya, dont les habitants s'attribuent une filiation avec les armées d'Alexandre « le Grand » de Macédoine ?) C'est au nom de ce fallacieux principe de *terra nullius* que la grande île coincée entre la Tasmanie au Sud et la Papouasie au Nord, l'Australie, fut colonisée par des apiculteurs – mais pas que – venus pour l'essentiel de l'ouest de la Macédoine et feignant penser n'y trouver personne. Dans une logique protivophile, FM ne peut donc s'y trouver. Ce que confirment d'ailleurs nos différents travaux spécifiques sur l'apiculture dans toutes les *terra nullius* de la géographie humaine.

Sur les rives de la mer Noire ou ailleurs ? Allergique ou non au venin d'abeille ? FM n'est rien et souhaite le rester. Comme nous.

B. Smotivni ?

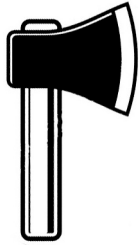
Devant l'imminence de la parution du présent ouvrage, nous sommes retournés dans ce petit village macédonien où nous avons rencontré B. Smotivni. Nous n'avons rien trouvé. La maison était fermée, sans plus d'indication. Aidés par notre collection de méthodes d'apprentissage rapide et de guides de conversation, nous avons fait le tour des quelques maisons pour n'y trouver qu'une seule personne pouvant nous renseigner. À la question « *B. Smotivni ?* » elle semblait nous répondre « *besmotivny !?* ». Avec tous les risques d'ambiguïtés propres à ces quelques régions des Balkans, pour ceux qui comme nous ne sont pas habitués aux subtilités des civilités bulgare-macédoniennes, où le hochement de tête affirmatif peut être interprété par la négative, et inversement. Il ne serait pas très protivophile d'y voir l'essence d'un nihilisme macédonien là où il ne s'agit que de constructions sociales et culturelles, que d'un glissement entre le mot grec pour « *oui* » dont la sonorité correspond dans la plupart des langues continentales apparentées au macédonien à « *non* » – et inversement – et les conventions gesticulatoires associées. Découragés par l'inutilité de nos dictionnaires bilingues, nous nous réfugions une fois de plus dans la protivophilie pour nous sortir d'une ornière. « *Besmotivny* » – qui signifie « sans motif » en russe – nous fait bien sûr penser au nom que se donnaient des anarchistes radicaux, des individualistes forcenés et des révoltés en lutte contre l'empire russe. « Sans motif » pour de multiples raisons, ils semèrent mort et désolation parmi les puissants, sourire et vengeance parmi les plus pauvres. Héritiers en partage de ce vaste mouvement de contestation radicale qui traversa toute la Russie moins d'un demi-siècle auparavant et fissa les fondations d'une société en questionnant tous ses aspects, par la dynamite ou la littérature, par le refus ou par l'action, par le doute et par la négation. Mouvement de fond que ses détracteurs ou ses faux prophètes (littéraires) nommèrent à tort nihilisme. Malgré la grossièreté de ce jeu de mot, nous n'avons pourtant pas fait le lien avec B. Smotivni. Est-ce une coïncidence ou un pseudonyme ? Quel lien réel avec FM ? Sont-elles finalement une seule et même personne ? Et si oui, comment B. Smotivni peut être si vieux et être né en 1970 ? Y aurait-il une erreur de date dans la courte notice biographique ? Quels liens avec d'hypothétiques nihilistes macédoniens ? Des travaux ultérieurs permettront peut-être de lever des pans entiers de ces nouvelles problématiques pour la protivophilie.

Dans ces quelques lignes de conclusion, nous voudrions insister une dernière fois sur le fondement de la protivophilie que traduit très bien l'expression populaire macédonienne « *Y'a rien qu'est pas fragile !* ». La négation est ici l'idée centrale. Qu'elle soit simple, directe ou suggérée, elle nous rappelle qu'elle est une dialectique permanente contre l'existant pour l'être existant, une attente de rien qui ouvre des perspectives d'être « contre » au présent, d'être existant contre tout. L'espoir ne mène pas à rien, sinon au désespoir ou au cynisme. Et si la négation ne mène à rien, au moins, elle ne mènera pas à l'espoir ! « *À la Loi de la Cité j'oppose celle de ma nature, à moi-même j'oppose ma propre mue, à tout répond mon rire* » nous dit FM. Nous lui répondons que, tout comme lui, à la question du *Comment faire ?* nous sommes soulagés d'admettre et d'expérimenter que nous n'en savons strictement rien.

Macédoine. Hiver 2016

NB : Nous nous excusons d'avoir eu recours à des formules et à des raisonnements protivophiles qui alourdissent considérablement le style et risquent de noyer le peu d'informations disponibles dans un jargon très technique, mais nous tenions à une certaine précision dans le propos. Sans perdre l'objectif de synthèse, cet exercice difficile de vous livrer l'ensemble de la vie et de l'œuvre de FM reste pour nous une démonstration sérieuse des implications réelles de la protivophilie.

PS : Ceux qui n'ont pas le temps de lire l'ensemble de ce long article mais veulent en savoir plus sur FM doivent se rapporter directement à la courte notice biographique qui n'en dit rien de moins.



LE TOUT, LE RIEN

Re-craché suprême et pratique, au minimum.

De toutes les choses qui me sont arrivées, il en est une, ni voulue ni maîtrisée mais fondatrice de toutes les autres : le fait d'exister, d'être là. Mes pensées puisent leur source dans un fonds culturel spécifique que je ne peux nier, issue du premier lait bu et du premier bruit entendu. Peut-on prétendre [...] inspirer et s'en [...] ? À un certain monde j'appartiens et je renie pourtant ce monde comme identité ; c'est une ethnologie du soi, de mon propre moi, que je tente, volition et déconditionnement étant les maîtres mots de ma réflexion. Devant l'impasse nihiliste se pose non pas la question du *Que faire ?* mais plutôt du *Comment faire ?*

La quête de soi se déroule en interrogeant le monde, c'est une invitation à trouver son propre monde dans le monde même ; sans cesse le sablier du rapport à soi doit être retourné et fatalement un conflit existe entre moi et ce qui m'entoure. Tout commence lorsque *je* prends conscience du sentiment de ma différence et de mon unicité alors que mon environnement social est basé sur une forme de conformisme et d'universalisme. C'est bien ce que je *suis* qui m'intéresse et pour *être* je décide de me révolter ; les ennuis sont là.

À ce premier mouvement de révolte correspond la croyance en un autre possible, en un idéal ; je rejoins une pensée par défaut, censée incarner ce que je suis et pense. Par mon action propre je crois pouvoir transformer la société dans son ensemble, la révolutionner, la mettre à l'aune d'un idéal, la détruire. Mon *moi* s'inscrit encore dans un projet collectif, je parle pour d'autres et d'autres parlent pour moi ; par ma révolte je me fais agent historique et ne doute de rien. Mais au contact du réel, je finis par rejeter cette approche des choses qui ne m'apporte que déception et lassitude ; adoptant un point de vue pessimiste, refusant de m'inscrire dans le futur, je m'ancre dans le présent en niant le caractère de progrès et sa marche dite « inéluctable ». J'adopte une vision tragique du monde, je procède d'une attitude a-historique de détachement et je ne lutte plus contre les instances incarnant l'autorité car je considère ce combat comme vain, sans espoir et ne pouvant déboucher que par la mise en place d'une nouvelle oppression. Je me tiens en marge mais fait une distinction entre la non-action et le non-agir, je ne suis pas passif. Contre le consensus, ma critique ; contre le commun, ma spécificité ; contre toute matérialité, mon esprit ; contre la certitude, mon ironie ; face à l'humanité domestiquée, ma bestialité retrouvée.

À tout instant, les colonnes sans fin des sensations m'assaillent. Il y a ce que je vois et ce que je sens, ce qui m'est visible et ce qui ne l'est pas. Parmi des milliers de choses, de faits, de gestes, des *riens*, certains prennent importance pour moi, se sacralisent, résistent au temps et deviennent des *touts* qui forment ce que je suis. J'acte la conscience de ceux-ci sans succomber au conditionnement qui fait de moi ce que je ne suis pas. Le Centre du Monde est en moi, je suis mon propre Tout fait de riens. Je suis un Tout dans un Tout plus grand que moi et qui me dépasse, en quête

de mon *moi* profond. Comme un paysage dont la vision fluctue au gré des saisons, mon être existant oscille suivant le rythme de ses humeurs. Il se crée une combinaison subtile entre un réel visible (vérifiable, palpable, matériel, temporel) et quelque chose de plus instable (variable, immatériel, intemporel) : je suis toujours là physiquement mais jamais vraiment à l'identique. Unicité et harmonie se dégagent, formant un ensemble cohérent, intègre mais fragile. C'est cet ensemble qui sert de médiateur entre moi et mon environnement, [...] mon rapport entre *sujet* et *objet*. Dans quel sens s'opère cette médiation : de moi vers lui, de lui vers moi ou l'un vers l'autre ? Me rendant compte de ma propre petitesse face à cette vérité nouvelle, je m'en approche par petites touches, en la morcelant pour la mettre à mon niveau d'embrassement, d'analyse et de compréhension.

Vérité, sens et but se combinent en un *Tout* organique : style (manière de représenter l'idée saisie), caractère (genre de l'idée exprimée) et traitement (pratique proprement dite). *Je suis [...] Tout*.

L'expression de ma volonté passe par cette volonté de *vrai*, proche de ma révolte primitive et utilisée comme auxiliaire pour démasquer les fausses spéculations. Ce *vrai* est ce qui est en moi, ce qui m'est instinctif, c'est *une* vérité mais non pas *la* vérité. Née d'une peur face à l'incertitude, dont il faut parfois se contenter, c'est cette même recherche de *vrai* qu'il me faudra abandonner en cultivant une forme de scepticisme non pas théorique mais pratique (curiosité) et en ne posant que les questions qui doivent l'être (essentialité). Il faut souvent passer par son contraire pour éprouver [...] Je déconstruis l'acte philosophique par un processus de doute systématique, de négation absolue et d'inversion généralisée : ce qui est vrai ne l'est peut-être

pas vraiment pour moi et inversement. Je [...] pas [...] sans [...] la véritable essence des choses.

Révolte et vérité, c'est l'espérance qu'il faut tuer ; s'il n'y a rien à espérer toutes les idéologies s'effondrent et tous les rapports sociaux se simplifient. Tuer Dieu n'est pas suffisant, l'acceptation de sa mort non plus, c'est son évacuation du domaine de la pensée qui importe. Et par « Dieu », j'entends tous les « -ismes » de la Création. Ces « -ismes » ne sont que des instruments de manipulation et d'aliénation ; ils ont été, hochets factices de l'imagination humaine, ils ne doivent plus être, ils ne sont plus. Pourquoi vouloir à tout prix donner forme et sens à l'ensemble de ce qui nous entoure ? Pourquoi vouloir expliquer, démontrer et justifier en permanence ? Ressentir suffit, pourquoi interpréter ? Toutes nos questions n'étant que construction et artificialité, nos réponses ne peuvent être que du même acabit alors autant restreindre au maximum nos champs d'investigation et gagner en indépendance, en clarté et en cohérence. Ultime révolte donc, et ultime vérité ; voire ultime liberté.

Mon point de départ est sensible. D'une simple chose je tire une observation d'où découle un enseignement mais non pas une doctrine. Au-delà d'une apparence modeste réside une signification propre pour qui prend le temps de l'étudier. Mon champ d'expression est partout présent ; mon être existant fait caisse de résonance des scènes qui l'entourent. La nature, les éléments sont les matières même qui fournissent la pâte dont je me nourris. Je la malaxe jusqu'à ce qu'elle prenne forme et signification. J'aiguise mes sens, j'entraîne mon âme à pétrir cette pâte ; alors, au plus profond de moi, naît le levain nécessaire. Attention, concentration, écoute, toute une alchimie fébrile et fragile donne la force nécessaire à cela. Être spectateur de soi-même au sein du monde ; action et observation simulta-

nément. Peu importe la forme prise, le résultat doit simplement correspondre à l'émotion seule du moment ; ce n'est pas d'abstraction et de comportement dont je parle, mais plutôt d'écho et d'authenticité. Un nuage reste un nuage mais l'on peut y voir une forme particulière, je suis l'émotion de ce nuage. Ce n'est pas à un utopique « état de nature » auquel j'aspire mais à un réel « esprit de nature », dépassant la pure spéculation intellectuelle d'interprétation du monde pour enfin vivre pleinement ; *devenir* et *être* car je suis ce(-lui) que je suis sans peut-être ne jamais le savoir. Artiste du moi je crée l'esthétisme du soi.

La culture n'est souvent qu'une instruction en vue d'un endoctrinement et d'un élevage reproductif, mais se cultiver est différent d'un dressage culturel. Comme pour le corps, la culture de l'esprit demande un effort. Lors de ce déblaiement, je dégage ce qui est immuable, intemporel, mon *moi* sauvage, ma primitivité et mon instinctivité ; en fait ma primauté. Je ne confonds plus mon but et ma fin. Féral je deviens, affranchi et libre, absolu, autonome. Nomade du Moi, mon territoire est sans frontières, j'existe au-delà de ce que je suis comme un « homme sans qualités ». Je ne sais [...] qui je suis, comment [...], qui que tu sois, me définir [...] me nommer ? N'être rien ou vouloir être, mon choix est fait : *Je suis*.

Deux êtres cohabitent, et parfois combattent, dans ma petite enveloppe humaine : celui qui vit pour moi et celui qui vit pour l'autre. Le premier par sa singularité me donne conscience d'un monde fini (*Rien*) et le deuxième par son ouverture à la pluralité, à la Communauté, me donne conscience d'un monde infini (*Tout*). Cette double conscience instaure un lien que l'on peut qualifier de social, établissant une présence à autrui se développant na-

turellement non par osmose mais par contact, sans pré-établi ni prérequis. Cette dualité intime que je décrypte, transforme le Chaos en Cosmos et fonde mon espace vital : ma limite de tolérance à l'autre, aux autres. Partant de moi, je fais le chemin vers l'autre qui lui-même partant de lui marche vers moi.

La Communauté des Humains ne peut passer que par la négation de toute identité autre qu'intrinsèque, intime, propre à chacun. *Je, Moi, Soi!* Vivre le *Rien* pour atteindre le *Tout*, sans avant ni après. Pour soi, pour chacun, pour tous. Tous Égaux mais tous Différents / Autres.

L'expérience mène à la connaissance, la pratique de soi mène à la conscience de soi. Je suis passé de l'état de plus grande naïveté vers l'état de plus grande conscience en perdant toute illusion. Conscient, donc désabusé face à la masse qui s'invente des illusions de seconde main (politique), je me suffis à moi-même ; à la Loi de la Cité j'oppose celle de ma nature, à moi-même j'oppose ma propre mue, à tout répond mon rire.

Le Rien, le Tout, et vice versa.

L'intégralité de cet ouvrage est disponible sur
analectes2rien.legtux.org

Contact : analectes@riseup.net